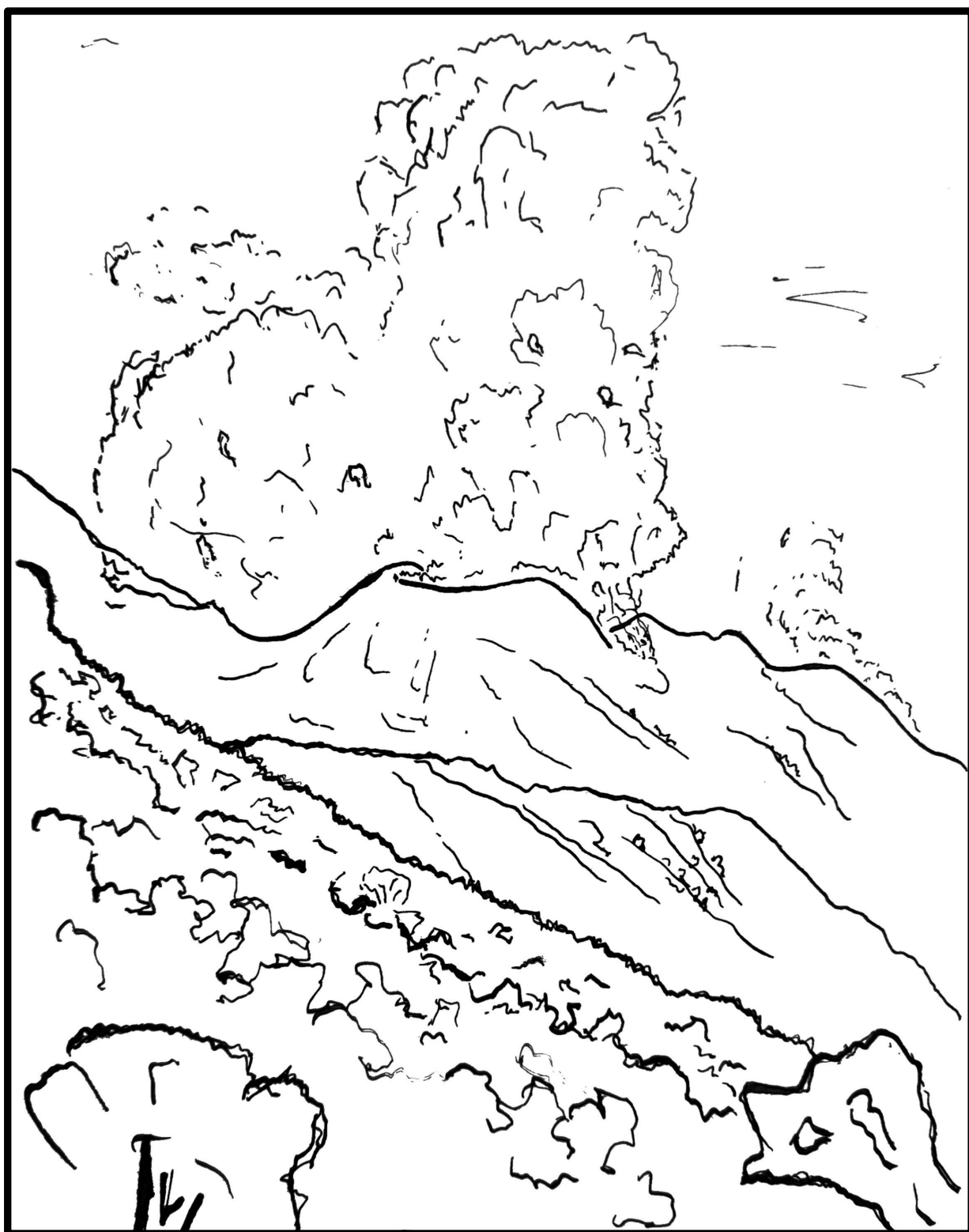


**Faculté des sciences économiques,
sociales, politiques et de communication
École des sciences politiques et sociales (PSAD)**

ECOUTE LA MONTAGNE

L'indicible rapport au volcan sur l'île de Stromboli

Auteur : Martin PIERRE
Promoteur(s) : Frédéric LAUGRAND
Lecteur(s) : Julie HERMESSE
Année académique 2021-2022
Master en Anthropologie, finalité approfondie



ECOUTE LA MONTAGNE

L'indicible rapport au volcan sur l'île de Stromboli

« Je déclare sur l'honneur que cette monographie a été écrite de ma plume, sans avoir sollicité d'aide extérieure illicite, qu'elle n'est pas la reprise d'un travail présenté dans une autre institution pour évaluation, et qu'elle n'a jamais été publiée, en tout ou en partie. Toutes les informations (idées, phrases, graphes, cartes, tableaux ...) empruntées ou faisant référence à des sources primaires ou secondaires sont référencées adéquatement selon la méthode universitaire en vigueur. Je déclare avoir pris connaissance et adhérer au Code de déontologie pour les étudiants en matière d'emprunts, de citations et d'exploitation de sources diverses et savoir que le plagiat constitue une faute grave. »

Martin PIERRE, 13 mai 2022.



Pierre Michel

Ce mémoire n'est peut-être pas l' « œuvre de notre vie », comme le disait Anne-Marie Vuilleminot, mais je dois bien admettre qu'à ce stade, il aura demandé un travail conséquent, une première expérience de recherche dans toute sa complexité. Cet investissement en temps, en énergie mentale, n'aurait pas suffi à lui-seul à terminer cet exercice. C'est à travers les relations, les échanges, les soutiens que se construit la dynamique de recherche.

Je tiens donc à remercier tous ceux qui ont rythmés les journées de terrain. Leo, Sebastiano, Rosa, Angelo, Patric, Lorenzo, Aziz, Monica, Chiara, Francesco, ... La liste est longue, et ce sont en réalité tous les *strombolani* que je dois remercier du fond du cœur. Dans une recherche sur l'anthropologie de la nature, n'oublions pas non plus notre géant de feu, Stromboli, qui fut l'un de mes acteurs privilégiés, sans aucun doute. *A tutti i miei amici di Stromboli, dal pulpito o dalla pietra, grazie di cuore!*

A tous mes collègues étudiants, nos discussions, débats et retours constant furent d'une grande aide, tant morale qu'intellectuelle, d'où me sont venues bon nombres d'idées. Il va sans dire que l'équipe enseignante du LAAP (Laboratoire d'anthropologie prospective) de l'UCLouvain fut d'une grande importance dans l'enseignement des finesses et subtilités de notre discipline. Une attention toute particulière va aux membres de l'ARC TALOS, et bien évidemment à mon promoteur, le Pr. Frédéric Laugrand, pour l'accompagnement, les réponses aux mails successifs et les conseils précieux. Le goût d'une anthropologie au-delà de l'humain m'accompagnera pendant encore longtemps, et j'en connaîtrai toujours l'origine.

Enfin, un grand remerciement va à mon entourage proche, pour le soutien durant les années d'études. De nouveau, tout ceci n'aurait pas été possible sans l'aide de mes parents, et sans l'assistance de toute ma famille et de ma compagne, Héroïse, qui aura nourri cette recherche de réflexions pertinentes, et qui aura, avec ma mère, assuré une relecture attentive.

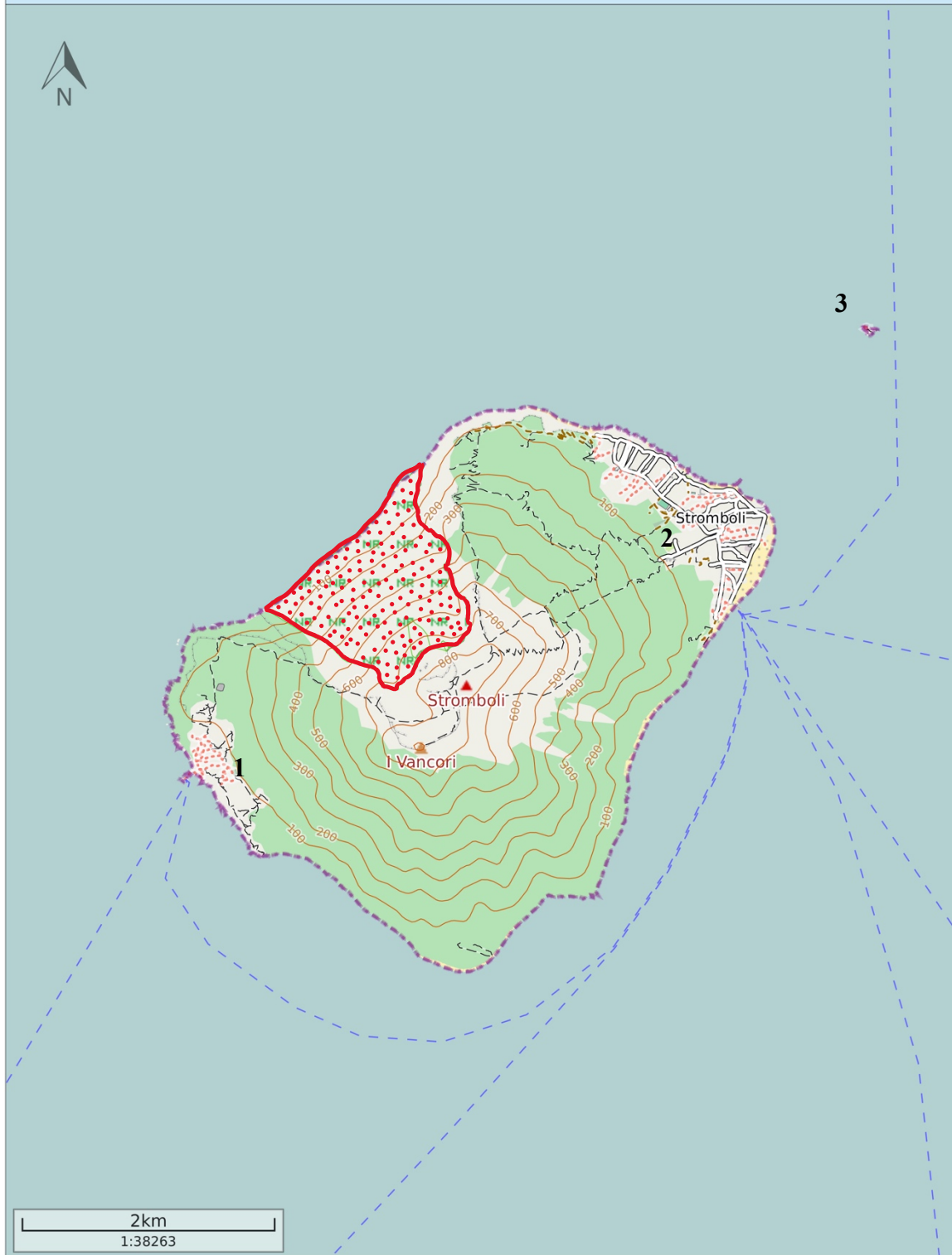
Pour conclure cette page trop solennelle, je tiens à remercier T'choupi le chat, qui durant les calmes soirées de terrain aura ronronné plus que de raison, à mon plus grand plaisir. Après tout, chaque soutien est bon à prendre ...

Table des matières

Plans.....	8
Introduction.....	11
Choix du terrain.....	11
Limites de la recherche et implications méthodologiques.....	13
Introduction théorique.....	16
Chapitre 1) Le silence du volcan est celui des hommes : déséquilibre, incompréhension et réorientation	21
« Suivez-moi, je serai votre guide » : le village de Stromboli	21
L'insularité comme concept	28
Rapport à la mer : <i>andiamo a pescare</i> ?	31
L'insularité : implications relationnelles et interdépendances.....	38
Perte de solidarité et monétarisation.....	38
Dépendance en eau.....	41
Dépendance en nourriture	42
Dépendance financière : le tourisme	42
De la complexité d'une notion	48
Et le volcan dans tout ça ?.....	51
Chapitre 2) Renversement de la balance : du silence au vacarme. Perception des risques, résilience et fatalisme.....	57
Qu'ouïe-je ? Faire connaissance avec <i>Iddu</i>	57
Le cri de la pierre.....	61
Quels risques ? Diversité des manifestations	64
Les cendres et les incendies.....	64
Les bombes volcaniques.....	68
Les flux pyroclastiques.....	69
Les éboulements et les tsunamis.....	71
Les coulées de lave.....	74
Les ondes de choc	75
Résilience volcanique, le cas de Stromboli	77
Un bon volcan quelquefois capricieux	80
Le paroxysme de 2019, de souvenir en oubli	83
Résilience volcanique, acceptation des risques et gestion des conséquences.....	86
Gestion des risques au niveau local et médiation externe : le choc des représentations	90
Entre autonomie et supervision, les sciences dans le contexte strombolien	90
Et le tourisme ?.....	95
En conclusion : retour sur la résilience des <i>strombolani</i>	97
Chapitre 3) Au quotidien apaisé. Le volcan personnifié, formes de géoagentivité	99
Une puissance intime : entrée dans le quotidien de la relation avec <i>Iddu</i>	99
L'ordre de l'indicible.	99
Métamorphose.....	103
<i>Il respiro della Terra</i>	105
Transmission énergétique et cycle des éléments	108
Les cinq éléments	110

Pieds à terre	112
Se rapprocher de son hôte : l'expérience de l'ascension	114
Divinisation	121
<i>Siamo fuori di testa</i> : repère des émotifs en errance	124
<i>Conclusion : retour sur la relation volcanique</i>	129
<i>Figures</i>	135
<i>Bibliographie</i>	135

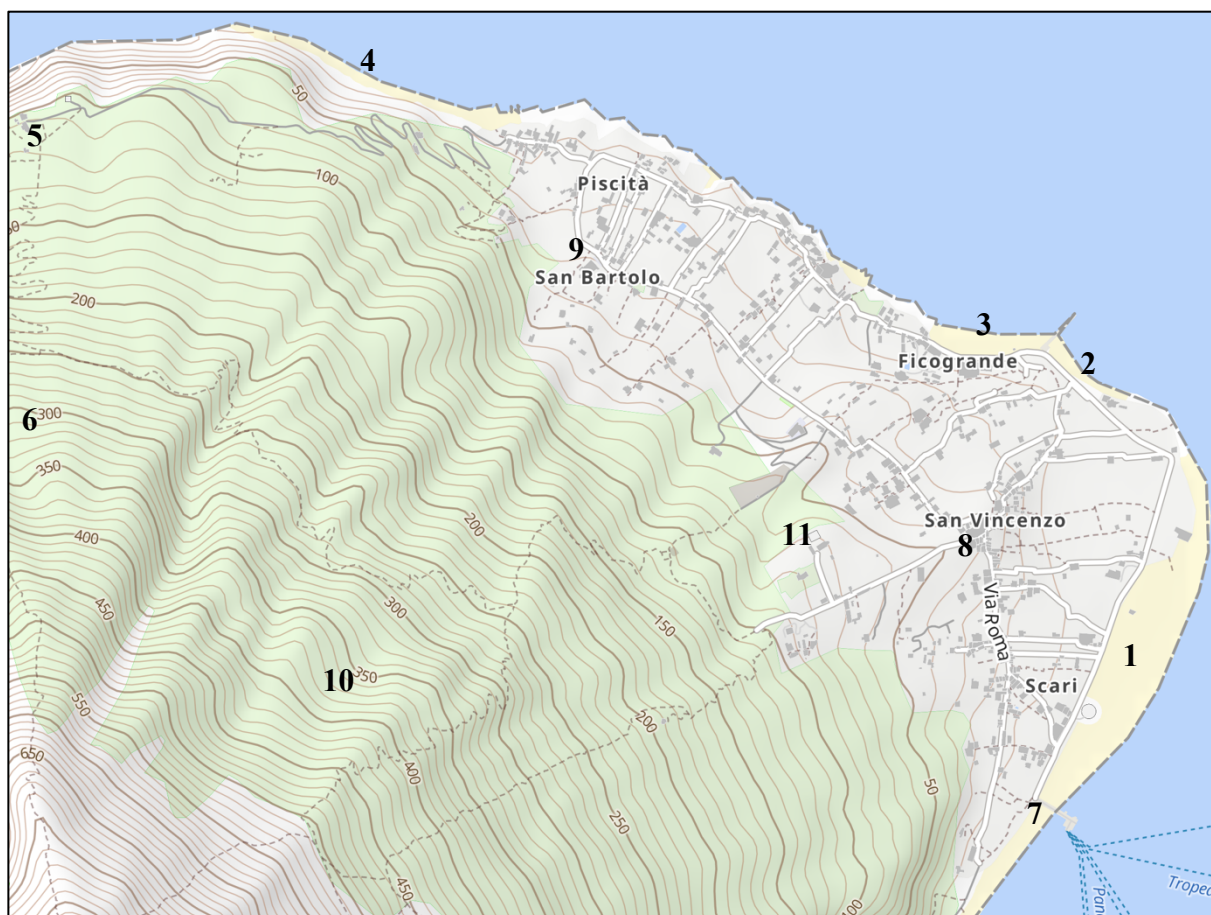
Stromboli



Copyright © 2022 développeurs MapOSMatic/OCitySMap. Données cartographiques © 2022 OpenStreetMap.org et contributeurs (see <http://osm.org/copyright>)
 Styles cartographiques : MapOSMatic printable style © MapOSMatic developers
 Carte générée le: 08 mai 2022. Mise à jour OSM du: 08 mai 2022 17:51. Cette carte peut être incomplète ou imprécise.

Légende :

- : partie émergée de la *Sciara del Fuoco*
- 1 : village de Ginostra
- 2 : village de Stromboli
- 3 : Strombolicchio
- 4 : *Spiaggia di Forgia Vecchia*



Carte du village de Stromboli, générée depuis OpenStreetMap.org (2022).

Légende :

- 1 : *Spiaggia di Scari*
- 2 : *Spiaggia di Punta Lena*
- 3 : *Spiaggia di Ficogrande*
- 4 : *Spiaggia Lunga*
- 5 : restaurant *L'Osservatorio*
- 6 : point de vue sur la *Sciara del Fuoco* vers 300m *asl.*
- 7 : jetée de Scari
- 8 : église de *San Vincenzo*
- 9 : église de *San Bartolomeo*
- 10 : *timpone* (zone tampon entre le village et les cratères)
- 11 : COA

Introduction

Choix du terrain

Le travail du mémoire en anthropologie est, en quelque sorte, un exercice de synthèse de tout ce que l'on a pu apprendre durant nos années d'étude, tant d'un point de vue théorique que pratique. C'est le résultat d'une première expérience de terrain « long », en ce sens qu'il ne se fait pas juste sur quelques heures ou jours. C'est donc l'occasion d'explorer empiriquement les thématiques qui ont pu, à titre personnel, motiver notre parcours académique. Dans mon cas, le choix d'un terrain volcanique ne s'est pas fait par hasard. J'avais une affinité particulière pour l'anthropologie de la nature, ainsi que pour toutes les questions du rapport au non-humain, et je me dirigeais préalablement vers un terrain maritime, avec pour optique de prolonger mes précédents travaux portant sur la relation humain-milieu marin, avec une approche critique du naturalisme scientifique, qui tend à différencier les productions humaines, culturelles, d'une nature neutre, objective et préexistante (Descola, 2005). J'espérais mettre à contribution mes capacités de plongée en apnée pour faire l'étude de sociétés pour qui, justement, la mer est bien plus qu'une simple frontière, qu'un vide théorique, cosmologique et social (Levain & Laval, 2018).

Néanmoins, dois-je le rappeler, la situation pandémique a fortement réduit les choix. Il était devenu compliqué de sortir de l'Europe, et la période automnale que j'avais réservée pour effectuer le terrain de recherche n'était pas propice à la pratique de l'apnée dans nos régions, sans compter la difficulté de trouver un terrain qui convienne à mes critères. C'est donc lors d'une de mes conversations avec le Pr. Laugrand, en vue d'un possible terrain, qu'est venue la proposition d'étudier les modes de vie d'une population vivant près d'un volcan actif. Je dois bien l'avouer, cette possibilité a tout de suite sonné pour moi comme une évidence. C'était, en somme, un retour aux sources, à mes désirs d'enfant. Tout petit déjà, la première passion dont je me souviens fut la volcanologie. Je rêvais devant ces reportages présentant des explorateurs aux confins du monde, gravissant ces cônes noirs et majestueux, et approchant vêtus comme des astronautes les cratères fumants, rougeoyants, où l'on pouvait parfois apercevoir un lac de lave bouillonnante. Outre l'évident aspect théâtral des volcans, j'étais fasciné par la science derrière ces phénomènes géologiques, et j'avais donc cherché à les comprendre tant que faire se peut du haut de mon jeune âge. C'est un intérêt qui m'est resté, mais qui n'était pas unique,

et j'ai donc pris une toute autre voie à l'université. Pour autant, c'est dans un certain cadre d'incertitude que j'ai réactivé cette passion enfouie, et que j'ai sauté sur l'occasion de mêler ma recherche de terrain à une certaine introspection, bien que ça se soit fait un peu inconsciemment et que je ne m'en sois rendu compte que bien plus tard.

Le choix du Stromboli précisément n'est, lui non plus, pas un hasard. Si nous nous remettons dans le cadre de mars – avril 2021, je cherchais alors un terrain en Europe dont le volcanisme était actuel et non pas juste historique. Les îles françaises comme la Réunion, la Guadeloupe et la Martinique, bien que correspondant aux critères, étaient menacées de confinement. C'était donc trop peu certain, et il me restait quelques autres options dans les îles espagnoles ou portugaises, qui ne me semblaient pas assez géologiquement actives (l'éruption de La Palma dans les mois qui suivirent viendra narguer mon manque d'intuition) ou encore en Islande, qui m'intéressait fortement mais dont le coût limitait les possibilités de financement à une victoire impromptue à la loterie. Restait donc l'Italie, haut lieu du volcanisme européen faut-il le rappeler, et dont les premiers grands exemples sont, entre autres, le Vésuve (au sud de Naples), les champs Phlégréens (au nord de Naples), l'Etna (au nord de Catane, en Sicile), Vulcano et Stromboli (îles Éoliennes). Bien que tous ces volcans soient actifs, mon choix s'est porté sur le Stromboli pour une accumulation de raisons : une petite île, isolée, avec une faible population, fantasme de jeune anthropologue ayant lu les grandes monographies des pionniers de la discipline, et un volcan dont l'activité quasi-constante me donnait une certaine garantie de ne pas me retrouver face à un volcan silencieux depuis trop longtemps et qui n'aurait dès lors peut-être pas la même puissance, matérielle et symbolique.

De plus, soyons honnête, je ne suis pas très à l'aise avec les foules, et le fait de me retrouver dans un endroit très calme et peu peuplé me rassurait beaucoup. Cela rajoutait bien sûr quelques difficultés pour lesquelles je ne m'étais pas préparé, comme le dialecte strombolien fort présent dans la population vieillissante, ou encore l'isolement entraîné par l'insularité en saison des pluies. Ce sont des gens qui, pour beaucoup, me signifieront aimer leur intimité, ce qui me poussera à trouver un logement indépendant, et à rentrer dans l'intimité des *strombolani*¹ avec

¹ Je réserve l'adjectif français « strombolien » aux caractéristiques du volcan et de l'île. En revanche, pour parler des habitants, je privilégie l'appellation italienne *strombolano* (masc. sing.), *strombolana* (fém. sing.), *strombolani* (masc. plur.), *strombolane* (fém. plur.). En effet, les *strombolani* revendiquent cette appellation en lieu et place de l'officielle italienne *stromboliani*. Dès lors, par impossibilité à traduire et pour ne pas trahir la volonté commune des *strombolani*, la variante locale sera utilisée tout du long.

parcimonie, remettant en avant l'intérêt du temps long sur le terrain, absolument indispensable pour rentrer dans une relation suffisamment profonde avec les acteurs de terrain.

La rédaction de ce travail suit un déroulé particulier, mettant plusieurs lignes du temps en parallèle pour donner au texte la profondeur sensible qui m'a semblée si primordiale durant cette expérience de recherche. Ces émotions m'ont été personnelles, et elles ne constituent en aucun cas le cœur du travail, qui, rappelons-le, s'intéresse aux *strombolani* et à leurs vécus, et s'éloigne donc d'une introspection. Ces éléments plus personnels serviront de fil rouge, au travers de ma relation personnelle avec le volcan, relation forte d'émotion, de (mé)compréhensions, de surprises. Je combine ensuite ce rapport à une observation fine des « comportements » et détails de la montagne, qui ensemble me permettront d'aborder en conséquences les connaissances, réactions et expériences des locaux face aux changements, de la montagne d'un côté, et de ma perception de celle-ci de l'autre. Par la même occasion, j'intègre le volcan comme acteur de terrain à part entière, ce qui me semble extrêmement important, vous le verrez, tout en évitant de lui attribuer des intentions là où il ne peut pas lui-même les contredire. Je réaborderai le sujet, mais il est judicieux de positionner des limites lorsqu'on intègre dans sa recherche une ethnographie du non-humain, car il est facile et tentant d'en fournir inévitablement une interprétation abusive qui soit à la fois ethno et anthropocentrée.

Limites de la recherche et implications méthodologiques

Je tiens d'emblée à préciser quelques limites inhérentes à ma recherche. Le travail de terrain, s'étant déroulé en période d'incertitude quant aux mesures sanitaires, fut décidé en dernière minute. Dès lors, j'ai dû limiter le temps passé sur le terrain, pour des raisons techniques, à seulement trois mois, bien que ce trimestre – de septembre à décembre – donne un aperçu de l'île dans deux contextes touristiques bien distincts. Ce n'est donc pas exceptionnellement long, et insuffisant pour comprendre les dynamiques profondes se jouant sur le terrain, riche et complexe. De plus, ce choix de dernière minute implique que je sois arrivé en Italie avec un répertoire de noms de pâtes et autres spécialités culinaires pour seule connaissance de la langue italienne. Le temps de maîtriser la langue à un niveau me permettant de rentrer dans les nuances des propos, dans les détails et particularismes linguistiques, j'ai évidemment perdu l'opportunité de noter de nombreuses données. De plus, il est important de signaler que, pour

des raisons pratiques, les « mots du terrain », les extraits de discussions et d'entretiens, furent traduits en instantané et notés pour la plupart directement en français dans mon carnet. Je vous demande ici donc de faire confiance au fameux « pacte ethnographique », fondement éthique de notre profession (Olivier de Sardan, 2008), en ce que j'ai fait en sorte d'impliquer mes acteurs de terrain au maximum dans la recherche, dans un processus itératif constant, afin de contrevérifier mes hypothèses, mes observations, et de les confronter à l'opinion des premiers concernés. À certains égards, je pourrais parler de co-construction des savoirs, un principe important de la recherche-action qui place les acteurs de terrain dans des positions de théoriciens au même titre que le chercheur (Godrie, 2019), mais je garde dans mon cas des réserves à qualifier ainsi ma démarche. Je rédige en effet en français, ce qui rend inaccessible la lecture de mes écrits à bon nombre de mes interlocuteurs. J'ai donc une certaine responsabilité vis-à-vis d'eux, et bien que j'essaie de confronter, oralement, mes observations et interrogations avec mes acteurs, je ne peux malheureusement à ce stade pas garantir une relecture de leur part de tout ce que j'écris ici dans ce texte.

L'arrivée sur le terrain, en début du mois de septembre, donnera instantanément une première idée de l'isolement de cette petite île de douze kilomètres carrés, perdue en pleine mer tyrrhénienne, entre la Calabre et la Sicile. Bien que géographiquement proche de ma Belgique natale, le trajet pour se rendre sur l'île n'est pas si rapide, et est déjà riche en expériences. En effet, après un vol jusqu'à Catane, en Sicile, j'ai ma première confrontation avec un volcan actif et fumant. L'Etna, la *mama* comme on me la décrira sur place, domine la ville. Cette année, la montagne a été très productive, avec plusieurs dizaines de paroxysmes, et si elle ne semble pas agitée au moment même, les fortes pluies évacuent les cendres des toits et laissent les rues recouvertes par endroit d'une épaisse couche de sable noir.

Après deux jours à Catane, reprise de la route, ou plutôt des rails, pour se rendre jusqu'à Milazzo, petite ville portuaire sur la côte nord de la Sicile, qualifiée de « porte des Éoliennes » et d'où partent les hydroglisseurs, bateaux ultra-rapides qui « survolent » presque l'eau, et qui permettent de rejoindre Stromboli en environ deux heures, un temps record. Nous faisons un premier arrêt à l'île de Vulcano, puis à celle de Lipari, la plus grande et la plus peuplée des îles Éoliennes, avant de rejoindre à Panarea, la plus petite des îles de l'archipel, et la dernière étape avant de rejoindre l'île de Stromboli, au nord-Est de ses voisines. Le volcan apparaît enfin au loin, un cône presque parfait, que je peux aisément reconnaître après tous les reportages et toutes les photos que j'ai pu en voir. À travers les vitres troubles de sel de l'embarcation, il est

tout de même possible de distinguer la fumée s'élevant au-dessus de la montagne, autre indice montrant que mon instinct ne se trompait pas.

Nous amarrons d'abord sur l'île au village de Ginostra, au sud-ouest de Stromboli. C'est un petit village peu habité (une petite vingtaine de personnes en hiver) et accessible uniquement par la mer. Avec le village homonyme de Stromboli, c'est une des deux seules zones habitées du territoire. Une grande partie des passagers du bateau est déjà descendue, surtout à Lipari et Panarea, et il y a presque plus de monde qui embarque qu'il n'y a de départs du bateau. La saison touristique n'est probablement plus à son apogée, et Ginostra, peu fourni en commodités et attractions touristiques, n'est pas le point d'attraction premier de l'île. Nous repartons, et une dizaine de minutes après, nous débarquons au village de Stromboli, au nord-est de l'île. Il n'y a pas de port à proprement parler, seulement une jetée de béton, s'avancant au-delà de la plage d'une quarantaine de mètres. La mer est heureusement calme, et l'opération se passe sans encombre. Mon contact sur l'île, une napolitaine installée ici depuis trente ans, est en ville auprès de ses parents, et confie notre accueil à l'un de ses amis, Valentino, dont elle m'avait transmis le contact WhatsApp. Il serait vêtu d'une chemise blanche et équipé d'une trottinette. Et effectivement, je pense reconnaître un homme correspondant à cette description plutôt spécifique. Nous nous saluons, et commençons vite à nous éloigner de la cohue de Scari, la zone portuaire, pour rejoindre notre logement. J'essaie de tenir une discussion, mais il y a beaucoup de monde, il avance vite, par à-coups sur sa trottinette électrique, et je suis en réalité assez stressé, ce qui n'améliore en rien mon italien médiocre. Après deux cent mètres dans la Via Roma, la rue principale du village, nous tournons à gauche, dans un chemin qui semble se diriger droit vers le sommet de la montagne, et nous quittons rapidement la zone pavée pour emprunter un chemin étroit et caillouteux, qui se révélera n'être autre qu'un lit de torrent. Notre guide a lâché sa bécane, et porte la valise de ma compagne, pourtant bien lourde, sans porter de chaussures. La roche est assez rêche, et nous nous inquiétons de le voir se blesser, mais il ne semblait pas avoir mal. Nous arrivons enfin au gîte, et recevons un rapide aperçu des règles à suivre concernant les poubelles et, surtout, l'usage de l'eau. Il faut limiter au maximum la consommation, donc prendre de courtes douches, si possible récupérer l'eau de la vaisselle, de la lessive et de la douche dans des bassines pour les réutiliser. Nous apprendrons à faire avec. Par exemple, l'eau froide du début de douche, plutôt que d'attendre qu'elle se réchauffe en la vidant dans le sterfput, va être mise dans un seau et réutilisée soit pour les lessives ou la vaisselle, ou bien pour faire de petites chasses d'eau. C'est une habitude qui se prend finalement vite. De par la réutilisation fréquente de l'eau, il faut minimiser les produits que nous utiliserons,

pour ne pas la contaminer et la polluer, d'autant plus qu'elle n'est pas traitée après coup. L'eau de pluie est récupérée depuis les toits et les terrasses et va tout droit dans la citerne d'eau. Hors de question donc de laver la terrasse au savon ou à la javel. Cette eau n'est d'ailleurs pas vraiment potable, et il est préférable d'en limiter l'usage en cuisine pour la cuisson des pâtes, où elle est bouillie, ou au café. Dans la vie de tous les jours, il est donc obligatoire de se fournir en packs de bouteilles d'eau. Après toutes ces explications, Valentino nous propose de laisser nos valises sur la terrasse et de revenir vers vingt heures, car l'habitation est encore occupée par des amis de la propriétaire. Il nous accompagne jusqu'à la place centrale du village, la *Piazza San Vincenzo* et nous salue, avant de filer sur son bolide.

Ça y est, nous y sommes donc. Maintenant, il n'y a plus qu'à commencer le terrain. C'est une drôle de sensation qui m'habite, celle de la découverte d'un premier « vrai » terrain, et la contrainte de devoir rentabiliser le temps passé sur place, pour arriver à en dégager quelque chose d'intéressant. Comme je l'ai expliqué, je vais donc structurer cette monographie en suivant l'évolution des manifestations du volcan, et de la manière dont j'ai pu le comprendre ou – vous le verrez tout au long du récit – le méprendre.

Introduction théorique

Pour commencer, je tiens à préciser quelques points sur l'inclinaison théorique et les inspirations ayant donné corps à ce travail. C'est ici une anthropologie de l'anthropocène, et de la relation que le monde humain peut entretenir avec le monde géologique, non pas dans une optique de dualité indivisible, mais plutôt dans leur dimension commune et, peut-être encore plus précisément, dans la zone floue que constitue usuellement les frontières du vivant. C'est donc dans la continuité des approches de James Lovelock, puis de Bruno Latour, Tim Ingold, Philippe Descola et enfin Gísli Pálsson que je puise mes plus grandes affinités théoriques. Bien entendu, je ne suis qu'un étudiant de master en anthropologie, qui lit et comprend tant bien que mal ces grandes théories, et il ne me viendrait pas à l'idée de me positionner sur le fond de ces grands débats, tel que la fameuse opposition entre une nature objective et indépendante, et les cultures, humaines et superposées à la nature universelle. Le cœur de ce travail est donc une ethnographie, c'est-à-dire récolte de données empiriques, et la théorie mobilisée ne le sera que pour encadrer et faire dialoguer ces données de terrains. Vous avez donc ici un aperçu de ma « grille de lecture » théorique, qui ne doit pas non plus être prise comme un carcan fixe et

immuable. Le but poursuivi n'est pas de faire coïncider les données avec des théories, de les exemplifier. Ce serait risquer de tomber dans une lecture déductive, prédéfinie du terrain, et ne laisserait pas aux données la possibilité d'exprimer toute leur complexité.

Tout ceci étant dit, cette posture théorique reste personnelle, et n'a en aucun cas la prétention de se penser comme parfaite ou meilleure qu'une autre. Ce n'est que mon choix, dérivé de mes propres préférences, mais il reste important de le mentionner, et surtout de comprendre en quoi il impactera la recherche. Tout d'abord, je pars du présupposé que nous sommes bel et bien rentrés dans une nouvelle ère géologique, celle de l'anthropocène. Concrètement, cela signifie que l'homme laisse des marques durables, *sur* la Terre, mais aussi *dans* la Terre. C'est un phénomène d'autant plus marqué par la pollution humaine (Marcantonio et al., 2021). Ce que cela implique, c'est que le minéral, cette « substance matérielle qui n'est ni animale ni végétale » (Harper, s.d.)², ne peut plus être compris comme indépendant, humainement « neutre ». C'est devenu un enjeu de société à très large échelle, et l'intrication de ces deux mondes – géologique et humain – que les occidentaux croyaient distincts, ne peut pas être ignorée. Cela signifie aussi qu'il existe des relations avec les instances géologiques dans toute leur diversité, à l'instar des relations qui peuvent exister avec les non-humains animaux ou végétaux. Toutefois, comme le présente bien l'environnementaliste américain Erle C. Ellis (2021), c'est un concept qui, bien qu'étayé et largement documenté, ne fait pas l'unanimité, ni quant à sa date de début, allant de la maîtrise du feu par l'Homme aux essais atomiques de la moitié du vingtième siècle, ni quant à son existence même, rejetant l'idée de donner à nouveau à l'Homme une place plus importante dans l'histoire terrestre qu'il n'en aurait réellement. Sans me positionner sur ces histoires de datation, qui n'ont finalement que peu de place dans ma recherche, je pense par contre que l'Anthropocène peut être un formidable outil de réflexion, un modèle « idéal-typique » à la Weber (1965) d'un changement de paradigme relationnel avec le *geo-*, préfixe grec se rapportant à la Terre et provenant probablement de *γαια*, Gaïa (Merriam-Webster, s.d.).

Après nous être intéressés à la Terre, je pense qu'il est opportun de faire un rapide point sur les milieux marins, qui en plus de nous apporter des précisions conceptuelles et méthodologiques généralement importantes, sont d'actualité dans l'étude d'une petite île méditerranéenne. Hélène Artaud, maître de conférences en éco-anthropologie et spécialiste de l'anthropologie maritime, proposait de donner à la mer la capacité de penser et de dépasser un cadre de réflexion

² Traduction personnelle de « material substance that is neither animal nor vegetable » (Harper, s.d.)

« linéaire et continental » (Artaud, 2018, p. 1). Philip Steinberg et Kimberley Peters nous invitent quant à eux à considérer les territoires dans leur dimension verticale, toujours avec les exemples de la mer et des océans (Peters & Steinberg, 2015). De ces bases bien posées de l'anthropologie maritime, que l'on pourrait compléter par l'idée de flux, de circulation et de fluidité mise en avant par Stefan Helmreich (2011), nous pouvons facilement faire un parallèle avec la Terre comme système vivant, investi et interdépendant tel que James Lovelock l'expose à travers l'hypothèse Gaïa (Lovelock, 1992), et tenter de donner au monde sous-terrain une place, une histoire qui n'est pas nécessairement froide, silencieuse, solitaire et inhumaine³. Gísli Pálsson, anthropologue à l'Université de Reykjavik, s'intéresse dans son ouvrage *Down to earth: a memoir* (2020) à ces problématiques, au travers de son vécu personnel et d'exemples tels que la destruction de sa maison d'enfance par l'éruption du volcan de l'île d'Heimaey de 1973, ou encore de sa relation particulière avec le volcan Hekla, au sud de l'île principale de l'Islande. Il impose bien l'idée d'un rapport entre la géologie et le vivant, avec entre autres les études qui indiquent que les mouvements des plaques tectoniques seraient « lubrifiés », si je puis dire, par les déchets organiques, donc les cadavres des plantes et animaux, appuyant donc les théories de James Lovelock (Pálsson, 2020, p. 40).

En résumé de cette courte présentation de mes ancrages théoriques pour ce travail, je pense que l'on peut retenir le concept de « géosocialités »⁴ présenté par Gísli Pálsson et Heather Anne Swanson (2016) comme étant les « points communs entre le géologique et le biologique et les sensibilités concernées » (Pálsson & Swanson, 2016, p. 151)⁵. Ce terme est pour moi une porte d'entrée, une invitation vers une étude intégrée du *geo* et de l'*anthropo*. Toute la finesse est ici de les appréhender comme éléments complémentaires d'une relation, donnant donc à chacune des deux parties une intentionnalité. Mais, dès lors que le volcan devient dans ma recherche un acteur à proprement parler, il est nécessaire de se rappeler au respect du pacte ethnographique cité précédemment. Comment donner au volcan un droit de parole sans se méprendre quant à ses intentions ? La montagne a beau être loquace, le risque d'usurpation et de surinterprétation à l'occidentale est bien réel, et c'est pourquoi, comme j'ai déjà pu vous le présenter, je vais user principalement des mots de mes acteurs de terrains, mais aussi de mes émotions pour décrire ces rapports, intimes, de géosocialités. Les éléments théoriques que je me contente d'effleurer

³ Compris ici dans le sens de non-investi par l'homme, hors des imaginaires, cosmologies et mondes humains.

⁴ Traduction personnelle de l'anglais *geosocialities*.

⁵ Traduction personnelle de « geosocialities as comminglings of the geologic and the biologic and the sensibilities involved » (Pálsson & Swanson, 2016, p. 151)

ici ne sont bien entendu pas des cadres fixes, et cet encart théorique doit plus être compris par le lecteur comme une tentative de mise à plat de mes inspirations théoriques, dont il serait malhonnête de me cacher. Pour finir, je suis convaincu, à la manière de Bruno Latour (2010), de l'intérêt de l'interdisciplinarité, et je n'hésiterai donc pas à faire usage, quand le besoin s'en fera ressentir, à des sources issues de différentes disciplines académiques et/ou artistiques. L'idée n'étant pas de faire autre chose qu'une monographie anthropologique, mais de lui permettre de s'inscrire dans un projet plus large de compréhension *cohérente* d'un sujet, à l'opposé du phénomène d'hyperspécialisation (Morin, 1994) qui ne permet pas le dialogue entre les disciplines.

Un autre élément qui sautera aux yeux du lecteur familier d'ethnographies sera la présence importante du « je ». Ce n'est pas une décision arbitraire. C'est une conséquence du cadre particulier d'interlocuteurs non-humains, qui n'est pas un choix mais une nécessité découlant d'un terrain qui n'exclut pas le volcan des interactions et du monde des vivants. Sans partir dans une auto-ethnographie, j'en retiens certains éléments (Rondeau, 2011). Premièrement, si je ne pouvais pas exclure de la recherche le volcan, je ne voulais pas non plus parler en son nom au-delà du raisonnable. Je me base donc sur les paroles des interlocuteurs de terrain. Pour autant, comment transmettre au lecteur extérieur les éléments qui font la complexité d'une relation entre humains et ce volcan ? Je ne pouvais et ne voulais pas laisser les seuls *strombolani* « humains » en parler, car ça laisserait de côté une des deux parties de la relation. Dès lors, c'est entre autre à travers de ma compréhension progressive du volcan, elle-même empreinte d'émotions changeantes, que le volcan s'adressera à vous. C'est donc une façon de mettre en réflexion ma parole, mais également la méthode de recherche, pour éviter l'écueil d'un cadre méthodologique confortable mais parfois inadapté (Olivier de Sardan, 2000). Bien entendu, il faut garder en tête que, dès que possible, les habitants de l'île seront les premiers à donner leur voix au récit, et à l'histoire du volcan. Comprenez-le comme une dialectique, dans laquelle ma parole, subjectivée au maximum, offre un aperçu des émotions et ressentis qui font l'expérience du rapport au volcan. Cette subjectivité maximum n'est pas vaine, elle permet une réflexivité (Rondeau, 2011), une distance face à ce sujet complexe, et vous rappelle à vous, lecteur, que derrière toute cette analyse se trouve encore et toujours un chercheur, et que l'objectivité n'existe pas. C'est une forme d'« instrumentalisation de la subjectivité », comme la présente Pierre-Joseph Laurent (2019), mais pour laquelle la subjectivité n'est pas tant l'imaginaire que les autres ont de moi que la perception de l'environnement du terrain vue au travers de mon héritage personnel. Je peux comprendre vos doutes sur le sujet, mais j'estime, à ce stade de la

recherche, que la présence en force du « je » et d'éléments de récits personnels représente un atout pour le texte. À travers ces parties, vous comprendrez la chronologie du terrain, basée sur le rythme changeant du volcan. Il est évident que, en cascade, ma compréhension du volcan et de ses expressions amène à une captation et une interprétation évolutive des données, que je ne pouvais éthiquement pas exclure de la monographie.

Chapitre 1) Le silence du volcan est celui des hommes : déséquilibre, incompréhension et réorientation

« Suivez-moi, je serai votre guide » : le village de Stromboli

De fil en aiguille, le terrain que je pensais effectuer majoritairement à Stromboli, avec quelques voyages vers Ginostra, les autres îles Éoliennes voir même la Sicile, sera géographiquement bien plus restreint. Je ne quitterai l'île qu'à l'occasion de sorties en mer pour pêcher, et je ne visiterai pas le village de Ginostra, qui bien qu'extrêmement riche en données, devrait faire l'objet d'une recherche à part entière, ou tout du moins d'un terrain de plus longue durée sur l'île. Nous allons donc nous limiter au village de Stromboli et à ses alentours. Ce dernier s'étend tout en longueur sur le front de mer, et je vous propose de commencer la visite à Scari, où se trouve la jetée, point d'arrivée obligatoire de Stromboli. Cette dernière est entourée de deux plages. Vers la droite, en marchant sur le sable noir, nous quittons les zones habitées. Si on poursuit l'excursion pendant un petit quart d'heure, en escaladant quelques rochers et en empruntant un chemin par endroits effondré, nous rejoignons une très belle plage, la *spiaggia di Forgia Vecchia*, que l'on pourrait traduire par « plage de la Vieille Forge », en référence à l'ancien site éruptif de l'île, dont nous sommes alors à la base. Ce lieu n'est pas excessivement fréquenté par les touristes, à l'exception de ceux ayant le luxe d'arriver sur l'île en yacht privé, et qui ne se privent alors pas de cet écrin préservé de l'agitation ambiante que connaît l'endroit en été. Autrement, les *strombolani* ne sont pas mécontents de garder méconnu ce lieu qui leur permet de profiter de la douceur des journées estivales, si par un quelconque hasard ils ne sont pas affairés au travail. Il n'est plus vraiment possible de continuer le long de la côte dans ce sens, le chemin qui rejoignait autrefois Ginostra s'étant écroulé, et les tentatives de réhabilitation n'ayant pas abouti, comme me l'expliquera Pellegrino. Nous quittons donc cet écrin de sable noir, surplombé par un dense tapis de roseaux, pour revenir vers Scari. De l'autre côté de la jetée se trouve la *spiaggia di Scari*, qui est le point d'attache de tous les pêcheurs de l'île. Des dizaines de barques de bois, de petite taille (pas plus de trois ou quatre mètres), peintes dans des dominantes de blanc avec des lignes azur et rouges. Ces embarcations sont tout au plus motorisées par un petit groupe portatif, accroché à l'arrière. Elles sont toutes équipées des rames en bois qui gardent toute leur utilité. Nous reviendrons plus tard sur les techniques de pêche et de mise à l'eau des bateaux, mais notons la présence en nombre de chaînes, de grosses cordes, attachées sur la plage par des simples tas de pierres, et s'étendant sur quelques dizaines de

mètres en mer ou en bord d'eau. Les pêcheurs eux-mêmes, pour la plupart assez âgés, arborent de longs cheveux gris-blancs, une barbe bien fournie et sont souvent affairés à nettoyer les bateaux, à préparer les hameçons ou à réparer les filets pour la pêche du lendemain.

C'est aux alentours du port que nous trouvons la plupart des bars et restaurants, ainsi que les magasins destinés aux touristes. Le long de la mer, en dépassant le port, nous nous déplaçons le long de la seule route adaptées aux voitures « classiques ». En effet, si on s'enfonce dans les ruelles du village, la déclivité et l'étroitesse de certains passages rendent à peu de choses près impossible la circulations de gros engins. C'est bien simple : ici, on se déplace soit à pied, soit en vélo, soit en mobylette (bien souvent électrique), en voiturette de golf électrique ou en *Ape*, le fameux tricycle de Piaggio. Les voitures, tout comme les camions de livraison, sont dirigés le long de la *Via Marina* jusqu'à arriver à un parking sur lequel il est possible de garer sa voiture, et où les camions viennent déposer les marchandises que les commerçants et restaurateurs viennent alors récupérer en tricycle, un au guidon et l'autre debout sur la remorque pour maintenir les caisses en place. À l'exception des camions se rendant à la déchetterie plus loin sur la rue ou aux particuliers de cette même rue qui ont le luxe de garer une voiture dans leur jardin, le trajet parking-jetée, de 300m au grand maximum, est la seule opportunité de conduire une « vraie » voiture. En continuant sur cette route, nous quittons la localité de *Scari* vers l'est pour rejoindre, successivement, *Ficogrande* et *Piscità*. Scari est le centre habité le plus important du village, et bien que les limites avec les deux autres localités soient relativement floues et sûrement pas écrites, il est en tout cas clair que la *Via Roma*, la rue commerçante remontant du port jusqu'à la *Piazza San Vincenzo* et à son église, en constitue l'artère principale. La place, quant à elle, est relativement grande, et donne aux visiteurs un premier aperçu de l'importance des éléments sur cette île volcanique. Elle domine d'un côté le reste du village, avec une vue directe vers la mer et une grande partie des habitations. De l'autre, une église d'une taille imposante en vue de la faible population se dresse, avec une façade dont la forme triangulaire rappelle étrangement la montagne qu'elle s'efforce de cacher. Le sommet du volcan n'est en effet pas visible depuis la place, à moins de se positionner à ses extrémités. Je ne pourrais dire si c'est le fruit d'un hasard fortuit ou d'un message volontaire de la part de l'Église, mais force est de constater, presque ironiquement, que la triangularité du bâtiment combinée à la fumée s'élevant depuis les cratères par-dessus les toits, donnent à l'édifice lui-même une allure de volcan.



Figure 1 : vue de face de l'église San Vincenzo, avec en premier plan un chaton rebelle et en arrière-plan, les émanations de fumées qui semblent s'échapper de ce toit à la forme symboliquement volcanique (photographie personnelle, novembre 2021).

Notre logement se trouve lui-même à Scari, un peu avant l'église, en haut d'un chemin suivant le lit d'un torrent. Nous sommes situés dans un véritable écrin de verdure. Comme je le note dans mon carnet de terrain, c'est une des premières choses qui m'a marquée en arrivant sur l'île : tout est vert. Nous avons pu voir, lors du trajet en train en Sicile, une végétation sèche et jaune. Ici, nous profitons d'un climat marin, qui limite les amplitudes de températures. La végétation en profite. Sa richesse et son épaisseur est marquante : autour de nous poussent sans mal des plants de roquette, de basilic, de grenadiers aux fruits délicieux, d'amandiers, de câpriers, de figuiers ou encore d'oliviers, parmi tant d'autres. Dans cette végétation se cachent quelques petites bêtes, dont des oiseaux, des serpents, beaucoup de geckos et lézards ainsi que l'un ou l'autre scorpion. Aucun d'eux n'est réellement dangereux, et c'est plutôt avec plaisir que j'observerai cette vie autour de moi. Les mantes religieuses atterrissant sur le visage, si pas dangereuses pour le moins du monde, sont tout de même surprenantes. Les moustiques seront eux moins amusants, de même que les cafards, dont le bruit de pattes derrière la tête de lit me répugnait passablement.

La maison en elle-même respecte le schéma classique des habitations éoliennes. Elle est tout d'abord centrée autour d'une terrasse entourée de bancs maçonnés et ombragée par un haut tapis de roseaux séchés. Se trouve là une table, la plus grande du logement. La terrasse est fermée par un portail, et un muret protège l'intimité. Du coup, de par ce cloisonnement, nous n'avons ni la vue sur la mer, ni sur la montagne, bien qu'il faille simplement passer le portail pour avoir une vue sur l'un et l'autre. La plupart des logements ont aussi des terrasses de toit, mais la « nôtre » est réservée aux locataires des appartements au-dessus. De cet espace extérieur, on accède à la salle de douche, qui sert également de toilette. Comme l'a bien expliqué Valentino à notre arrivée sur l'île et sans me répéter, les ressources en eau sont limitées, et en période estivale, c'est tous les jours que le bateau-citerne en provenance de Naples achemine de l'eau potable pour les insulaires et les touristes. En hiver, on compte beaucoup sur les citernes d'eau de pluie. De ce fait, les douches doivent être courtes, et les toilettes, dont l'évacuation ne mène pas à un véritable égout, ne permettent pas d'y jeter des papiers, ce qui est une constante sur l'île. Nous serons donc accompagnés d'une petite poubelle, je vous épargne les détails.

Ayant passé ces détails peu ragoutants, mais auxquels on s'habitue assez rapidement, rentrons dans la maison à proprement parler. Celle-ci est assez petite, avec des plafonds très hauts qui permettent de garder une certaine fraîcheur en intérieur. Les portes et les fenêtres ne se ferment pas bien, ce qui explique la présence des cafards. Les espaces sont assez petits, avec une kitchenette au gaz et un espace chambre. C'est néanmoins largement suffisant, d'autant plus que l'on vit à l'extérieur. L'appartement suivant, que nous occuperons deux semaines et demi plus tard et jusqu'à la fin du terrain, dispose pour sa part d'une cuisine à l'extérieur, ce qui est assez courant sur l'île. Nous aurons l'occasion de découvrir ensemble le reste du village au fil du récit, ainsi que d'autres habitations. Néanmoins, voyez comme, de prime abord, ces maisons d'une blancheur éclatante, parfois éblouissante sous le soleil pour mes pauvres yeux de nordique, contrastent étrangement avec le sable et la roche, d'un noir particulièrement profond.

Comme vous avez pu le remarquer, jusqu'à maintenant, je ne parle que très peu du volcan. Ce sera encore le cas dans la majorité de ce premier chapitre. C'est pourtant le sujet de ce travail, incontestablement. Si je le mets sous silence, c'est parce que lui-même reste dans un premier temps muet, et combiné avec le peu d'informations récoltées sur la relation locale humain-volcan, je dois bien dire que je suis un peu décontenancé. En effet, lors du premier mois de terrain, les interactions que je pourrai avoir sur le rapport au volcan seront plutôt pauvres en

données, ou tout du moins en paroles. Cela me semblait étonnant, il y avait comme une dissonance entre ce que j'observais et ce que j'entendais. D'un côté, le volcan semble être partout. Il est visible en permanence, directement ou indirectement, au travers de représentations. Sur les affiches publicitaires, les logos des magasins, des restaurants, des hôtels, mais aussi sur les carreaux décoratifs apposés à côtés des portails de maisons, la montagne fumante y est mise en avant. Ces derniers sont peut-être les éléments les plus marquants. On y voit en effet souvent autant le volcan que la mer, soulignant l'importance du milieu marin pour les insulaires. Historiquement, comme me le raconteront plusieurs vieux pêcheurs au cours du terrain, la pêche était un des deux piliers économiques de l'île, et celui qui a le plus persisté de nos jours. Au-delà de ça, et des agences touristiques organisant des tours avec guide jusque 400m d'altitude sur le *Filo del Fuoco* avec vue sur la *Sciara*, et des organisateurs de tours en bateau pour prendre l'apéritif à Ginostra et voir les éruptions de nuit depuis la mer, personne ne semble parler du volcan. Il se faisait véritablement oublier, et tous les *strombolani* semblaient de toute façon bien trop occupés à travailler dans les activités touristiques que pour me percevoir comme autre chose qu'un vacancier. J'étais en effet un étranger parmi tous les étrangers, qui sont parfois « beaucoup trop, parfois il y a 5000 à 6000 personnes qui débarquent chaque jour, surtout en juillet et en août » (Iris, octobre 2021). Du coup, difficile de me différencier. Je ne connais pas les habitudes du lieu, je n'en parle pas bien la langue et je n'ai pas l'argent pour payer et participer aux activités proposées, comme les ascensions guidées et les tours en bateau. J'essayais tant bien que mal de saluer tout le monde en rue, et d'essayer de reconnaître les visages réguliers, et je rentrais dans tous les magasins pour tenter d'obtenir quelques informations sur des possibles activités auxquelles il serait possible de participer. Mariva, gérante d'une boutique d'artisanat local, m'avait bien donné quelques renseignements, et proposé quelques contacts avec lesquels il serait potentiellement possible, le mois d'après, de faire de l'huile d'olive. Néanmoins, le manque de données que je pourrais recueillir sur le rapport au volcan dans les premières semaines est, en plus de mon statut de touriste imposé et du travail qui occupait tout le monde, dû à ma méconception du volcan et surtout des implications de cette collocation magmatique. Intéressons-nous ici à ce dernier point. J'arrivais sur le terrain avec mes préconceptions sur le choix d'un tel lieu de vie, ce qui impactait bien évidemment la manière dont je pouvais interpeler les gens sur place. « Pourquoi décider de vivre sur un volcan actif ? » « N'avez-vous jamais peur du volcan ? » « Comment réagissez-vous en cas d'explosion ? » « Quelles-sont les consignes à respecter en cas d'éruptions ? » (extraits de carnet de terrain, septembre-octobre 2021) sont toutes des

questions que je poserais sérieusement, ou que je penserais à poser à mes interlocuteurs durant les premières semaines de mon terrain.

Vous l'avez deviné, ces questions ne sont pas idéales, et je me rendrais bien vite compte qu'elles ne me mèneront à rien de concret. Ces demandes sont en réalité des non-demandes, en ce qu'elles enferment les intervenants dans une situation où ils doivent défendre leur lieu de vie, qu'il soit choisi ou imposé, pour diverses raisons. Je crée alors là directement une situation de déséquilibre, qui ne peut que mettre mal à l'aise. C'est au début du mois d'octobre, lors d'une journée de récolte d'olives dans le jardin de Giacomo, que l'on me le fera remarquer. Giacomo est un jeune d'une petite trentaine d'année sans grands revenus, qui vit dans sa maison où il héberge des *woofers*, des gens venus des quatre coins du monde l'aider pour l'agriculture en échange du gîte et du couvert (Azizi & Mostafanezhad, 2014). C'est quelqu'un de très bavard, au contact facile, toujours extrêmement détendu, même si sa charge de travail est parfois importante. Néanmoins, il semblait éluder mes questions sur le volcan. C'était durant la pause, nous prenions un café sur sa terrasse et il fumait un joint avec deux autrichiens qui récoltaient également les olives. Il avait donc tout le temps de parler de ça, mais il ne semblait vraiment pas intéressé. C'est Roro, un sicilien de Messine venu vivre à Stromboli qui m'explique alors que Giacomo n'aime pas trop parler de ça. L'intéressé prend alors la parole. Il voit le volcan surtout comme un outil de business, pour ramener des touristes. Certes, ça permet d'avoir des belles cultures, et ça donne une certaine âme à l'île, mais c'est selon lui un sujet qui agace les locaux car tout le monde ne leur parle que de ça. Il y a eu tant de gens qui sont venus filmer pour des documentaires et qui ont demandé leur avis aux gens sur le volcan, en en donnant une image très sensationnaliste, qu'il y aurait une certaine forme de ras-le-bol et de méfiance.

Par contre, il possède dans sa maison pas moins de deux peintures représentant le Stromboli en éruption, ainsi que des photos et même une sculpture représentant le volcan et de la lave rouge qui s'en échappe. Sa photo de profil sur les réseaux sociaux, enfin, le représente avec le nuage de cendre en arrière-plan, telle une auréole. Nous avons donc là un exemple parfait de cette distinction entre ce qui est exprimé à l'oral, c'est-à-dire un détachement par rapport au volcan, et ce que l'on peut observer tout autour, dans l'art et les non-dits.

J'étais néanmoins assez surpris de cette relative indifférence par rapport au volcan, que j'aurais imaginé bien plus central dans la vie locale. Parallèlement, la collecte continue et semble représenter un vrai centre d'importance, de création de lien, de sens, de vie. Nous nous

retrouvons le plus souvent vers neuf heures trente chez Giacomo, s'il ne pleut pas, car les « siciliens sont fait en sucre si on les écoute, ils croient qu'ils vont fondre sous la pluie » (extrait de discussion avec Frida, octobre 2021). Sa maison est située en hauteur, au-dessus de l'église de *San Vincenzo*, dans une grande propriété pleine d'oliviers croulant sous les fruits. Nous prenons alors une petite heure au minimum pour boire le café et fumer le premier joint pour ceux qui le désirent. Les olives sont belles, et la collecte se fait à l'aide de grands filets que l'on glisse sous les arbres, en prenant soin de les superposer dans le sens de la pente pour ne pas perdre les olives en dessous. L'idée est, assez logiquement, de créer une petite cuvette en surélevant la partie du filet en aval, ce qui permet aux olives de se rassembler avant d'être mises en caisses. Une fois les filets installés, il faut ratisser l'arbre, soit à la main, soit à l'aide de petits râteliers à main, et je suis bien rapidement désigné comme *la scimmia di Stromboli*, « le singe de Stromboli », car je monte à la cime des oliviers, là où d'autres sont moins à l'aise. Je gagne ainsi ma place dans la communauté et je peux, dans le même temps, profiter de la vue, tant sur la montagne que sur la mer. Nous récoltons des heures durant, en parlant de tout et de rien, avec des personnes différentes d'un arbre à l'autre. Tout le monde est assez concentré, et depuis mon perchoir, je ne suis pas toujours le mieux placé pour entendre correctement ce qui se dit et participer aux conversations, ce qui ne m'empêchera pas de rencontrer sous ces arbres bon nombre de mes interlocuteurs de terrain. Lors des pauses de midi, nous prenons le *pranzo* tous ensemble, qui se compose le plus souvent de pâtes, cuisinées avec des câpres, de l'ail, de l'huile d'olive, des olives, des tomates, et différents légumes méditerranéens, dont la majorité est cultivée sur place. Giacomo entretient une diversité de plantes incroyables sur son terrain : des figues, des avocats, des courges, des tomates, des mangues, des fruits de la passion, des aubergines, du fenouil, des amandes, pour ne citer qu'eux, qui ne sont qu'un maigre exemple de la diversité végétale présente sur cette île volcanique. Ces pauses repas sont surtout le moment idéal pour discuter et emmagasiner des mots du terrain (Olivier de Sardan, 1995). À ce stade, après avoir ressenti plus d'implication envers les oliviers qu'envers la montagne, je me pose alors la question de ce qui fait l'identité d'un *strombolano*. Si ce n'est pas le volcan, qu'est ce qui fait de Stromboli un lieu à part ? L'idée ici n'est pas de revenir en détail sur la question de ce qui fait l'identité d'une personne, mais de relever les éléments faisant partie d'un phénomène d'identification commune. Matthieu Potte-Bonneville, parmi bien d'autres, note d'ailleurs la diversité des éléments pouvant servir à définir une identité, personnelle ou culturelle, et les fameux dissensus existant entre les approches structuralistes à la manière de Claude Lévi-Strauss et ses contraires, telles que développées par des auteurs comme Philippe Descola (Potte-Bonneville, 2009, pp. 41-42).

Roro enfoncera d'autant plus le clou, en expliquant que :

Si je suis venu ici [de Messine], c'est parce que je ne supporte plus l'agitation de la ville. Vraiment. C'est trop stressant. Ici, c'est plus calme, c'est plus beau, et puis il y a la mer. Oui, le volcan c'est cool, ça apporte une énergie spéciale mais c'est vraiment pas ma priorité. Je suis là depuis des années, mais, je te jure, j'y suis pas encore monté [rires] ! Pas que j'en ai peur, mais j'en ai pas vraiment ressenti le besoin, je suis plus proche de la mer (extrait de discussion avec Roro, octobre 2021).

Il met ici en avant un élément fondamental de la vie et de l'identité des *strombolani*, commun à bon nombre de sociétés insulaires, qui est l'élément marin. Il parle de la petite taille du lieu et sa communauté restreinte. Dans ma quête d'éléments caractéristiques de l'identité des habitants de Stromboli, il me paraît alors judicieux d'approfondir cette question de l'insularité et de l'indissociable rapport à la mer qu'elle implique.

L'insularité comme concept

L'insularité est un concept fort de sens qui peut être relié aisément à l'étymologie de l'isolat, de l'île, de l'isolement. Il transporte cette idée d'éloignement, de mise à l'écart du reste du monde dont une frontière les séparent, comme décrit par exemple par Bronislaw Malinowski lors de son arrivée dans les îles du Pacifique (Malinowski, 1968). Je ne vous l'apprends pas, les anthropologues ont dès les débuts été friands de ces espaces insulaires, et on retrouve dans bon nombre de travaux fondateurs en ethnographie des descriptions détaillées de l'éloignement et de la distance des îles par rapport aux continents, avec une malheureuse tendance à isoler plus qu'il n'en faut ces espaces ainsi que les communautés qui y vivent et leurs pratiques culturelles (Ma, 2020). Stéphane Gombaud, docteur en géographie à l'université de la Réunion, propose d'autres termes, complémentaires à l'insularité, tels que l'îléité, qui permettent ensemble de décrire une plus vaste diversité de situations (Gombaud, 2007). Néanmoins, dans mon cas, il me semble que l'insularité peut être mobilisée comme telle. La situation de Stromboli, en effet, me ramène quand même plus que je ne l'aurais *a priori* envisagé à l'isolement. Tout d'abord, et c'est peut-être fortuit, mais le mot italien utilisé pour décrire une île est *isola*, qui ressemble tout de même furieusement au français « isolat ». Bien que le mot en lui-même ne soit pas plus connoté pour les locaux que celui en français, nous pouvons tout de même observer en quoi l'isolement de l'île n'est pas que linguistique et métaphorique. Tout d'abord, si on reprend

quelques éléments de géographie, nous pouvons voir que l'île, située au nord-est de l'archipel éolien, est à l'extrémité de ses « six sœurs », comme on m'en parlera souvent. Le village de Stromboli est lui aussi situé sur la côte nord-est de l'île, ce qui fait que, sauf depuis certains petits coins de plage de Scari et des alentours, il n'est pas possible de voir d'autres terres que la Calabre et un petit bout de Sicile. Tout au plus, si le temps est très beau, peut-on observer Vulcano et l'Etna au loin. Cela provoque donc un sentiment d'isolement, que traduit bien Giacomo :

Ce qui est particulier à Stromboli, c'est qu'on ne voit pas les autres îles, puisqu'elles sont de l'autre côté. D'ailleurs je ne pense pas qu'à Ginostra ce soit comme ça, parce que eux ils les voient, les îles. En fait ça développe un sentiment d'isolement car on ne voit pas les autres. On peut alors avoir l'impression d'être unique, d'être le seul à faire ce qu'on fait, sur toute la terre [rires], alors qu'en fait ce n'est pas le cas, et que déjà rien que l'île fait partie d'un ensemble plus grand, des îles Éoliennes. (extrait de discussion avec Giacomo, octobre 2021)

Plus que la distance physique avec les autres îles, ce qui crée l'isolement à Stromboli semble donc être l'invisibilité de l'ailleurs. Le village n'est pas si loin des îles les plus proches. Panarea est par exemple accessible en moins d'une heure d'hydroglisseur, mais aucun des sens humains, comme la vue, le toucher, l'ouïe, pour ne citer qu'eux, ne permet aux insulaires de percevoir cet environnement. Leur monde quotidien se restreint donc plus facilement à cette petite île de douze kilomètres carrés, et plus spécifiquement même aux quart de cette superficie qui leur est accessible à pied.

De plus, le quotidien est rythmé par les conditions météorologiques, dont dépendent les bateaux qui veulent amarrer. C'est une situation qui tend à déranger bon nombre de locaux. Si le vent est trop fort, l'absence de port à Stromboli se fait ressentir, et rien ne part ni ne débarque au village. C'est d'autant plus problématique dans le cas de Stromboli. Sa forme arrondie à la base n'offre aucune digue ou barrière naturelle au vent, et il faut juste espérer que celui-ci ne soit ni trop fort, ni en direction du sud-sud-ouest. Ginostra, « l'île sur l'île »⁶ (extrait de discussion avec Daniello, novembre 2021) n'étant de plus accessible que par voie maritime, il n'y a pas deux options pour débarquer, en cas de vent ou de courants défavorables. Dès lors, il leur est arrivé de rester isolés durant une dizaine de jours durant lesquels des touristes n'ont pas pu partir de l'île. Pour ce qui est des provisions de nourriture, les jours des arrivages étant

⁶ Traduction personnelle de « *l'isola sull'isola* » (extrait de discussion avec Daniello, novembre 2021)

seulement le mardi et le vendredi, ils ont dû rester un peu plus de deux semaines sans livraisons, ce qui limitait l'achalandage des rayons de l'épicerie. Il y a selon eux une certaine hypocrisie qui règne, puisque l'on assiste à un traitement différentiel entre l'été et l'hiver qui n'est pas assumé publiquement par les autorités et les sociétés de transport. Mélissa me parle d'une forme de schizophrénie : l'été, pendant 6 mois, tout bouge, tout vit et est animé. En hiver, plus rien. Pour prendre une métaphore, me dit-elle, c'est comme un animal qui hibernerait, qui se terrerait soudainement dans sa tanière. Elle et Ahmed rigolent en disant que c'est très calme, et que le seul bar ouvert n'attire jamais personne, même en saison touristique. Ce que ça implique pour les transports, c'est qu'ils sont, ironiquement, de plus en plus sensibles à la météo au fur et à mesure que le nombre de touristes diminue. Pour Iris comme pour Pellegrino, c'est dû à une gestion mafieuse, dans laquelle la commune de Lipari et la Liberty Lines, l'entreprise payée par l'État pour effectuer les liaisons, profitent de la taxe de cinq euros qui est appliquée à chaque touriste qui débarque sur l'île, peu importe qu'il vienne pour deux jours ou deux mois. Comme Iris le décrit, très énervée :

Il y a parfois jusqu'à 5000 ou 6000 personnes qui débarquent sur l'île chaque jour. Donc tu fais ça pendant trois mois de juin à août le temps de la haute saison touristique, multiplié par les cinq euros, et tu as un montant énorme. Et qui en profite ? Pas nous. Et après en hiver on annule des bateaux parce que soi-disant il y a du vent, alors que c'est pas vrai. Ce n'est pas correct pour nous (extrait de discussion avec Iris, octobre 2021)

Pour me contredire, toutefois, et comme je l'ai déjà introduit précédemment, je veux avancer que le territoire de l'île ne s'arrête pas à la surface émergée. Le propre de ces lieux est d'être à l'interface entre terre et mer, et de donner à la mer une importance dans la création culturelle et identitaire. Je peux à ce propos reprendre les mots de Michel Foucault, lorsqu'il décrit la mer et les océans comme étant « l'hétérotopie par excellence. Dans les civilisations sans bateau, les rêves se tarissent, l'espionnage y remplace l'aventure, et la police, les corsaires » (Foucault, 2004, p. 19). Alain Corbin nous montre, quant à lui, que la mer est en Europe un espace investi culturellement et socialement (Corbin, 2010), et non pas un non-lieu (Augé, 1992) qui ne serait qu'une zone frontière, vide de sens, entre les différents espaces terrestres (Hau'ofa et al., 1993 ; Jubilado, 2014 ; Steinberg & Peters, 2015). Et pour comprendre le milieu marin de Stromboli, qui fait l'objet de notre questionnement ici, je vous propose de découvrir ce qui fait l'importance des pêcheurs pour les *strombolani*, et d'embarquer dans une barque de pêcheur pour suivre, au

fil de l'eau, un petit récit de l'identité insulaire, de l'importance de la mer et des frontières de l'île.

Rapport à la mer : *andiamo a pescare* ?⁷

Comme je l'ai déjà introduit, c'est à Scari, sur la plage, que se trouvent tous les pêcheurs. S'ils sont le centre d'attention des documentaires et photographies, de par leur apparence « pittoresque », ils ne représentent en réalité plus qu'un groupe d'une dizaine de personnes, en grande partie des hommes plutôt âgés. Cette infériorité numérique n'entache pas la symbolique de leur statut. À ma question fétiche, pour son côté faussement naïf, de « *Che fa di qualcuno un vero strombolano ?* », littéralement, « qu'est ce qui fait de quelqu'un un vrai *strombolano* ? », bon nombre de personnes m'ont redirigé vers les pêcheurs, assumant ne pas être suffisamment locaux. À leur bar fétiche, en bord de mer, où je me rendais tous les matins pour prendre l'indispensable *espresso*, je discutais avec la serveuse, une femme d'une cinquantaine d'années. Je lui demande, puisqu'elle est d'ici, quelques informations sur l'histoire de l'île. Tout de suite, elle me répond qu'elle n'est pas une *strombolana*, mais qu'elle est polonaise. Elle vit sur place depuis 28 ans, mais refuse encore de se considérer comme locale. Elle me dit qu'il n'y a plus de vrais *strombolani*, que ce sont surtout des gens qui sont là depuis une ou deux générations, et que si je veux voir des gens qui sont « vraiment » du cru, je dois me rendre sur la plage, tôt le matin, pour voir les pêcheurs avec leurs bateaux. Ce n'est ici qu'un des pans de l'identité locale, le reste sera discuté plus en avant dans le texte, mais il est tout de même intéressant de noter l'importance donnée à cette petite bande d'hommes à l'apparence reconnaissable entre tous. Ils portent souvent une barbe grise bien épaisse et tout aussi peu coiffée que leur imposante chevelure, et sont vêtus d'habits de travail, abimés par le soleil, le sel marin et les outils. Ils représentent aux yeux du plus grand nombre les valeurs et l'histoire de l'identité strombolienne, à savoir l'entraide, une vie simple et sans attrait économique, et finalement un savoir-faire et une connaissance précise de leur environnement.

C'est Pellegrino qui me donnera l'opportunité d'expérimenter, à plusieurs reprises, la pêche à l'ancienne. C'est un homme bien avancé dans la soixantaine, un peu bedonnant, aux courts cheveux blancs, et qui porte bien souvent un foulard rouge noué autour du cou. Il est le patron du bar en bord de plage, celui-là même où je décidais de venir presque tous les jours, dans l'espoir de rentrer dans une conversation et de me faire repérer. C'est un secret de polichinelle :

⁷ Traduction française : « On va à la pêche ? ».

le chercheur en terrain ethnographique doit parfois la réussite de sa démarche en bonne partie aux tenanciers et clients des bars locaux. Dans mon cas, ça n'a pas loupé. Le bar est idéalement situé, c'est le premier que l'on croise en remontant vers le village depuis le port. C'est le premier à ouvrir, vers cinq heures du matin, ce qui lui permet d'accueillir les pêcheurs pour un café et un *cornetto*. Je m'y installe donc tous les jours, sortant ostensiblement mon carnet de terrain dans l'espoir d'attiser la curiosité d'un passant potentiellement bavard au sujet de son île. Ou, plus précisément, au sujet du volcan. Il semble en effet qu'ils soient tous fiers de leur terre. Je salue tout le monde, et prends chaque fois un café, que l'on finit par m'amener machinalement. J'avais sympathisé avec le serveur, un sicilien venu profiter des bons salaires de Stromboli selon ses dires. J'avais repéré cet homme, plus âgé, qui faisait beaucoup d'allers et venues de et vers le bar. Au fil des jours, il commençait à me sourire, puis à répondre à mes salutations. J'ai donc pris l'initiative d'aller lui parler. Il s'avère qu'il est en réalité le patron du bar et du restaurant situé juste derrière. C'est un homme du cru, comme on dit. Il est né ici, et est fier de ses origines. Il m'invite à venir discuter après une fermeture (nous sommes fin septembre et il y a encore un bon nombre de clients), ce que j'accepte avec grand plaisir.

Pellegrino et moi avons donc sympathisé, et c'est un homme dont vous reverrez le nom au fur et à mesure que se déroule mon récit. Il a toujours vécu ici, son père était un pêcheur, et il ne gagnait donc pas beaucoup d'argent. Ils vivaient chichement, car tout était rare et cher. Plus jeune, il se rendait à Ginostra en utilisant une barque, le plus souvent à la rame, quelquefois à l'aide d'une voile mais jamais au moteur, ce qui n'était pas possible au vu de l'absence de carburant. Une fois à Ginostra, il récoltait les olives plusieurs jours de suite, dormant à une dizaine dans un petit cabanon sur un coussin d'herbes. Il n'y avait pas non plus d'eau courante, et ils devaient régulièrement se partager à deux une amphore d'eau potable, ce qui équivaut environ à cinq litres, et ce pour une durée de cinq jour. Ça ne représente donc pas plus d'un demi litre d'eau potable par personne par jour, ce qui est très peu. Pour la nourriture, il se nourrissait en majeure partie de pain agrémenté d'un peu de poisson frais, laissant la majorité du stock à la vente. Il me raconte tout ceci pour m'expliquer le changement qu'a connu l'île. Le travail était rude, et il n'y avait alors pas d'électricité, donc pas de machines, et le peu de pétrole était utilisé pour des lampes, mais pour les grandes occasions, car c'était relativement coûteux. Les jours de mer agitée, ou en cas de pêche infructueuse, il n'y avait alors pas d'argent pour acheter de la nourriture, et c'est pour ça qu'il me parle d'une communauté soudée, qui se soutenait, dans la mesure du possible, dans de telles situations. Il n'était évidemment dans l'intérêt de personne de laisser les pêcheurs mourir de faim, mais il en allait de même avec tout

le monde, la communauté locale étant à l'époque, ainsi que dans les îles voisines, tournée autour de la pêche et de l'agriculture des câpres et des olives, ainsi que du raisin et des figes. (Barnao, 2017). Pellegrino me parle d'un certain fatalisme qu'il y avait à accepter la précarité et la rareté des ressources. C'est un personnage à la forte personnalité, qui a toujours une histoire à raconter et qui fut envers moi d'une grande générosité. C'est donc tout naturellement qu'il me proposera, un matin, de le rejoindre pour pêcher durant le courant de l'après-midi. Il me donne rendez-vous le long de la plage, juste avant Ficogrande, et presque devant sa maison. Là, il entrepose sur une remorque le bateau de pêche d'un de ses fils, Davy, qui a suivi une formation supérieure maritime. C'est un bateau plus grand que la moyenne, et équipé d'un moteur bien plus puissant que ceux que l'on retrouve sur les plus petites barques des pêcheurs. Nous embarquons avec Davy pendant que Pellegrino monte dans un vieux tracteur équipé à l'avant d'une longue barre métallique, qu'il attache à la remorque avant de la faire descendre dans l'eau, jusqu'à ce que le bateau commence à flotter et que Davy le fasse reculer pour le dégager des barrières de maintien. Nous revenons directement vers la plage pour que Pellegrino saute à bord, et nous commençons à nous éloigner vers le Strombolicchio. Cette petite île, située à un peu plus d'un kilomètre et demi à vol d'oiseau de Stromboli, s'élève verticalement à une cinquantaine de mètres d'altitude, et en tant que réserve naturelle protégée, elle n'est occupée humainement que par un phare, désormais automatisé. C'est en réalité le reliquat du premier volcan des alentours de Stromboli. Ce fut une île plus large qui, avec le temps et l'érosion progressive, finira par disparaître pour ne laisser visible que ce que les volcanologues appellent le « neck » du volcan antique, c'est-à-dire une partie du conduit éruptif de l'ancien édifice, dans lequel la lave a refroidi plus lentement donnant lieu à une roche plus dure que le reste. Il existe autour du Strombolicchio une légende locale que me racontera Oliver, guide volcanologique, et qui dit que ce serait le « bouchon » du Stromboli, qui lors d'une forte éruption aurait éjecté ce bloc de pierre qui bouchait les cratères, à la manière de la pression qui fait sauter le bouchon de champagne. Les *strombolani* n'y croient en réalité pas vraiment, mais plusieurs personnes me la mentionneront tout de même, bien souvent en rigolant. De là, depuis notre bateau, nous avons une vue imprenable sur le Stromboli. J'ai maintenant passé un mois sur l'île, et c'est la première fois que je peux vraiment la regarder de loin. On voit la fumée s'échapper des cratères, et se perdre parmi les nuages qui s'accrochent désespérément au sommet, alors que le ciel est tout autour d'un bleu parfait.

Mais il n'y a pas de temps à perdre à regarder. Pellegrino et Davy recherchent activement des bouteilles en plastiques ficelées ensemble et qui devraient flotter à la surface. Ils ne savent pas

précisément où regarder, car elles peuvent être n'importe où. Ce que l'on pourrait prendre pour de vulgaires déchets sont en réalité l'une des techniques de pêche utilisée sur l'île. Les pêcheurs vont en mer installer ces bouteilles, avec des ficelles et des bibelots qui y pendent, et s'en vont, les laissant alors attirer les poissons qui verront dans cette stimulation visuelle et sonore (les petits objets et les bouteilles craquent, s'entrechoquent) une possible source de nourriture. Ces appâts sont fixés à des cordes lestées d'une pierre qui repose au fond. Il n'y a pas trop de risque de les perdre loin puisque la pêche ne se fait que par mer calme. Toutefois, dans notre cas, il est 17 heures passées, et la lumière rasante rend l'observation très difficile. Les deux loups de mers, quant à eux, ont chacun déroulé un fil de pêche terminé par un hameçon et un petit bout de calamar. Ils tirent le fil derrière le bateau, tout en prenant soin de faire des petits mouvements d'avant en arrière avec la main. Quand je leur demande la raison, ils me répondent que c'est pour imiter les bonds en avant des petits poissons, pour mieux tromper les cibles.

Nous trouvons deux bouées, mais il semble que d'autres pêcheurs nous aient devancés et que les poissons aient temporairement retenus la leçon. Pas grave, mais Pellegrino, lui, ne lâche pas l'affaire, et son égo l'empêche de nous ramener à terre sans avoir attrapé de poisson. Nous revenons en passant en dessous de la *Sciara del Fuoco* et il décrit l'ancienne plage, recouverte par la coulée de lave de 2002-2003, qui a fait de la zone un espace interdit d'accès. Il râle de cette décision, mais pousse tout de même le moteur au maximum pour passer en dessous de la *Sciara* le plus rapidement possible. J'aimerais lui demander pourquoi nous allons si vite, mais Pellegrino, posté tel un pirate devant son navire, est un peu dur d'oreille, et le bruit du vent additionné au ronronnement du moteur et aux claquements des vagues contre la coque m'en dissuadent. Pendant que j'attends une accalmie pour m'exprimer, père et fils continuent sans cesse à communiquer, ou essayent tout du moins. Davy, pourtant situé derrière le manche, est bien trop occupé à photographier le paysage et les îles de Vulcano, Salina, Filicudi et Alicudi qui se dessinent au loin et ne fait pas toujours attention aux grands gestes de son aïeul. Je ne peux pas lui en vouloir, la scène est époustouflante, et on se rend réellement compte de la petitesse de cette montagne dont la pointe émergée s'élève abruptement vers les cieux. Nous voyons apparaître le village de Ginostra. De ce côté de l'île, pas de lever de soleil sur la mer, mais un coucher de soleil merveilleux qui motive l'offre touristique des virées pour prendre l'apéro dans le petit village.

Après cette petite virée paysagère, nous revenons vers le port, en longeant la *spiaggia Lunga*, à Piscità, la *spiaggia di Ficogrande*, la *Punta Lena*, pour enfin arriver à Scari et sa plage pleine

de bateaux. Nous nous arrêtons un moment face au village et à ses maisons blanches, éclairées seulement par la lune et les dernières lueurs du jour, sans éclairage public, absent de l'île (à l'exception de la jetée de Scari). Pellegrino n'a pas abandonné son projet de pêche, et il remonte quatre petits poissons qu'il nous offre pour le soir. Le retour à terre se fait en suivant les étapes opposées à celle de la mise à l'eau. Nous débarquons Pellegrino sur le sable, avant de reculer et de loger le bateau entre les barres de soutien de la remorque. Avec son Caterpillar rouillé, il nous tracte sur la plage, où nous débarquons tous.

Ce fut une superbe expérience, mais Pellegrino n'étant pas satisfait de sa pêche, nous convenons de refaire une nouvelle tentative, non plus dans ce bateau assez imposant mais dans sa petite barque, de nuit, avec une lampe et une ligne, cette fois-ci. En effet, la majorité de la pêche ne se fait pas au fil et au hameçon simple comme ce que nous avons vu ici. Ce n'est pas une méthode très efficace, mais plus un hobby. La pêche la plus courante se fait à l'aide, soit de longs filets que les pêcheurs déploient en arc de cercle avant de les enrouler de plus en plus serré et de piéger les poissons, soit à l'aide d'un câble équipé de flotteurs duquel pendent des centaines de petits fils de pêche terminés par des hameçons. Ce dernier piège est alors laissé en mer pendant la matinée, et est récupéré quelques heures plus tard, pour laisser le temps aux poissons de se faire piéger. Cette pêche, les *strombolani* en sont fiers. Geronimo, un des doyens du groupe, *strombolano* issu d'une famille locale de pêcheurs, m'explique un matin que les gros chalutiers sont encore venus trop près de l'île, raflant tout sur leur passage. Tous les poissons, peu importe l'espèce ou la taille. Ce n'est apparemment pas permis, bien que ce soit malheureusement assez fréquent. Selon lui, ces pratiques sont à l'opposé de la pêche responsable pratiquée par lui et ses collègues, qui ne prennent que des poissons en quantité très limitées, car ils savent qu'ils ont besoin de les laisser vivre, pour garder un équilibre. En cela, il concorde tout à fait avec la vision d'une pêche plus inclusive des pratiques locales et d'une interdépendance entre les humains et une mer dont les ressources ne sont pas inépuisables (Johannes, 1977). Geronimo pratique donc encore la pêche « à l'ancienne ». Il est, malgré sa septantaine bien entamée, d'une grande force et continue de pêcher seul. C'est également le cas de Pellegrino, qui a parfois du mal à marcher, mais qui tient debout et marche dans le bateau sans éprouver la moindre difficulté. La force de l'habitude, mais l'on ne peut que constater l'agilité de ces hommes dans ce milieu qu'ils connaissent extrêmement bien, tant elle est une continuation de l'espace terrestre de Stromboli. La mer aux alentours du volcan fait véritablement partie de l'île, de son territoire. C'est d'autant plus vrai que la montagne, qui culmine à 926 mètres d'altitude, descend sous la mer sur encore deux bons kilomètres (INGV,

s. d.). Les pêcheurs établissent donc leurs outils de pêche tout autour de l'île, ainsi qu'autour du Strombolicchio, qui fait lui aussi partie du territoire de l'île. Dans les mots même d'un marin, relayés par Hugo, dont nous reparlerons plus loin, « Stromboli sans le Strombolicchio, c'est comme un homme sans âme » (citation d'un pêcheur filmée par Hugo, octobre 2021).



Figure 2 : seau dans lequel sont alignés les hameçons et les fils utilisés lors d'une session de pêche. (photographie personnelle, novembre 2021)



Figure 3 : barque typique des pêcheurs éoliens. Devant, le matériel et la chaise sur laquelle s'assoient pendant les préparatifs et les raccommodages. En arrière-plan : la jetée de Scari, où les véhicules témoignent de l'arrivée prochaine d'un bateau. (photographie personnelle, novembre 2021)

Les pêcheurs sont donc beaucoup plus proches de l'eau, de la mer, que de la montagne, et vivent sur la plage. Comme me le dira Camila, une jeune femme d'une vingtaine d'années, compagne d'un des fils de Geronimo, le pêcheur :

Pour eux, c'est comme s'ils ne vivaient pas sur la montagne. Vraiment, tu les vois, sur la plage, et si tu leur demandes, c'est comme si le volcan n'était pas sur la même île. Et alors, bien sûr ils ne sont jamais montés en haut, ils en ont peur, ils gardent vraiment leur distance (extrait de discussion avec Camila, octobre 2021)

Cette distance avec le volcan était à ce moment de mon terrain l'une des rares informations probantes que j'avais analysé sur la relation avec cet hôte fumant. J'en étais tout de même frustré, car ce n'était pas tant le signe d'un rapport proche au volcan que d'une distance qui, aussi parlante qu'elle soit, ne me donnait que peu d'espoir d'avancer beaucoup plus en profondeur sur le sujet. Pour autant, rappelez-vous que la structure même de mon mémoire vous

emmène dans une chronologie qui se base sur ma propre relation avec le Stromboli. Je l'approfondirai dans la suite du récit, en dévoilant une relation plus complexe entre toutes ces entités en jeu. Pour le moment, cela m'a permis de prendre la distance nécessaire au lancement de cette recherche. J'étais à mon arrivée bien trop focalisé sur le fait de trouver des données pertinentes sur la relation au volcan et sur les connaissances locales le concernant, et j'en aurais omis tous les autres aspects constitutifs d'une vie insulaire complexe, plurielle et riche. Il n'empêche que ces apartés servent à mettre dans le contexte de cette île, et de comprendre les autres facteurs qui, dans la vie des *strombolani*, jouent un rôle. D'une certaine façon, à travers de cet exercice, je vous invite (autant que je me le suis imposé) à appréhender le Stromboli comme *plus* qu'un volcan, et à considérer les différentes facettes de cette communauté diverse dont les pratiques, l'organisation sociale, l'économie, les revendications et les pratiques en général sont bien plus qu'une réaction à la présence d'un volcan. Avant de vous plonger plus en détail dans ce qui fera par contre le cœur du travail, à savoir en quoi le volcan joue un rôle, et comment ce rôle est rempli, cet encart méthodologique me semblait important, et je vous propose de continuer notre approche de la question du « hors-volcan » à Stromboli avec l'importance du caractère insulaire de Stromboli.

L'insularité : implications relationnelles et interdépendances

Perte de solidarité et monétarisation

La vie d'une communauté insulaire de petite taille est assez particulière. Malgré une individualisation croissante de la société occidentale, dont Stromboli fait partie intégrante, il reste une interdépendance au niveau local entre les individus, ce que Jean Benoist décrit comme des « relations dyadiques emboîtées » (Benoist, 1987, p. 39), en ce que une même personne va occuper différents rôles sociaux. Un frère peut ainsi être un patron, tout comme un ami peut être un boulanger, un client, un beau-frère. Il n'y a alors pas de place pour la séparation des rôles, ce qui rentre en contradiction avec la vie continentale et moderne, caractérisée par un individualisme exacerbé (Benoist, 1987, p. 40). Dans cette configuration d'hyperspécialisation des positions sociales individuelles (Millgram, 2015), les liens de dépendance s'établissent dans des communautés élargies et les différents rôles d'un individu ne doivent pas nécessairement intéresser les mêmes interlocuteurs. Chaque individu est donc moins central, et est plus aisément interchangeable, ce qui désolidarise le tissu social. Dans les petites sociétés insulaires,

et *a fortiori* dans le cas du Stromboli, chacun joue un rôle important, et on ne peut aisément substituer une personne à une autre, tant elle endosse de casquettes diverses. Le tissu social s'en retrouve plus stable, mais à la fois plus vulnérable. Je ne fais dans ce point qu'émettre des hypothèses, mais il paraît évident dans la situation que je viens de décrire qu'une déstabilisation du maillage social entraîne des conséquences potentiellement importantes.

Or, ce n'est pas systématiquement le cas. Nous le verrons plus loin, Stromboli a subi à diverses reprises des atteintes fortes à sa stabilité. Pour autant, par des processus de résilience que nous analyserons dans le deuxième chapitre, la communauté de l'île, tout en évoluant, a su persister, et ce malgré les contraintes. Il ne faut donc pas rester dans une vision trop idéalisée et exotisée d'un « autre » hypothétique. La modernité⁸, si elle ne s'applique pas dans un mouvement unique et universel, ne peut pour autant pas être ignorée. Melissa parlera très largement de la transformation de la société locale, et plus spécifiquement de la monétarisation des rapports sociaux. Durant les premiers jours de mon terrain, je suis invité à dîner chez elle avec Andréia et Ahmed. Rapidement, et en partie grâce au *Prosecco*, la discussion vire sur la question de l'entraide et de la communauté dans un lieu si petit et si peu peuplé que Stromboli. Melissa, qui me semble un peu vieux jeu, est catégorique là-dessus. En 35 ans, elle a vu le tourisme rapporter de l'argent, ce qui a conduit à une monétisation des rapports sociaux et à une désolidarisation du noyau solidaire. Elle donne trois points fondamentaux à ce sujet : la lutte contre les incendies, l'aide aux pêcheurs et la fabrication des toits.

Pour le premier point, durant les premiers mois de l'été, il est apparemment courant, avec la chaleur et la sécheresse, de voir des débuts d'incendies. Avant, tout le monde avait besoin de la terre et de ses ressources, et les gens se mettaient donc en chaîne pour contenir le feu. Aujourd'hui, l'État italien promet l'intervention du Canadair, l'avion de lutte contre les incendies. La plupart des gens regardent donc le feu se propager, se plaignent de la lenteur des services de secours, et n'agissent pas, quand bien même les services de la protection civile ne peuvent pas intervenir si la météo est trop mauvaise ou si l'incendie se déclare de nuit. C'est, selon Melissa, une perte d'efficacité et de temps, en plus de laisser livrés à eux-mêmes ceux pour qui le feu menace les cultures ou les maisons.

⁸ Pour approfondir le concept de modernité, que je n'utilise ici que dans son sens « commun » de globalisation et d'apparition massive des TIC, je vous réfère vers l'article de Bjørn Thomassen, qui en explique la complexité : Thomassen, B. (2012). Anthropology and its many modernities: When concepts matter. *The Journal of the Royal Anthropological Institute*, 18(1), 160-178.

En deuxième lieu, Stromboli étant une île jeune et vivante, et ses flancs étant fort marqués, il est à peu de choses près impossible d'installer une véritable marina. Cela implique donc de laisser les bateaux de pêcheurs sur le sable et les galets de la plage. La mise à l'eau et le retour à la terre ferme ne sont pas simples, et il était jadis coutume d'aider les pêcheurs à tirer ou pousser les barques de et vers la mer. De nouveau, il était dans l'intérêt de tous que les pêcheurs puissent travailler efficacement, car ils rapportaient *ou* argent *ou* nourriture. De nos jours, la pêche a une importance avant tout symbolique, et il n'est plus aussi courant d'aider ces marins, qui pourtant prennent de l'âge et sont respectés de tous. Mais leur activité n'étant plus économiquement vitale, tout le monde ayant accès grâce aux quelques magasins de l'île aux commodités modernes, ils se retrouvent un peu laissés à leur propre sort. Les épiceries, bien qu'elles ne soient pas toujours les plus fournies, proposent un choix d'aliments varié et qui surtout demande moins de travail physique que la pêche ou l'agriculture.

Enfin, un exemple typique de désolidarisation de la vie locale, pour Melissa, est la construction des toits. Dans ces maisons éoliennes, hautes de plafond, les toits sont constitués d'une structure de poutres de bois qui soutiennent la couverture, et il est nécessaire de ne pas trainer pour la construction, en prévision des intempéries. Malheureusement, les familles étaient souvent petites, et les poutres d'un poids plus que conséquent. Monter un toit à deux est dès lors une tâche difficile à accomplir. C'est pourquoi il était courant de solliciter toute la famille et les amis, pour boucler le travail en un jour ou deux maximum. Les hommes travaillaient alors à la construction tandis que les femmes préparaient « plein de plats et de douceurs que tout le monde partageait dans un moment festif à la fin de journée » (extrait de discussion avec Melissa, septembre 2021).

Pour Melissa, l'argent et l'augmentation des transports et connexions a réduit le besoin de solidarité entre les habitants. Son voisin lui a même condamné l'accès à sa maison en clôturant son terrain pour en faire une « cage à poules », comme elle le qualifie, par lequel passait le chemin d'accès principal. Désormais, il faut faire le tour et passer par le lit du torrent adjacent. Comme elle le dit, il n'y a plus besoin de préserver ses relations, « on peut dire « FUCK ! » à son voisin, on n'a plus besoin de lui ! » (extrait de discussion avec Melissa, septembre 2021).

La communauté insulaire, de petite taille, n'est donc pas un exemple de paradis solidaire. C'est en tout cas ce qu'en pense Melissa, mais son caractère bien trempé et son sang-froid tout relatif

me laisse à penser que la situation peut être *a minima* expliquée et, pourquoi pas, nuancée. Spécialisée dans la recherche sur les îles méditerranéennes, Katerina Kopaka (2019) rappelle que sur ces îles de petite taille, « avec des écosystèmes fragiles et des équilibres démographiques et sociaux subtils » (Kopaka, 2019, p. 153), les sociétés insulaires se doivent de mettre en place un fragile équilibre entre le besoin d'échange avec l'État (italien dans ce cas, pour les soins, la nourriture et l'eau, entre autres) ainsi que le reste du monde, et leur volonté d'autogestion et d'indépendance. Il est en effet tout aussi vital pour ces communautés de bénéficier des apports extérieurs que de cultiver et conserver les caractéristiques locales sur lesquelles est fondée leur identité de groupe.

Dépendance en eau

Et en effet, le demi-millier d'habitants résidant à l'année à Stromboli vit grâce à l'apport extérieur. Au niveau de l'eau par exemple, ils ont perdu leur « relative » indépendance (Kopaka, 2019). Avant, m'explique Geronimo, un pêcheur d'une septantaine d'années, il était nécessaire en été de faire la file pour obtenir un seau d'eau pour la famille, et c'était le clergé qui était le garant de la distribution. En hiver, l'usage était de faire de grandes terrasses et toits plats qui permettaient de récupérer l'eau de pluie et de la stocker dans des citernes, ce que beaucoup n'ont plus dans leur maison aujourd'hui. Ces dernières sont souvent d'époque, rinnovées par la suite, mais le manque de soins et l'abandon durant la grande période d'immigration de la première moitié du 20^{ème} siècle les ont rendu inutilisables. L'eau douce n'est en réalité pas une ressource présente sur l'île. La géologie même du lieu rend la présence de sources très improbable, et il n'en existe aucune qui soit officiellement reconnue. Différentes personnes, que ce soit Pellegrino, Roro ou Iris, me parleront de légendes racontant qu'il y aurait, cachée sur le flanc de la montagne, une source d'eau fraîche et pure, et que seuls quelques élus la connaîtraient. Au-delà de cette information, aucun d'eux ne semblait très certain de la véracité des faits, et je n'en tirerais pas plus d'informations. Le seul lieu s'apparentant de loin à une source d'eau claire est une résurgence sur une paroi rocheuse d'eau de pluie infiltrée plus haut sur la montagne. Néanmoins, on ne peut la qualifier de source tant son activité est dépendante des précipitations. Aujourd'hui, les quelques épiceries de l'île livrent des bouteilles d'eau potable, et un bateau-citerne vient presque tous les jours remplir les réserves de l'île en eau potable, mais au goût infect et à la propreté douteuse.

Dépendance en nourriture

Au-delà de l'eau, la nourriture est importée dans son absolue majorité. L'île était autrefois un haut lieu de l'agriculture, d'où « on exportait nos olives, les meilleures du monde, mais aussi nos câpres, nos figues, et notre vin et les cultures en terrasses montaient presque jusqu'en haut de la montagne » (extrait de discussion avec Francesco, novembre 2021). De nos jours, les flancs de la montagne sont recouverts de broussailles, et ne sont plus cultivés, à l'exception de quelques champs plus bas vers le village. Certains essayent de faire bouger les choses. Des personnes comme Roro ou Giacomo cultivent par exemple des olives et en font de l'huile directement sur l'île (le moulin ayant été réhabilité il y a deux ans). Cette huile sera ensuite en partie revendue à des touristes pour financer le projet du moulin. De telles activités sont importantes pour la survie du patrimoine. Comme Roro le dit, « certain de ces arbres sont bien plus vieux que nous, ils ont une histoire et c'est vraiment un honneur et une humilité de continuer à en prendre soin » (extrait de discussion avec Roro, octobre 2021). Giacomo me précise l'intérêt du nettoyage et de l'entretien de ces arbres qui, dégagés de la broussaille, seront non seulement plus productifs car moins étouffés, mais aussi mieux protégés contre les risques de propagation des feux de brousse. Pellegrino est du même avis, et il continue de cultiver sur ses nombreux terrains des vignes, des légumes, et des citrons, qu'il utilise ensuite pour son bar et restaurant. C'est pour lui nécessaire de garder une diversité des pratiques et une certaine autonomie financière. L'économie locale est totalement basée sur le tourisme, et les événements de ces deux dernières années leur ont bien montré qu'il est risqué de ne se fier qu'à une unique source de revenu.

Dépendance financière : le tourisme

Le tourisme est ce qui rythme les emplois et les finances de l'île. Pour des raisons financières profitant à la commune de Lipari, il n'y a pas de quota imposé quant au nombre de touristes arrivant à Stromboli. Je ne vais pas faire une anthropologie détaillée du tourisme local, car ce n'est pas ce qui nous intéresse ici. Nous allons seulement approcher l'impact que cela peut avoir sur la structure sociale du lieu, et montrer la dualité qui existe à divers niveaux, entre bon et mauvais touriste, entre été et hiver, entre « vrai » *strombolano* et les autres. Je ne suis pas un adepte de la dualisation, le binaire est le fruit d'une catégorisation facile et confortable, mais je les présente dans ce cas précis de la manière dont elles m'ont été introduites sur le terrain.

Cette industrie est donc, à peu de choses près, l'occupation principale des habitants du volcan. La pêche et l'agriculture sont devenus des « loisirs, des hobbies » comme le dit bien Melissa. Il y a bien une volonté de certains d'en faire plus que ça, et de redonner une valeur économique conséquente à ces activités devenues sur ce plan secondaires, mais ce n'est pas encore le cas. Salvatore, un sculpteur natif de l'île, d'une cinquantaine d'années, m'explique que tout est en fait allé très vite, et que cette possibilité soudaine de faire de la richesse, qui s'est présentée dès les années cinquante, a donné à certains des envies pécuniaires démesurées. Il existe de nos jours plusieurs hôtels, restaurants, magasins et bars, ainsi que de nombreux organisateurs d'excursions en bateaux de différentes tailles pour observer la *Sciara del Fuoco*, le *Strombolicchio*, ou encore le village de Ginostra, et des guides environnementaux ou volcanologiques proposant des excursions sur la montagne pour en voir les éruptions. Ce tourisme se concentre au cours des quelques mois les plus chauds, de la période de Pâques, en avril, jusqu'à la fin septembre. Cette année, et comme la précédente, il faut composer avec l'incertitude des mesures sanitaires, ce qui rend d'autant plus incertaine la fin de saison. En temps normal, cela dépend surtout des conditions météorologiques, comme l'explique Pellegrino :

On n'a pas de port ici, donc on doit avoir du beau temps pour que les gens puissent arriver et partir en bateau. Puis c'est un cercle vicieux, puisqu'en hors-saison comme il y a moins de monde les bateaux circulent moins, et ils ont encore plus de chance d'être annulés (extrait de discussion avec Pellegrino, octobre 2021)

Il faut dire que la météo dans la région est pluvieuse de mi-octobre jusqu'à février, toutes exceptions exclues. Les précipitations s'accompagnent alors fréquemment de tonnerre et de vents pouvant être très violents, et qui, plus que les pluies, rendent les accostages parfois très complexes. J'en ferai l'expérience le 26 octobre, que je décris dans mon carnet :

Ce matin, il y a beaucoup de vent, qui vient en très légère diagonale face à la jetée de Scari. Le ferry n'est pas venu depuis quelques jours, et les gens commencent à s'impatienter. Les vacances scolaires hollandaises et allemandes ne sont pas interminables, et même les locaux ont parfois besoin de partir de l'île. La foule à Scari est incroyable, et tous sont dans le stress de l'attente. En effet, la mer est agitée et si le bateau a pu faire escale à Ginostra, il n'est pas sûr qu'il puisse accoster à Stromboli. Tout à coup, derrière la *Punta del Uomo* (le point le plus lointain de l'île qui soit visible et au niveau de la mer le long de la côte vers Ginostra), apparaît le ferry. Le temps que les gens le réalisent, et ils commencent à siffler et à applaudir. Si la foule est soulagée, ce n'est pas encore terminé. [...] Le

bateau dépasse le ponton et, à une trentaine de mètres de la plage, jette l'ancre et entame une manœuvre de retournement dans le sens du vent. À mes côtés, Danielo, un local d'une trentaine d'années qui pilote régulièrement des bateaux d'une taille moyenne, est à cran. Il se tortille sur place et « ressent la pression pour eux ». Le navire finit par se rapprocher, lance les amarres et commence à baisser le pont d'embarquement. À nouveau, tout le monde applaudit, et la foule est d'ailleurs encore plus imposante. Danielo est soulagé, et pendant que les passagers embarquent, le monde commence petit à petit à se dissiper (extrait de carnet de terrain, octobre 2021).

Comme je l'exprime bien dans cet extrait, un service fiable pour arriver et partir de l'île est absolument nécessaire pour envisager un véritable tourisme en saison hivernale. Ce n'est pour le moment pas faisable, de par ces conditions météorologiques incontrôlables, et dans tous les cas, bon nombre de locaux ne s'en plaignent pas. Salvatore me raconte par exemple qu'il passe l'été dans son hamac, à attendre, à « hiberner » comme il le dit, car il y a trop de monde. Iris, qui gère l'association de promotion locale, parle elle de « bons » et de « mauvais » touristes. Les mauvais touristes sont ceux qui débarquent la journée en voyage organisé, qui prennent une glace, vont se baigner, puis montent au point de vue sur le volcan avant de faire un tour en bateau et de partir. Ces touristes, que les locaux qualifient de *barconi*, arrivent parfois à plusieurs milliers simultanément, inondant l'île pour un après-midi avant de partir en ayant fait du bruit, laissé des déchets et surtout, en n'ayant pas pris le temps de découvrir l'île. Iris l'explique, tout comme bien d'autres : « il faut prendre le temps de connaître Stromboli, de s'imprégner du lieu. Pas juste de monter pour le volcan et *basta !* » (extrait de discussion avec Iris, octobre 2021). Les *strombolani* sont pour la plupart amoureux de leur île, et ils ont à cœur de la faire découvrir au monde. Or, il ne leur paraît pas concevable que l'on puisse y passer comme pour cocher une croix dans une liste de lieux à visiter. Il faut en faire l'« expérience » comme je l'entendrai bien souvent. Les bons touristes sont dès lors, vous vous en doutez, ceux qui prennent le temps de découvrir le lieu, de respecter l'environnement et les habitants, et qui vont faire l'effort de consommer local, de dormir à l'hôtel, d'aller au restaurant, qui vont faire *vivre* l'île, en somme. Alors qu'Iris travaillait au siège de son association, situé dans la rue principale menant au cœur du village, elle voit passer deux touristes, habillés de vêtements de randonnées et de bottines et qui discutaient avec un *strombolano*. En voyant ça, elle sourit et me dit :

Tu vois, ça ce sont des touristes que j'aime, vraiment. Parce que tu vois, eux ils viennent ici parce qu'ils aiment vraiment l'île, ça se sent ! Ils aiment la nature, le paysage, l'ambiance, c'est des touristes comme ça que je veux (extrait de discussion avec Iris, octobre 2021).

C'est une position partagée par un grand nombre d'habitants, qui font donc la différence entre « bons » et « mauvais » touristes. Une autre plainte régulièrement est régulièrement formulée quant à la massification du tourisme. Quand l'île est traversée par des milliers de personnes chaque jour, les infrastructures sont dépassées, et les autorités de l'île principale de Lipari sont, me dit Iris, trop mafieuses pour réagir et instaurer un quota quotidien. Il y a alors beaucoup de déchets qui se retrouvent hors des poubelles publiques (déjà pleines) car :

Lipari ne met pas l'argent pour s'occuper de ça. Sur les rapports, il y a deux personnes engagées à temps plein pour nettoyer les rues et les plages, et il y a des milliers d'euros qui sortent chaque année, mais on ne voit pas ces employés. Il n'existent pas, ça sert juste à faire sortir de l'argent de la commune (extrait de discussion avec Pellegrino, novembre 2021).

C'est une situation qui pourtant entame l'image de marque de l'île, et qui lui donne une mauvaise presse quant à sa propreté, pourtant critère de choix pour des vacances dans un lieu réputé pour sa « nature ». Dans un groupe Facebook privé réservé aux amoureux de l'île, qu'ils soient locaux, touristes ou de simples curieux, il est facile de trouver des commentaires reflétant cette situation. Par exemple, fut posté le 17 août 2021 un message disant :

Pendant les dix jours que j'ai passés sur Stromboli, j'ai vu tant de beauté, mais aussi tant de laideur. Je n'avais jamais vu l'île aussi sale. L'île sauvage et fascinante dont je me souvenais a laissé place à un lieu abandonné à la négligence. Tout le monde est à blâmer. La collecte sélective des déchets ne fonctionne pas : les sacs déposés devant la porte à partir de 21 heures ne sont collectés (quand ils le sont) que l'après-midi suivant, ce qui fait que les déchets pourrissent au soleil toute la matinée. Il n'y a pas de poubelle sur toute l'île, c'est pourquoi ceux qui viennent passer la journée, mais aussi ceux qui restent sur l'île, ne peuvent pas jeter ne serait-ce qu'une bouteille en plastique vide, et beaucoup, malheureusement, choisissent de laisser leurs déchets dans la rue. Vient ensuite le point sensible des habitants, dont beaucoup sont très prudents et beaucoup, trop, qui travaillent au mépris total de toute préoccupation pour l'environnement. De la Piazza San Vincenzo, quelques volées de marches mènent à Ficogrande. Je conseille vivement de ne pas descendre celui qui se trouve à gauche du Bar Ingrid. Les cuisines du bar se trouvent à cet endroit, et chaque soir, quelqu'un sort pour jeter de l'eau sale et toutes sortes de déchets, qui restent là en exposition. La zone n'est jamais nettoyée, la saleté se dépose sur la saleté existante, créant le règne incontesté de cafards de la taille d'un chat et d'odeurs nauséabondes. Mettre toute la responsabilité sur la difficulté de démarrer la collecte différenciée des déchets est une erreur et n'explique certainement pas pourquoi Panarea, où la collecte différenciée

des déchets a été lancée en même temps, ne se plaint pas des mêmes problèmes que Stromboli. Le Stromboli mérite mieux, ne l'abandonnons pas à la négligence (Publication Facebook, 17 août 2021)⁹.

C'est une situation qui, malheureusement, est loin d'être exagérée : lors de mon séjour, si nous avions un calendrier des collectes précis à respecter, avec un tri à faire entre les déchets ménagers, organiques, papiers, plastiques et verres, les sacs étaient régulièrement pris tous ensemble à des jours irréguliers, et la déchetterie ne semblait pas faire grand cas de la différenciation précédemment effectuée par les habitants et les touristes. De même, comme le dit ce message, les locaux ne sont pas tout blanc dans cette situation, bien qu'ils aient tendance à rejeter beaucoup la faute sur les visiteurs. Néanmoins, j'aimerais nuancer ce propos en disant qu'en dehors des touristes, bon nombre de personnes travaillant et vivant une partie de l'année sur l'île ne sont pas des *strombolani*, en ce qu'ils ne se considèrent pas comme tels et qu'ils ne portent pas systématiquement une attention très importante à leur lieu de vie, même temporaire. Certains viennent ici pour travailler, mais n'ont pour Stromboli pas plus qu'un intérêt pécuniaire. Ainsi, à la fin de la saison, un cuisinier d'une des pizzerias m'interroge, interloqué, sur mon séjour si long en hors saison, me disant qu'il n'y avait « rien à faire, c'est le vide, c'est la mort » (extrait de discussion avec Dagio, novembre 2021).

Pour en revenir au tourisme, il faut tout de même noter les projets mis en place pour tenter de lutter contre ces divers points difficiles, à savoir le tourisme en hiver, la gestion des déchets et la promotion d'un tourisme « durable », dans les mots d'Iris. J'ai par exemple pu participer à un projet, dont le lancement est toujours en cours à l'heure d'écrire ces lignes, et qui a pour objectif de créer à Stromboli une offre touristique qui soit orientée vers la nature et la culture, selon les mots de Daniela, l'organisatrice sicilienne que je rencontrerais au moyen de réunions

⁹ Traduction personnelle de « Nei dieci giorni passati a Stromboli ho visto tanta bellezza, ma anche tante brutture. Non avevo mai visto l'isola così sporca. L'isola selvaggia e affascinante che ricordavo ha lasciato il posto ad un luogo abbandonato all'incuria. La colpa è di tutti. La raccolta differenziata non funziona: i sacchetti messi fuori dalla porta dalle 21 non vengono raccolti, (quando vengono raccolti) se non il pomeriggio successivo con le conseguenze dei rifiuti lasciati a marcire sotto il sole per tutta la mattina. In tutta l'isola non esiste un cestino per i rifiuti, ragione per cui chi sbarca per passare la giornata, ma anche chi sull'isola staziona non può gettare nemmeno una bottiglia di plastica vuota, e tanti, purtroppo, scelgono di abbandonare i rifiuti per strada. Poi arriva la nota dolente dei locali, molti attentissimi e tanti, troppi che lavorano in totale disprezzo di qualunque attenzione all'ambiente. Da piazza San Vincenzo alcune scalinate conducono fino a Ficogrande. Consiglio vivamente di non passare da quella presente a sinistra del bar Ingrid. Lì si affacciano le cucine del bar, ogni sera qualcuno esce a lanciare acqua sporca e rifiuti di ogni genere che restano lì in bella mostra. La zona non viene mai pulita, lo sporco si deposita su quello preesistente creando il regno indiscusso di scarafaggi grandi come gatti e di nauseabondi odori. Dare tutta la colpa alla difficoltà dell'avvio della raccolta differenziata è sbagliato e certamente non spiega come mai Panarea dove la raccolta differenziata è stata avviata contemporaneamente non lamenta gli stessi problemi di Stromboli. Stromboli merita di più non abbandoniamola all'incuria » (Publication Facebook, 17 août 2021).

en ligne. Iris, au fort caractère, est très impliquée dans toutes ces revendications, et est même à l'origine d'une « manifestation » visant à informer les touristes du besoin de respecter leur lieu de villégiature et de limiter le tourisme « *mordi, sporca e fuggi* », que l'on peut traduire par le tourisme « mord, salit et fuit », qui, je ne vous l'apprends sûrement pas, est négativement connoté.



Figure 4 : abri près de la jetée de Scari, avec la banderole de la manifestation d'août 2020 sur laquelle on peut lire « qui c'è la differenziata, aiutaci a mantenere l'isola pulita », texte qui se traduit par « ici, il y a la différenciation (des déchets), aidez-nous à maintenir l'île propre » (photographie personnelle, novembre 2021).

Le projet d'écotourisme en cours de réflexion vise d'ailleurs ouvertement une population de la classe moyenne supérieure, avec un attrait pour la nature, pas trop de besoins de luxe (peu compatible avec les infrastructures existantes) mais suffisamment d'argent que pour pouvoir faire vivre les commerces, restaurants, hôtels et autres guides. La problématique du tourisme est intéressante et essentielle à aborder dans une étude sur Stromboli, tant cette industrie représente un pan important de la vie économique de l'île, et vous avez ici un petit aperçu des enjeux qui y sont associés, et qui ne sont pas uniques à cette île (Chong, 2020 ; Martínez-Garcia, 2017). Je ne vais pas en faire une étude approfondie, car ce n'est pas le but de ce travail, mais ça reste une thématique qui réapparaîtra plus en avant.

De la complexité d'une notion

À ce stade, j'ai tenté de comprendre ce qui était d'importance dans l'image que les *strombolani* renvoient d'eux-mêmes, ce qu'ils utilisent comme facteurs communs d'identification. C'est une question d'une grande complexité, mais qui m'est apparue centrale au cours de mon travail de terrain. Je le répète, les locaux ne parlent pas seulement des *strombolani*, mais rajoutent un autre niveau de « localité », plus intense, qui est celui des *vero strombolani*, les « vrais ». Cela donne un double niveau d'identification, et toute la difficulté est de comprendre et d'éclaircir ce qui fait l'union, la communauté. Nous avons déjà quelques pistes de réponse. Les *strombolani* sont ainsi attachés aux traditions, privilégient la pêche à l'ancienne, l'architecture d'avant et l'absence d'éclairage public, par choix. Deuxièmement, l'insularité est un facteur de lien. Il y a, malgré les dires de Melissa et l'individualisation croissante, toujours un besoin des autres, d'autant plus dans le contexte particulier des îles de petites tailles, où les rôles personnels et professionnels des individus se croisent et s'entrechoquent, au sein d'une population qui ne peut indéfiniment multiplier et individualiser chacune de ses relations. Enfin, je l'ai largement décrit, la mer est, plus qu'un vide épistémologique ou une barrière physique et idéale, un *medium* qui permet la liaison, qui est investi culturellement et qui n'est sûrement pas en dehors des territoires humains. L'attachement à la terre et à la mer, tous deux connus et empreints de pratiques considérées comme « locales » telles que, respectivement, les techniques d'agriculture et de pêche, donne donc une bonne piste de réflexion sur quelques éléments de ce qui représente l'identité perçue des *strombolani*.

À cette étape de la réflexion, je ne suis toujours pas satisfait. Outre l'absence suspecte du volcan dans les récits récoltés, qui m'intrigue et que je ne comprends pas encore, il reste un point essentiel à éclaircir. De nombreuses personnes me parlent des pêcheurs, ou me redirigent vers des locuteurs qu'ils jugent plus « valables » qu'eux, souvent sur des critères d'antériorité voire même d'ancestralité locale. Or, je me pose la question de la légitimité d'une telle posture. En quoi la présence d'ancêtres sur l'île joue un rôle dans l'identification ? Pourquoi, malgré ce que j'ai exprimé juste au-dessus, il ne semble pas y avoir de consensus quant à une hypothétique supériorité des familles plus anciennes ? Melissa m'explique en effet au cours d'une discussion que ce n'est pas nécessairement le cas, comme je le note dans mon carnet de terrain :

Nous parlons ensuite de ce qu'est un vrai *strombolano*, et la question paraît complexe pour Melissa.

Il ne resterait plus beaucoup de familles dont l'historique sur l'île remonte à plusieurs générations.

De plus, dit-elle, ces derniers, qui sont nés ici sans demander à l'être, sont-ils *de facto* plus des *strombolani* que des gens comme elle ou Ahmed qui ont décidé de s'y installer volontairement ? Dans les discussions, il semble que savoir « qu'est-ce qu'un *strombolano* ? » soit une question éternelle et sans réponse (extrait du carnet de terrain, septembre 2021).

La question est complexe. Hugo est par exemple né à Stromboli, y a passé toute sa jeunesse et sa scolarité, mais pour trouver du travail, il est parti en Toscane où il vit désormais avec sa femme et ses filles. Pour des raisons familiales, il ne peut pas retourner vivre à Stromboli, sa femme ne supporte pas l'isolement et le manque de commodités. Pour autant, Hugo reste profondément amoureux de son île, et fait un formidable travail de partage en ligne, à travers une page Instagram sur laquelle il publie de nombreuses photos et vidéos ainsi que des éléments d'histoire de l'île qu'il publie sur un site internet et une chaîne YouTube. Pour sa part, il se considère pleinement local, ce qui n'est, apparemment, pas si évident. Nous nous retrouvons le deux novembre au cimetière du village, cette journée de la *Festa dei Morti* (Fête des Morts) étant typiquement dans les croyances siciliennes celle où les vivants vont rendre visite aux défunts, après que ces derniers leur aient rendu visite pendant la nuit et aient distribué des cadeaux aux enfants. Il est assis sur une tombe, celle de sa grand-mère. Sa famille maternelle, dont il affiche le nom en parallèle de celui de son père sur les réseaux sociaux est, dit-il, une des plus importantes et anciennes de Stromboli. S'il semble se recueillir, il me propose un petit shooting photo, en dehors du cimetière, et il fait lui-même des photos des rangées de pierres tombales, toutes plus fleuries les unes que les autres en cette journée si particulière. Ne le voyant pas trop bouleversé, j'enchaîne sur son explication avec une question piège : Qu'est-ce qui fait de quelqu'un un vrai *strombolano* ? Il me répond alors :

Qu'est-ce qu'un vrai *strombolano* ? Je ne sais pas. Vraiment, je te le dis, je ne sais pas. Je pense, selon moi, que tous ceux qui aiment vraiment le lieu peuvent être des *strombolani*. Toi aussi tu peux être *strombolano* si tu aimes l'île. Mais tout le monde n'est pas d'accord. Antonio [copain d'enfance d'Hugo, aussi très actif sur les réseaux sociaux], par exemple, va dire que je ne peux pas vraiment être *strombolano*, parce que je n'habite pas ici tout le temps, même si je suis né et que j'ai grandi ici. Mais pour moi ça n'a pas de sens, c'est parfois des circonstances de la vie et du coup tu ne peux pas vivre ici. Et puis, dans ce cas-là, moi je peux dire que sa famille n'est pas d'ici, mais que ses parents sont arrivés ici. Moi, je le suis déjà à moitié, puisque ma mère est *strombolana* et que mon père ne l'est pas. Mais ma famille est là depuis bien plus longtemps que la sienne. Tu vois, ça n'a pas vraiment de sens, si ? (extrait de discussion avec Hugo, novembre 2022).

Hugo transmet très justement la difficulté à définir la notion d'identité, laquelle nous poursuit toujours dans nos disciplines, et exemplifie l'absurdité de l'antériorité dans le cas des familles à Stromboli. Il m'explique qu'il n'y a pas de longues lignées *strombolane*, puisque l'île n'est réoccupée que depuis quelques siècles, et qu'entre-temps, il y a eu des allers-retours, des grands mouvements migratoires, entre Stromboli, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, Les États-Unis et l'Argentine, et qu'il est donc illusoire de trouver de « vraies familles ancestrales ». Enfin, en se baladant entre ces rangées de sépultures bien entretenues, sous le soleil rasant de 14 heures, déjà prêt à tirer sa révérence derrière la montagne en cette saison automnale, Hugo me montre les tombes de quelques illustres personnages de l'île, et je ne peux m'empêcher de remarquer le nombre d'épithètes relatant une vie en partie ailleurs, dont Stromboli fut soit le point de départ soit celui d'arrivée d'êtres de passage, de grands voyageurs.

Après avoir présenté les différents éléments donnant matière à l'existence des *strombolani*, plusieurs sortent du lot. Ainsi, la question de l'insularité est un point fondamental et structurant du sentiment d'identification au lieu. L'île comme concept agirait comme une sorte de *medium* entre les éléments marins et terrestres, mettant en avant leur continuité plus que leur dualisme. L'histoire riche de l'île est une histoire fluide, faite de mouvements, à tous les niveaux : humains, matériels, géologiques, maritimes. Le Stromboli, comme toute île, met en avant le principe d'une terre vivante, mouvante, qui dispose d'une véritable capacité d'action, d'*agency* (High, 2010). Cette fluidité se retrouve aussi dans la tension qui persiste, inlassablement, entre la préservation des traditions, et la découverte d'une modernité qui attire autant qu'elle effraie. Le tourisme s'est substitué à l'agriculture et la pêche dans l'économie, mais ces activités restent encore et toujours au cœur symbolique de ce qui a fait l'histoire et la fierté des *strombolani*. Le concept d'insularité, central dans ce chapitre, implique aussi le rapport à la mer, que je ne pouvais ignorer dans une monographie sur Stromboli, et qui représente aux yeux des habitants un espace vivant, investi, bien plus proche de l'hétérotopie de Foucault (2004) que du non-lieu d'Augé (1992). Nous n'avons ici qu'un aperçu d'un travail qui pourrait être bien plus important, et qui demanderait une recherche propre. Je ne vais pas me lancer sur cette voie ici, mais je pense que cette première partie de texte, qui omet volontairement de parler du volcan, était nécessaire. Ce qu'il est en réalité important de retenir de toute cette discussion, c'est un point fondamental, un message qui, implicitement, m'a été transmis par tous mes interlocuteurs sur le terrain : Stromboli n'est pas qu'un volcan, et l'île et ses habitants ont autre chose à en montrer. Cela signifie donc que le volcan n'est pas si important dans la vie des *strombolani* ? Sans trop divulguer la suite de cette recherche, je dirais juste que le volcan occupe une place

centrale, très clairement, et c'est en ça que ce travail garde sa pertinence, mais qu'il est important de mettre en lumière tout ce qui existe à côté du volcanisme. L'approche par la question identitaire permettait d'entrer, si pas facilement, tout du moins rapidement, dans les fondements même de cette communauté insulaire, et d'éviter un double écueil : d'une part, celui de mobiliser le volcan en invisibilisant le reste, ce que bon nombre de touristes et journaux ont déjà tendance à faire et, d'autre part, de véhiculer un message qui est contraire à celui que je vise ici, et qu'il m'a été demandé de transmettre par les *strombolani*. Je propose donc de ne pas continuer beaucoup plus cet encart identitaire, dans lequel je risque sinon de m'enfermer, et de le clôturer par ce message d'Antonio, sur sa page Instagram, qui symbolise cette diversité qu'il faut garder en tête pour la suite de la lecture :

Pourquoi tu reviens toujours à Stromboli ? Tu prends de la marmelade d'orange amère, des figues et du melon, de la brioche avec des sultanines et des amandes ; des vagues de parfum de jasmin de nuit, un muret de pierre de lave, des voix rauques en sicilien strict alternant avec des grincements français, des cadences milanaïses mêlées à des sons napolitains ouverts, l'éclatement d'inflexions espagnoles tonitruantes, des lits en fer forgé, des fleurs de câprier partout parmi des touffes de palmiers bas. Les contrastes du bourdon noir sur le bougainvillier fuchsia, un florilège de gâteaux à la ricotta, d'*arancine* au beurre et à la pistache, de granité aux amandes, le temps qui passe lentement, les nuits de pleine lune qui illuminent les chemins sans lumière artificielle, le partout à pied sans moteur à combustion, le ciel noir parsemé d'étoiles à l'infini, la légalité des danses nocturnes sur les terrasses surplombant la mer, les passions cachées qui naissent et s'évaporent à l'aube parmi les ombres des ruelles blanches, le *zibibbo*, l'écume de mer rocheuse... Et maintenant, posez-moi à nouveau la question, si vous voulez (page Instagram d'Antonio, octobre 2021)¹⁰.

Et le volcan dans tout ça ?

La littérature scientifique sur le rapport qu'ont pu entretenir et qu'entretiennent toujours diverses populations humaines avec des phénomènes volcaniques est extrêmement riche. C'est

¹⁰ Traduction personnelle de « perché ritorni sempre a Stromboli ? Prendi marmellata di arancia amara, fichi e melone, brioche con uvetta e mandorle ondate di profumo di gelsomini notturni, un muro basso pietra lavica, voci roche in stretto siciliano che si alternano a squittii francesi, le cadenze milanesi miste a suoni aperti partenopei, l'irrompere di tonanti inflessioni spagnole, letti in ferro battuto, fiorire di capperi ovunque tra chia tra chiazze di palme basse. Contrasti tra nero calabrone su fuxia buganvillea, florilegio di dolci a base di ricotte, arancine al burro e pistacchio, granita di mandorla, il tempo che scorre lento, le notti di plenilunio che illuminano i percorsi senza luce artificiosa, l'ovunque a piedi privi di motori a scoppio, il cielo nero spruzzato da stelle infinite, la liceità delle danze notturne su terrazze che danno sul mare, le passioni nascoste che nascono ed evaporano all'alba tra le ombre dei vicoli bianchi, zibibbo, spuma di mare roccioso.....e ora rifammi la domanda, se vuoi » (page Instagram d'Antonio, octobre 2021)

un sujet qui fascine, qui intrigue, et qui stimule l'imaginaire. Ayant vécu toute ma vie en Belgique, je ne suis pas familier avec le volcanisme, tout du moins pas directement. Pour les italiens, confrontés tant aux phénomènes éruptifs qu'aux tremblements de terre, les mouvements géologiques sont bien plus ressentis, et en discutant au cours du voyage, que ce soit à Naples, au Stromboli ou encore à Catane (trois lieux hautement marqués par un volcanisme actif à proximité immédiate), j'entendrai beaucoup parler d'étudiants ou de chercheurs en géologie. Je pense que, outre la proximité des lieux à étudier, l'expérience du volcanisme suscite l'imaginaire et le questionnement, et entraîne un attrait pour des études de géologie qui, en Belgique, ne rencontrent qu'un intérêt limité. Ce ne sont ici que des suppositions, et les sciences de la Terre ne sont pas ce qui nous intéresse ici. Toutefois, l'anthropologie, qui s'est penchée sur des terrains volcaniques, ne semble pas s'être fort intéressée au Stromboli, pour des raisons que j'ignore. Serait-ce par manque d'exotisme, par simple oubli, ou parce que le volcan ne semble pas assez « menaçant » pour être digne d'intérêt ?

Quoi qu'il en soit, la riche littérature semble s'intéresser davantage aux volcans faisant partie de la ceinture de feu du Pacifique, qui regroupe une série de volcans actifs s'étendant en arc de cercle de l'Océanie en passant par le sud-est asiatique, le Japon, le Kamtchatka, la côte nord-ouest américaine, pour finir par les volcans d'Amérique Centrale et d'Amérique du Sud (Allaby, 2020, p.499). Sans rentrer tout de suite dans la bibliographie associée, notons que les sciences sociales se sont intéressées aux volcans européens et italiens presque exclusivement sous l'angle historique et archéologique, en dépit du fait que bon nombre d'entre eux soient encore très actifs. Hors du circuit académique, toutefois, le Stromboli a fait l'objet de beaucoup d'attention, et de nombreux reportages lui ont été consacrés. Avant de me rendre sur place, j'en avais visionné quelques-uns, et j'avais été marqué par l'apparente rudesse de la vie locale telle que mise en avant dans ces médias. Il y avait une répétition régulière et insistante de plans rapprochés sur les explosions intermittentes du volcan, et l'ambiance sonore, très sobre, insistait régulièrement sur les bruits de détonations, sans que l'on puisse réellement dire si ceux-ci étaient aussi audibles ou s'ils avaient été édités au montage.

Ce fut donc pour moi une surprise, quand après plusieurs jours sur l'île, je n'avais toujours pas entendu le bruit du volcan. Comme je l'ai noté dans mon carnet, je ressentais une certaine frustration, une forme d'incompréhension face à ce silence de la montagne. « Le volcan, par contre, se laisse oublier. Je pensais qu'il ferait un peu plus de bruit, mais depuis le village, il

n'y a rien, et on finit presque par ne plus se rappeler sa présence » (extrait du carnet de terrain, septembre 2021). La vie y paraissait moins difficile et sombre que ce que j'avais pu en comprendre des reportages. Il y avait encore beaucoup de touristes, l'ambiance était active et légère, festive même. C'est ici la première étape de mon terrain, effectuée dans le contexte d'un volcanisme silencieux, effacé, qui aura inévitablement un impact sur ma compréhension de l'intimité du lieu et des rapports en place.

En effet, face à un volcan que l'on ne devine que grâce à son petit nuage de fumée, distinct d'un nuage classique de par sa couleur, gris brun, comment peut-on penser le lieu? Quelles en sont les caractéristiques, et quelles sont les limites à ne pas franchir dans le contact avec le volcan ? En réalité, ce silence implique un rapport déséquilibré, une forme de relation à sens unique, sans réciprocité, qui déstabilise et inquiète. Bien sûr, à mon échelle personnelle, je ne comprenais alors pas tout cela. Malgré mon enthousiasme préalable à l'idée de voir l'activité du volcan, c'est seulement quatre jours après notre arrivée que je me décidais enfin à faire l'ascension vers le *quota 290 slm.*¹¹, point de vue accessible à tout un chacun. Si j'ai attendu, ce n'est pas tant que je n'en ai pas eu envie. Tout au contraire, comme je l'ai expliqué dans l'introduction, j'ai un attrait tout particulier pour le volcanisme, et après plusieurs jours à me savoir sur un volcan actif, à quelques kilomètres seulement d'un superbe point de vue sur les éruptions, j'étais plus qu' impatient d'enfin pouvoir assister à ce spectacle. Non, si j'ai tant attendu, c'est parce que je voulais d'abord voir comment vivaient les humains entre eux, avant de me pencher à la relation avec les autres entités du lieu. Je voulais découvrir le volcan avec un certain bagage local, si je puis dire, pour ne pas imprimer de prime abord mes seules impressions personnelles sur cette vision que je n'avais jusqu'alors eue qu'à travers les photos et vidéos d'autres documentaires et livres. Malheureusement, il semblait que la plupart des gens ne soient pas très enclins à bavarder sur le sujet, ce qui, ajouté à mon niveau d'italien balbutiant, ne m'avait pas permis d'obtenir d'informations concluantes. Il y avait bien eu Mariva qui m'avait expliqué en parlant du volcan, dans un français tout à fait correct, qu'il fallait « le traiter avec respect, et accepter qu'il puisse s'exprimer » (extrait de discussion avec Mariva, septembre 2021). J'étais content de cet échange, dans lequel j'avais déjà pu percevoir une forme de personnalisation du volcan, mais je restais tout de même sur ma faim. Il y avait une forme d'inégalité dans notre rapport : j'essayais de le comprendre, de l'écouter, l'observer, le sentir, mais je ne recevais rien en retour. Sans doute me retrouver face à face avec ses éruptions me

¹¹ Cela fait référence au point d'observation de la *Sciara del Fuoco* situé à 290m au-dessus du niveau de la mer.

permettrait de me sentir un peu plus « concerné » ? C'est ce que j'espérais, et ce fut le cas en partie seulement.

Nous avons emprunté le chemin des muletiers, qui part de *Piscità* et monte en grands lacets par un chemin relativement large et quelquefois pavé, jusqu'à atteindre l'*Osservatorio*, un ancien observatoire militaire et volcanologique situé au *Punto Labronzo* reconverti en restaurant. De là, nous continuons notre escalade sur ce chemin qui, il faut le dire, était fort peu intéressant. Nous étions constamment enfermés entre deux murs de hauts roseaux qui nous bouchaient la vue, tant sur la mer que sur le volcan. C'est seulement au dernier moment que l'on ressort des broussailles et que, au détour d'un tournant, on voit apparaître les cratères, situés dans un creux vers 700 – 750m d'altitude. Nous nous retrouvons à plusieurs dizaines, les touristes étant encore bien présents lors de ces belles soirées chaudes de septembre, et nous regardons le soleil se coucher le long de la *Sciara del Fuoco*, accompagnés des nombreux « ooooh » et autres « aaaah » des vacanciers à chaque jet de roches. La population est pour le moins diversifiée. Nous avons de véritables randonneurs, équipés en conséquence de sacs à dos, de bâtons de marche, de bottines et de vêtements chauds pour résister au vent, ainsi que quelques badauds bien moins attentifs aux recommandations des guides et locaux, et qui viennent sans eau ni pull, et qui n'ont parfois rien de plus à leurs pieds que des claquettes de plages, bien peu adaptées à la randonnée. Tous sont néanmoins réunis dans un même but, et du photographe professionnel à l'influenceur Instagram, le volcan est immortalisé un nombre incalculable de fois chaque soir. La pente, raide, lisse et noire de la *Sciara* est impressionnante, et se jette tout droit dans la mer. Au loin, il est possible d'observer trois autres îles. Salina, la plus proche, suivie par Filicudi et enfin Alicudi, la plus éloignée, qui, face à Stromboli, la plus jeune des îles Éoliennes, est la première à être sortie des flots (INGV Catania, s. d.). Le Soleil tire doucement sa révérence au profit de la Lune, et les explosions commencent alors à s'illuminer de rouge, rendant les lapillis visibles. C'est un moment que j'attendais tout particulièrement, et je note dans mon carnet que « je prends conscience que c'est ce qui se passe constamment derrière le sommet que je vois toute la journée durant, et qui ne semble du village que fumer » (extrait du carnet de terrain, septembre 2021). C'est donc une première prise de conscience, et un véritable émerveillement. Toutes les demi-heures environ, un nouveau jet se produit, d'une durée qui ne dépasse pas les trois ou quatre secondes. Je suis par contre surpris par un point : le silence. Bien sûr, il y a le bruit des touristes qui s'exclament à chaque lueur des cratères, mais au-delà de ces derniers et du vent, assez fort, il est impossible pour moi d'entendre le bruit du volcan. Et ce n'est pas faute d'essayer.

La veille de l'ascension, le temps avait été particulièrement immonde. C'est bien simple : sur la durée du terrain, nous n'aurons pas de journée plus pluvieuse. Les orages s'enchaînaient, avec le tonnerre qui les accompagne. Et à chaque grondement, nous nous demandions si c'était le fait du volcan ou des éclairs. Après tout, je n'avais jamais entendu de volcan actif, et chaque volcan est particulier et unique, je ne savais donc pas du tout à quoi m'attendre. Melissa est arrivée ce jour-là avec Andréia, une amie portugaise. Je suis invité chez elle pour discuter et présenter mon projet. Avant d'y aller, j'essaie d'écrire quelques questions à poser. Ahmed, qui vit ici et « garde » les maisons de Melissa, est là aussi, et nous parlons pendant un long moment. Je pose la question du bruit du volcan, et on m'explique que c'est comme un coup de tonnerre, mais qui s'arrêterait brutalement au lieu de s'effacer progressivement. C'est noté, bien qu'il me soit encore difficile de faire la différence. Ahmed m'explique que le volcan est particulièrement silencieux pour le moment, et qu'on ne l'entend pas. Il me semble un peu mal à l'aise en disant ça, sans que je ne comprenne trop pourquoi. Ce n'est que plus d'un mois après que je comprendrais véritablement les raisons de son malaise...

En attendant, lors de cet après-midi, le volcan aurait eu un épisode violent, une éruption majeure. Comme me l'expliquera un scientifique du centre INGV de l'île, le volcan, au-delà de ses classiques éruptions stromboliennes de faible intensité, peut avoir des éruptions majeures, de plus fortes ampleur, mais qui restent moins puissantes que les paroxysmes, bien plus rares mais potentiellement plus destructeurs (Andronico et al., 2021). Cette éruption majeure fut relayée par les journaux locaux et les réseaux sociaux de l'INGV, le centre national italien de géologie et de volcanologie, mais sans ça, nous ne nous serions rendus compte de rien. Cette nouvelle m'a, je dois dire, totalement déstabilisé. Je ne comprenais vraiment rien à cette montagne. Elle ne faisait pas de bruit, faisait des explosions majeures qui passaient inaperçues, et la plupart des gens ne semblaient pas avoir grand-chose à en dire. Peut-être était-ce par déformation professionnelle, mais pouvais-je espérer quelques rituels ? N'y avait-il pas d'offrandes, de croyances, de légendes ? Était-ce une relation purement basée sur la science, une relation froide et dénuée de toute réciprocité ? La vue des cratères le lendemain me mettait sur la piste du contraire, sans pour autant me donner en une fois toutes les clés de compréhension. Il y avait une première réciprocité : un spectacle visuel, et les gens réagissaient à ce spectacle. Néanmoins, pour en être témoin, il fallait nécessairement se rapprocher de la *Sciara del Fuoco*, et donc sortir de la zone habitée. Cela créait une distance, qui sera le premier élément marquant que je pourrais remarquer dans le rapport des *strombolani* au volcan. « Je

suis *ici*, la montagne est *là-bas* » est une phrase qui, dans toutes ses variantes possibles, me sera répétée à de nombreuses reprises, majoritairement par les personnes plus âgées, ou par les jeunes citant leurs aînés.

Comme j'ai déjà pu le montrer à travers divers exemples, le volcan n'est pas non plus totalement invisibilisé, et il est représenté très largement, que ça soit dans l'art pictural, la sculpture ou les noms des maisons, magasins, restaurants et autres bureaux de guides. Serait-il alors un pur outil marketing, mobilisé pour sa capacité à engranger des revenus par le tourisme ? C'est une idée qui m'a traversée l'esprit, mais qui, malgré tout, me semblait être une réponse trop facile, qui passait alors à côté d'éléments importants que je n'avais pas encore compris, mais dont je percevais indubitablement l'indicible aura. De plus, il est clair que les touristes sont eux sensibles au volcan, et plusieurs me décrivent les émotions ressenties face à un jet de lapillis. Nous pourrions à ce stade penser que c'est une question d'habitude, et que les *strombolani* ne sont plus aussi impressionnés que les visiteurs, point encore soumis à une quelconque forme de lassitude face à ce spectacle peu commun. Je ne pensais pour autant pas que c'était le cas. Il est tout à fait certain que la vue du volcan n'est pour les locaux pas une exception, mais cela ne retire en rien ce sentiment que j'avais et qui semblait me confirmer qu'il existait autre chose, au-delà de ces *a priori* trop simples. Il semblait y avoir une réticence à en parler, et une certaine crainte de la part des insulaires, que je percevais mais que je n'expliquais pas. Il faut dire que *Iddu* ne semblait pas très bruyant ni menaçant. Si proche du village, il paraissait pourtant si lointain, presque invisible et tout à fait inaudible. Mais si ce n'est pas qu'une question d'habitude, qu'est-ce que les *strombolani* ont compris que nous, touristes et passages temporaires, ne voyons pas ?

Chapitre 2) Renversement de la balance : du silence au vacarme.

Perception des risques, résilience et fatalisme

Qu'ouïe-je ? Faire connaissance avec *Iddu*

Après un premier mois sur l'île durant lequel j'avais pu rencontrer bon nombre de personnes et acquérir un niveau d'italien suffisant, l'intégration sur le terrain commençait à devenir plus facile. J'avais mes habitudes au bar de Pellegrino, à l'épicerie, j'allais régulièrement cueillir des olives avec Roro, Danielo et Giacomo, et j'avais participé à plusieurs réunions de l'association de promotion locale d'Iris. Avec l'arrivée de la basse saison et le départ des touristes, ma présence était bien plus remarquée et je ne passais plus pour un vacancier de longue durée. Pour autant, je n'avais pas accès à beaucoup plus d'informations sur le rapport à la montagne, et comme dit précédemment, j'en venais à questionner la pertinence de mon propos. Puis-je, décemment, parler d'un sujet dont personne ne parle ? Néanmoins, je le répète, il me semblait que si le sujet n'était pas formellement discuté en public, il n'était pas inexistant et impensé pour autant. J'avais la sensation que la parole était bloquée là-dessus, qu'il y avait une sorte d'inconfort au moment d'aborder le sujet du volcan. Finalement, et progressivement, la situation commença à changer. Subtilement tout d'abord, pour finir par un renversement complet de la situation initiale.

Au cours de la dernière semaine de septembre, le volcan commence à rappeler sa présence. Ainsi devient-il nécessaire certains jours de couvrir son verre en terrasse, sous peine de voir les cendres s'accumuler petit à petit au fond de celui-ci. Les vêtements qui sèchent à l'extérieur en sont pleins, et nous voyons de plus en plus d'insulaires balayer leurs terrasses, pour éviter que les cendres ne viennent boucher les arrivées des citernes d'eau de pluie. Selon Ahmed, c'est normal, c'est un signe des vents qui tournent. Je lui demande, comme à d'autres personnes, s'il est parfois possible d'entendre le volcan, ou s'il est nécessaire de se rendre au point de vue sur la *Sciara del Fuoco*. Il me répond que c'est parfois possible, même depuis le jardin, et qu'on peut entendre les portes et fenêtres vibrer. Pour autant, il semble dire que la montagne est actuellement fort silencieuse. Il n'a pas l'air très à l'aise avec ça, et ne poursuit pas trop la discussion à ce sujet. Dès les premiers jours du mois d'octobre, l'ambiance sonore a amorcé un changement. Pour la première fois, il devient possible, avec certitude, de repérer les sons du volcan. Ce n'est alors pas très bruyant, et il faut tendre l'oreille pour espérer l'entendre une fois

ou deux par jour, mais tout de même. Avant cela, il n'y avait aucun moyen de différencier le tonnerre, le bruit lointain d'une mobylette, le ronronnement d'un bateau, de celui de la montagne. La description qu'en avait donné Melissa, c'est-à-dire « un coup de tonnerre lointain, mais qui s'arrête brusquement, qui ne disparaît pas progressivement » correspond à ce que j'entends. Au fur et à mesure des jours, le volcan continue à se faire entendre, et je parviens de plus en plus à différencier le son des éruptions des autres bruits quotidiens de l'île.

En ce début octobre, l'activité du volcan était clairement croissante, ce dont je n'avais pour autant pas pris conscience au moment même. Néanmoins, ce n'était pas le cas de tout le monde, et si personne ne me disait ouvertement que quelque chose bougeait, c'était clairement le cas. Les *strombolani* sont évidemment bien plus fins connaisseurs de leur environnement que moi, jeune anthropologue perdu dans son premier terrain de recherche, et c'est rétrospectivement que je retrouve des indices de cette perception du volcan qui m'était alors inconnue. Iris n'est notoirement pas bavarde sur le sujet, comme je le note dans mon carnet de terrain :

Aborder le sujet du volcan [avec elle] n'est pas simple. « Il est là » est la réponse de base, on en parle très peu. Son neveu est pourtant guide volcanologique, et a voyagé sur divers volcans du monde (extrait du carnet de terrain, 02 octobre 2021).

Malgré cette réticence à parler du volcan, je reçois le lundi 4 octobre un appel de Iris, qui me propose d'aller manger le soir même à l'Osservatorio, le restaurant situé avec une vue directe sur la *Sciara*, avec elle et quelques amis de passage. Le rendez-vous est fixé à 18 heures en bord de mer, près de la *ciminiera*, une ancienne cheminée désaffectée depuis environ un siècle ayant servi à un moulin, d'où elle propose de regarder le coucher de soleil avant de monter au restaurant. Comme bien régulièrement ici, Iris et ses amis sont en retard et n'arrivent pas avant 18h45, quand le soleil est déjà largement derrière la montagne. Nous commençons donc l'ascension. Le ciel est bleu, et le volcan fume assez abondamment. Selon Iris, c'est un signe reconnu parmi les « vieux de l'île », annonciateur de mauvais temps. Elle me dit que c'est parce que « *Lui* veut faire son spectacle, encore plus que d'habitude puisqu'il y a de la concurrence [avec le bruit de la pluie et des orages] » (extrait de discussion avec Iris, octobre 2021). Pour plus d'informations, elle me redirige vers son neveu Oliver, le fameux guide vulcanologique, et elle ne m'en dira pas plus, comme si c'était déjà presque trop.

Arrivés au bout de Piscità, d'où part le chemin de muletiers, Iris et ses amis prennent la petite navette qui autorise l'accès au restaurant à ceux dont la forme physique ne le permet pas. Nous nous retrouverons donc en haut, marcher ne fera pas de mal. Le bus devait attendre de se remplir, et ne partira qu'un peu plus tard. Nous arrivons donc simultanément à l'Osservatorio, où nous sommes accueillis par jet de lapillis particulièrement haut et d'une durée d'une bonne vingtaine de secondes, ce qui est assez conséquent. La zone sommitale est alors recouverte de roches incandescentes, et le vent nous porte le bruit du volcan, qui rappelle furieusement celui « d'un camion de gravier qui se décharge », comme beaucoup le répètent. Il y a encore beaucoup de monde aux 300 et 400 mètres, surtout des groupes en voyage organisé qui prolongent la saison touristique. Comme je le note dans mon carnet :

Il y a durant la soirée de belles explosions. Le volcan se donne en spectacle, et on le regarde avec un certain détachement. Il y a de la fascination, c'est sûr, mais il n'y a que très peu de peur. Peut-être est-ce dû au calme et au silence du volcan depuis notre arrivée ? Je comprends qu'il ne fasse pas peur aux locaux » (extrait du carnet de terrain, 04 octobre 2021).

Je ne prends pas conscience sur le moment que ce que j'écris ici est plein de préjugés et de présupposés liés à l'image dangereuse du volcan, dont je parlerai en détail dans ce chapitre. De plus, comble de l'aveuglement, je continue à noter l'inquiétude affichée par Iris au cours de cette soirée. Durant tout notre repas, elle regarde fixement le volcan, avec un air traduisant un sentiment de peur qu'elle n'admet pas oralement. Elle admet en fin de soirée qu'elle n'est montée qu'une seule fois sur le volcan, quand elle avait 25 ans, mais qu'elle en avait un peu peur et qu'elle préférerait « ne pas trop empiéter sur son territoire ». Elle n'a par ailleurs jamais pu l'avouer à sa mère, car celle-ci réprouvait formellement quelque ascension et en était effrayée. Iris continue donc à garder une certaine distance avec *la Montagna* et la respecte. Iris semble dire que le volcan fait vraiment des « hautes éruptions », et qu'« il y en a beaucoup quand même ». Elle est inquiète, et je ne comprends alors pas trop pourquoi elle me dit aimer observer le volcan depuis cette terrasse, si elle en a si peur. C'était bien entendu un indice qui aurait pu me mettre la puce à l'oreille : l'activité du volcan changeait, et je ne m'en rendais pas vraiment compte, ce qui ne signifie pas que c'était le cas de tous.



Figure 5 : vue d'une éruption depuis la terrasse de l'Osservatorio (photographie personnelle, 22 octobre 2021).

Le lendemain après-midi, un front de nuage rejoint l'île alors que j'écris sur la terrasse du studio. Le vent descendant créé par cette soudaine vague nébuleuse coïncide avec une petite éruption, et sous l'effet des vents, les cendres sont rapidement projetées le long de la pente vers le village. Il y a tout juste le temps de mettre un t-shirt autour du visage pour protéger ses voies respiratoires, mais se fait tout de même vite ressentir un fort picotement aux yeux ainsi qu'une envie de tousser. L'évènement est très bref, mais est une nouveauté pour moi. Personne ne me parlera du nuage de cendres, mais plutôt du front nuageux, visuellement impressionnant. L'expérience des cendres ne semble donc pas être hors du commun pour les *strombolani*, en tout cas pas à cette échelle. Cet évènement s'inscrit toutefois dans la continuité de ceux des jours précédents, caractérisés par une augmentation progressive des manifestations du volcan.



Figure 6 : front de nuages arrivant sur l'île (photographie personnelle, 05 octobre 2021).



Figure 7 : front de nuages et nuée de cendres descendant vers le village (photographie personnelle, 05 octobre 2021).

Le cri de la pierre

Toutefois, l'évènement clé de cette escalade n'arrivera que le lendemain encore, le 06 octobre, et il sera d'une importance capitale dans la réalisation de ce travail. Jusqu'ici, je ne suis pas convaincu de la place accordée au volcan. Est-il réellement plus important, plus investi, qu'une « simple » montagne ? L'impact du volcanisme, pour peu qu'on ne l'oublie pas, semblait extrêmement limité, et le silence des gens à son propos donnait la sensation d'une absence de lien entre les hommes et le volcan, ce qui me semblait difficile à concevoir. Mes doutes furent confirmés au cours de cette après-midi plutôt maussade. Je profitais du temps libre offert par la météo médiocre pour avancer un peu dans mes lectures et dans l'écriture. Tout est alors très

calme, il n'y a pas de vent, pas de bruit du volcan, pas de pluie, rien. Vers 16h18, sans aucun avertissement préalable, une énorme détonation se fait entendre, accompagnée d'une onde de choc et d'un léger évènement sismique. Les stylos, petits objets ainsi que les chapeaux décoratifs de Melissa accrochés au mur tombent, et les portes claquent violemment. Le tout dure moins de trois secondes, mais le rush d'adrénaline est immédiat. Je jette mon carnet, attrape mon téléphone et cours vers l'extérieur pour observer *Iddu* depuis la terrasse. Tous les voisins en font de même, les yeux rivés sur le volcan.

Le sentiment que je ressens à ce moment-là est à la croisée de l'excitation et de la peur, ou plutôt de la surprise. Rien ne laissait prévoir un tel vacarme, et c'est comme si toute l'île s'était chargée d'une énergie indescriptible. Pour ma part, je devrais attendre le lendemain pour me calmer. La force du volcan se fait pour le coup ressentir, et j'en fais pour la première fois l'expérience. C'est un moment émotionnellement très fort, et cela me donne la sensation d'avoir enfin rencontré le chef des lieux, créant ainsi une forme de lien. La pierre est vivante, tout comme moi, et nous partageons un moment de communication. Je note dans mon carnet que « pour la première fois, le volcan m'a fait peur, créant d'une certaine façon une relation plus saine, en mettant en évidence les raisons du respect du volcan par les *strombolani* » (extrait du carnet de terrain, 06 octobre 2021). Les voisins, qui étaient eux aussi sortis sur leurs toits, me confirment que ce n'est pas un bruit qu'ils entendent couramment, mais semblent vite se calmer. En effet, à la suite de la détonation, le ciel couvert ne nous permet que l'observation d'un vague nuage de cendres sur fond de nuages, mais pas de départ de feu ou de chute de bombes volcaniques. C'est un retour au silence, et sur le toit d'à côté, le mari est rapidement sommé de balayer le sable accumulé les derniers jours pendant que madame redescend à l'intérieur. Peu après, je croise Ahmed, réveillé de son habituelle sieste de l'après-midi, avant qu'il ne reparte travailler la soirée à l'hôtel. Il est un peu nerveux, mais il a étonnamment l'air content. Je le questionne, et il m'avoue qu'il est en réalité rassurant que le volcan n'ait « fait que ça, après ses deux mois de grand calme ». De plus, il me dit que ça fait déjà quelques jours que son activité est plus forte, avec surtout plus de fumée me dit-il. Comme je vous l'ai expliqué, j'avais effectivement noté des signes avant-coureurs, dont je n'avais pas conscience mais que les *strombolani* avaient bien mieux perçus. Dans les heures qui suivirent, je fus contacté par Iris, qui avait l'air assez secouée, ainsi que par Pellegrino, qui me demandait si tout allait bien. Néanmoins, il ne fallut pas attendre très longtemps pour que soit mise à l'écart toute notion de stress. Le lendemain, Pellegrino me dit que cette explosion, « c'était rien, ça ne fait pas peur, c'est pas comme en 2019, là c'était fort » (extrait de discussion avec Pellegrino, octobre 2021)

et Iris me dit que ce n'est rien, qu'il ne s'est rien passé, et elle ne rajoute rien à ce sujet. La différence de réaction à moins d'un jour d'écart est assez étonnante, et met sur la piste d'une résilience par rapport à des événements traumatiques ou, *a minima*, impressionnants ou stressants.

Cela ne veut toutefois pas dire que l'évènement passe inaperçu. Les jours qui suivirent virent apparaître une quantité astronomique d'articles et de témoignages, surtout venant de gazettes italiennes ou de touristes sur les réseaux sociaux. Les groupes Facebook regroupant des gens du monde entier intéressés par le Stromboli sont le théâtre de demandes incessantes pour savoir si tout le monde va bien, s'inquiétant du sort des *strombolani* qui ne paraissent déjà plus mettre d'importance sur l'évènement de la veille. Les messages du soir précédent faisaient plus état d'une certaine stupeur, et ceux de ce matin sont en grande majorité des blagues qui minimisent l'éruption, qualifiée d'éruption majeure par les rapports volcanologiques de l'île (*Stromboli - INVIO COMUNICATO GENERICO DI ATTIVITÀ VULCANICA*, 2021). Tout le monde semble en effet me dire qu'il n'y a pas eu de victimes, et presque pas de dégâts, et qu'il n'y a donc pas de raison de s'attarder plus longtemps sur cet épisode. Cela peut-il signifier le désintérêt pour le volcan par les locaux, une nouvelle fois ? De nouveau, je ne le pense pas. Si le potentiel de risque est oralement minimisé, ça n'est pas nécessairement une preuve d'une absence d'impact d'un tel évènement. Il me sera par exemple très souvent demandé, dans les semaines qui suivirent, si j'avais entendu l'explosion, pour ensuite me voir rétorquer que « c'était rien, on a à peine entendu quelque chose, ça ne faisait pas peur » sans même que je ne leur pose la question. La sensation que j'en avais était celle d'une tentative de me convaincre qu'ils n'ont pas peur du volcan, quand bien même je ne sois plus particulièrement dans ces questions-là auprès d'eux, ayant bien compris qu'elles ne me mèneraient à rien. Quoi qu'il en soit, tous ces rapports intimes et émotifs seront abordés dans la suite de ce chapitre, mais surtout dans le suivant, où nous nous y intéresserons tout particulièrement.

L'expérience de cette éruption m'a fait passer dans une autre dimension du terrain, dans un début de basculement et de compréhension des logiques de mes interlocuteurs, humains ou géologiques. Le volcan passait de presque inexistant à surpuissant et omniprésent, avec la peur qui l'accompagne. D'un seul coup, la question qui m'occupait n'était plus de savoir où était le volcan, mais comment s'adapter aux risques volcaniques, posant donc la question de la catastrophe naturelle, concept très discutable, mais aussi la question de la résilience et des modes d'adaptation et d'accommodations aux risques en jeu. Et c'est pour comprendre ce

dernier point que je vous propose de découvrir l'adaptation des *strombolani* à la vie en territoire volcanique, en commençant par la descriptions des manifestations volcaniques en jeu sur l'île de Stromboli et les potentiels risques associés.

Quels risques ? Diversité des manifestations

Les cendres et les incendies

De toutes les occurrences du volcan ayant un potentiel de destruction, les incendies sont de loin les plus récurrents. Ce sont ceux dont on me parlera le plus. Par exemple, en parlant des Canadiens envoyés par l'État italien, ou en exprimant les lacunes actuelles de solidarité, les incendies semblent revêtir une grande importance. Ils peuvent être liés à de nombreuses causes. Nous sommes, rappelons-le, sur une île du sud de la Méditerranée, dénuée qui plus est de toute source d'eau. Il peut donc faire très sec, surtout dans les premiers mois de l'été, et il n'est alors pas rare de voir des débuts de feu qui n'auront bien heureusement que rarement le temps d'atteindre les habitations. Néanmoins, si je lie dans le même point les incendies et les cendres volcaniques, c'est parce que le lien entre les deux est communément admis par les *strombolani*. C'est un fait étonnant quand on considère le respect qu'ils ont majoritairement envers leur montagne. Il est très rare d'entendre des témoignages de locaux qui font un lien clair entre un phénomène volcanique et un risque pour l'homme. Sur le lien du volcan avec les incendies, par contre, je reçus un nombre impressionnant d'informations convergentes. Lors de l'éruption de 2019, par exemple, ce sont à la fois les projections de cendres et de scories qui mettront feu à l'île à divers endroits, et qui mèneront au décès tragique du randonneur dont nous aurons l'occasion de reparler. C'est un élément d'une grande importance : dans le cas des incendies, ce n'est plus le volcan qui tue. Le feu se place en intermédiaire entre *Iddu* et ses *strombolani*, comme si les dégâts causés par les flammes n'étaient plus du ressort du volcan, mais du hasard ou de l'imprudence des hommes. Ahmed explique par exemple, comme bien d'autres, que le randonneur décédé aurait paniqué, peut-être même selon les versions qu'il serait tombé et qu'il aurait inhalé des fumées s'envolant du brasier de plantes sèches ou cogné sa tête. Dans toutes ces histoires, l'emphasis est mise sur le fait d'éloigner tant que possible le volcan de sa victime, quitte à imaginer d'hypothétiques étapes supplémentaires comme la fumée et le coup à la tête qui auraient mené à la mort. De l'avis général, ce n'est « pas la faute du volcan ». Nous reparlerons des raisons de ce comportement plus tard, mais celui-ci a pour conséquence, dans

ce cas, de libérer la parole de mes interlocuteurs, comme s'ils n'accusaient pas mais qu'ils constataient. Ils expriment alors bien le « potentiel » du volcan, sans pour autant lui prêter de quelconques intentions malveillantes.

D'un autre côté, il est vrai que les incendies sont rendus plus coriaces de par le changement d'activité économique des insulaires, qui ont rapidement abandonné les cultures pour se concentrer uniquement sur le tourisme. Durant mon premier mois de terrain, je rencontre pour la première fois Paulo, le mari de Mariva, au *frantoio*, le moulin à huile historique de Stromboli. Paulo est à l'initiative d'un projet qui vise à faire revivre l'activité, et il me cite parmi les raisons qui l'ont poussé à se lancer dans cette aventure le fait que tous ces oliviers, laissés à l'abandon depuis au moins une cinquantaine d'années, sont entourés de broussailles. Il m'explique qu'il est nécessaire de nettoyer cette végétation, car en plus de proposer un territoire plus entretenu aux visiteurs, cela limite fortement le risque d'incendies et rend l'intervention beaucoup plus simple dans le cas où la prévention ne suffirait pas.

Au-delà des incendies, les cendres ne sont par contre pas uniquement une nuisance. Leur intensité dépend d'un jour à l'autre, et varie selon le degré d'intensité de l'activité du patron, mais aussi et surtout du sens et de la puissance des vents. Le nuage s'élevant constamment au-dessus de l'île en fait intégralement partie, et toute l'iconologie de l'île ne manque pas de le représenter. C'est de plus avec une certaine frustration que je voyais le soleil disparaître derrière la montagne de plus en plus tôt à mesure qu'approchait l'hiver, et que je réalisais qu'en de belles journées d'un ciel bleu azur, les rayons de notre astre restaient désespérément masqués par le nuage sombre du volcan. Ça ne reste toutefois qu'un ressenti personnel, et jamais je n'ai entendu de plainte à ce sujet.



Figure 8 : photographie d'une devanture de propriété à Stromboli, où le volcan est représenté fumant dans une figure de "cœur éolien" (Bargiotti, 2019).

Le nuage change donc de direction en fonction de vents, ce qui implique qu'il ait une utilité pour les habitants de l'île, et d'autant plus pour les pêcheurs. En effet, de par sa persistance quasi-infaillible, c'est une véritable girouette qui indique le sens du vent à ceux qui savent le lire. Et ça semble être une connaissance commune pour les *strombolani*. Ainsi, un voisin proche, qui venait nourrir des chats en l'absence du propriétaire parti en voyage, me racontait que « le volcan, on l'utilise aussi pour regarder le sens du vent et prévoir la météo. Par exemple, s'il y a du sirocco, on ne voit pas la fumée, parce que ça la souffle loin du village » (extrait de discussion avec Vespaccio, novembre 2021). Antonio rajoute pour sa part que :

Le volcan nous permet de comprendre plein de choses ici sur l'environnement. Et puis il nous donne aussi des indications pour comprendre son activité. Par exemple si la fumée est noire, alors ça annonce une explosion future, plus grosse quoi. S'il y a au moins un des cratères qui fait du feu en continu, qui projette sans s'arrêter pendant une semaine ou deux, il y a des gros risques qu'une coulée de lave finisse par arriver dans la *Sciara*, comme en 2014. Puis aussi, si la fumée est blanche, ça veut dire qu'il y a plus de gaz dans les éruptions, et si le volcan fait plus de bruit, c'est un signe que le temps est mauvais ou qu'il va devenir mauvais (extrait de discussion avec Antonio, octobre 2021).

De plus, les cendres sont un formidable apport pour l'agriculture. Si l'acidité de ces dernières peut être une attaque dans un premier temps, la richesse en sels minéraux donne aux sols de la montagne une fertilité incroyable (Zaia et al., 2020). C'est un fait : la biodiversité végétale y est exceptionnelle. Des fruits exotiques en passant par les classiques méditerranéens tels que les olives, les câpres, les figues, la roquette ou les tomates, la richesse du sol se ressent dans sa végétation. Les zones non cultivées regorgent elles aussi d'arbres, arbustes, herbacées ainsi que des champignons. Je ne vais pas les nommer ici en détail, car je ne me suis pas suffisamment intéressé à la question, mais vous pouvez observer tout comme moi cette flore luxuriante.



Figure 9 : photographie personnelle du village de Stromboli, depuis le chemin vers le point de vue. Montre la verdure et le timpone, avec en fond l'église de San Vincenzo (photographie personnelle, 13 novembre 2021).

Geronimo m'explique l'importance des cendres pour les cultures. Je ne vais pas répéter ce que j'ai déjà écrit, mais il insiste sur la nécessité de garder un lien à la terre malgré la transformation des activités économiques de l'île. Dans ce cadre, il me décrit avec passion les avantages de cultiver à l'ancienne. Dans son discours, il donne une grande importance aux cendres. Non seulement permettent-elles aux plantes de profiter d'une croissance idéale, grâce aux minéraux, mais elles offrent aussi une protection contre les insectes. En effet, s'il n'a jamais eu besoin d'utiliser des pesticides, c'est parce que selon lui les cendres tombant du volcan sont mauvaises pour les petites bêtes, qui du coup ne savent pas s'accrocher correctement sur les plantes. Et

puis, cela va sans dire, les fruits et légumes de Stromboli sont les meilleurs au monde, et ce grâce à l'effort conjugué des cendres et du travail des hommes...

Lors de la même discussion, Geronimo m'expliquait aussi que les cendres, celles-là même qui étaient à l'origine de certains incendies, servaient également à les éteindre. Plus spécifiquement, les cendres rendent la terre très légère et facile à creuser, ce qui permettait de jeter très rapidement une grande quantité de terre sur les feux débutants, dans l'espoir de les étouffer. Aujourd'hui, cette pratique n'est plus qu'un souvenir nostalgique d'une communauté soudée, et ce sont surtout les Canadiens qui s'occupent de ces missions.

Les incendies ne sont par contre pas du tout contrôlés positivement par la population locale. À la différence d'autres habitants de zones chaudes et sèches, comme les aborigènes australiens, les *strombolani* ne pratiquent pas les feux préventifs. Il y a tout de même un mouvement qui tend à revenir à un nettoyage des broussailles pour éviter de violents incendies sauvages, mais il ne s'agit pas de brûler préventivement des zones qui serviraient alors de barrières aux flammes (Bowman, 2016).

Les bombes volcaniques

Les bombes volcaniques sont, à l'instar des cendres et des lapillis, des projections de roches magmatiques par le volcan. Toutefois, si vous ne l'aviez pas encore déduit du nom qui leur a été attribué, les bombes volcaniques sont d'une taille bien plus importante de minimum 64mm (Johnson & Chandrasekar, 1992) et peuvent donc potentiellement occasionner de plus gros dégâts. Ce sera d'autant plus probable si elles surviennent en concomitance avec un évènement de plus grande envergure, qui augmente la portée balistique des roches éjectées et qui englobe alors parfois Ginostra voir Stromboli (Rosi et al., 2013, p. 476).

Néanmoins, comme l'expliquent Rosi et ses collègues, ce n'est pas un évènement très régulier, fort heureusement. Il suffit de regarder les maisons de Stromboli, qui sont pour un bon nombre d'entre elles de vieilles constructions, et qui se situent dès lors hors d'atteinte de la plupart des bombes volcaniques. Il ne faut pas pour autant en minimiser l'impact, surtout sur le village de Ginostra, qui est plus sensible à ce genre d'évènements. C'est un phénomène qu'Antonio explique par l'absence de zone tampon, ce qui n'est pas le cas de notre côté de l'île, à Stromboli. Il existe en effet le *timpone*, situé à mi-chemin entre le sommet et le village, dont la déclivité

n'est pas trop importante et qui sert de réceptacle à la plupart des retombées en dehors de la *Sciara del Fuoco*.

Par contre, ces pierres dont la masse élevée permet de mieux garder la chaleur, me dit Geronimo, vont occasionner des incendies qui vont alors affecter les deux villages sans grande distinction. La chute de bombes volcaniques est ce qui effraie le plus Antonio, et il n'est pas le seul. Il m'explique que « c'est moins impressionnant que les coulées de lave, mais c'est beaucoup plus dangereux, même si c'est rare » (extrait de discussion avec Antonio, octobre 2021).

En cas de forte éruption volcanique, qui serait dès lors audible pour tout un chacun, Oliver, après Danielo, m'explique qu'il est important de faire face au volcan, et de regarder vers le ciel, pour éviter les roches. Il ne faut pas courir dos aux cratères, car c'est de là que pourrait venir un projectile, et on ne pourrait alors pas le voir arriver. C'est une technique que l'on entend souvent de la part des volcanologues, et je ne sais pas, dans ce cas, si ce sont de ces sources que Danielo et Oliver tiennent l'information. Les deux étant de grands amateurs de littérature volcanologique, ce n'est pas impossible.

La dernière grosse destruction a eu lieu à Ginostra en 2003, lors d'une période d'intense activité qu'a connue l'île, mais c'est surtout les éruptions de 1919 (Ponte, 1919) et de 1930 (Rittmann, 1931) qui virent les plus importants impacts matériels. Ce sont ces deux éruptions, avec l'effet combiné des guerres, maladies de vignes et crises économiques, qui pousseront une grande partie des *strombolani* à l'exode (Barnao, 2017).

Les flux pyroclastiques

Les flux pyroclastiques sont, selon l'encyclopédie en ligne Britannica (2018), des coulées de matériel volcanique à très haute température (entre 600 et 700°C) qui ont été éjectées à des altitudes relativement élevées et qui, sous l'influence de la gravité, redescendent rapidement le long des pentes du volcan. La grande vitesse de ces nuées ardentes s'ajoute alors à la fournaise pour former un événement particulièrement destructeur. Si nous devons donner des exemples bien connus de flux pyroclastiques, le premier exemple parlant est sans aucun doute celui du Vésuve et de son éruption de l'an 79 de notre ère, qui détruira les villes d'Herculanum, Pompéi et Stabies. Les corps pétrifiés des victimes, saisis soudainement par une force de la Terre, un

mélange de minéraux et de gaz, sont un bien triste exemple de l'intrication du *geo* et du *bio*, avec pour résultat une forme hybride, humaine et volcanique. C'est une considération passionnante, bien qu'un peu hors-sujet dans l'étude de Stromboli. Il reste à en retenir la possibilité d'une mitigation de la frontière fantasmée entre la vie biologique et la géologie purement physique.

Les flux pyroclastiques représentent une occurrence rare à Stromboli. Et quand bien même il arrive d'en observer un, Antonio rassure en disant que ça reste en majorité confiné à la *Sciara del Fuoco*. La dernière nuée ardente en date fut celle du 28 août 2019, lors de la réplique de l'éruption du 3 juillet de la même année. Pour le scientifique membre de la gestion des risques à Stromboli, présent sur l'île, ça n'a pas été sans risque pour autant. Il explique que l'inclinaison de la pente et sa faible longueur n'ont pas permis de ralentir la coulée, qui a dès lors continué sa course en mer sans obstacle permettant de l'atténuer. En tant que membre de la communauté scientifique et dans le cadre du centre volcanologique touristique et local, il s'affaire à montrer à toute personne intéressée les risques volcaniques, et il utilise comme exemple une vidéo dans laquelle il est possible de voir un bateau, de taille moyenne, s'éloigner aussi rapidement que possible de la nuée qui lui arrive dessus. On y entend des cris désespérés, et on voit le nuage se rapprocher rapidement, avant de ralentir sa course, laissant le bateau prendre ses distances. C'est une vidéo qui, sans être très informative, permet selon lui de montrer le potentiel risque du volcan, et de justifier la zone d'exclusion marine devant la *Sciara*. Si cette éruption d'août ne fera pas de victime humaine, elle aura participé à justifier l'interdiction d'accès au sommet, encore d'actualité.

Certaines personnes ont toutefois encore en tête l'expérience vécue par leurs parents ou grands-parents, en 1930, lors de l'une des plus grosses éruptions du siècle passé, au cours de laquelle quatre victimes seront à déplorer en mer et sur l'île, emportées par ces avalanches volcaniques. Tito, un homme frêle d'une septantaine d'années bavard comme peu d'autre sur son île, explique par exemple que c'est un événement d'une rare intensité, dont il faut se méfier, et qui emporte toute vie sur son passage. Ce ne furent pas les seules à produire des flux pyroclastiques, mais ceux de 1906 et 1944 n'atteignirent pas les zones habitées de l'île (Rosi et al., 2013, p. 484). Sans refaire l'analyse historique de l'éruption de 1930, ce qui a déjà été effectué à maintes reprises, il est encore possible d'en voir les stigmates de nos jours, vous le verrez un peu plus loin dans ce travail.

Les éboulements et les tsunamis

Les éboulements, et les tsunamis qui peuvent en découler, ne sont pas à proprement parler un risque volcanique. Il n'y a en effet pas d'activité sismique importante qui créerait un phénomène d'amplification des vagues, et personne ne semble parler de tremblements de terre significatifs. Ce qui cause ces deux manifestations est alors le résultat d'une accumulation éruptive dans l'espace restreint de la *Sciara* comme le dit Tito :

Il y a un grand morceau de sable, accumulé sur la *Sciara*, qui est descendu à l'improviste. Ça s'est détaché et c'est tombé dans la mer, ce qui a provoqué un tsunami. C'était impressionnant, on ne pouvait plus passer dans les rues en bord de mer, et toutes les rues et maisons-là étaient pleines d'eau, de sable, de déchets, de poissons morts. Et on ne pouvait pas partir non plus, parce que le temps était mauvais, donc c'était difficile. Il y avait juste les militaires qui faisaient des tours (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

Le fragile équilibre de la *Sciara* étant compromis, les effondrements de larges quantités de sable et de roche déplacent donc une quantité d'eau non négligeable. Danielo insiste véritablement sur l'équilibre précaire de la pente, soulignant le rôle des coulées de lave dans le processus. Antonio note le paradoxe entre la beauté de ces dernières et leur relative insignifiance, qui n'éclipsent pour autant pas la crainte d'un effondrement de la *Sciara*, alors alourdie.

La déstabilisation de la *Sciara* n'est par contre pas nécessairement due à son surpoids. Ainsi, Geronimo explique le tsunami du 31 décembre 2002 comme suit :

En temps normal, quand il y a de la lave, elle coule vers la mer le long de la *Sciara del Fuoco*, et ça fume beaucoup en contact avec la mer. Mais en 2002, la coulée a eu lieu en souterrain, et c'est à 50 mètres sous l'eau que la lave, en rentrant en contact avec l'eau de la mer, a explosé (extrait de discussion avec Giacomo, septembre 2021).

La littérature scientifique sur le sujet souligne la récurrence des tsunamis, de leurs impacts tout au long des côtes tyrrhéniennes et des causes qui ne sont pas systématiquement évidentes (Rosi et al., 2013 ; Tinti et al., 2003). Sans aller plus en détail sur ce sujet, il est intéressant de comprendre le déroulement et les impacts locaux de ces mouvements de mer. Roro, qui est occupé à récupérer des olives par une belle après-midi ensoleillée, explique :

Il y a eu un tsunami, malgré ceux qui disent que ce n'en n'était pas un, mais en fait c'est juste que ce n'était pas du tout comme on peut le voir dans les films. C'était plutôt comme une vague, assez douce mais très longue, qui est rentrée loin dans l'île. D'ailleurs l'hôtel à Ficogrande en bord de mer a été inondé (extrait de discussion avec Roro, octobre 2021).

À ce propos, Tito est fort loquace, et souligne l'aspect impressionnant de l'évènement, tout en en rigolant allègrement :

Mais j'ai eu de la chance, ma barque a été emportée par la mer, et elle a été projetée avec le tsunami, mais elle n'a pas du tout été cassée ! Elle était juste pleine de sable, mais c'est tout ! je ne l'avais pas reconnue, parce qu'elle était coincée dans un arbre et recouverte de sable, mais c'est vraiment dingue qu'elle ait tenu [rires] ! Ma bicyclette par contre, elle était garée pas loin du bord de mer, et elle a été emportée. J'étais embêté, j'en ai racheté une autre parce que je pensais vraiment l'avoir perdue, puis après deux mois, la mer l'a ramenée ! Elle était toute rouillée par contre, donc je ne l'ai plus utilisée (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

Le risque de tsunami est très visible dans la signalétique de l'île, divers panneaux rappellent aux locaux et (surtout) aux touristes les chemins d'évacuation à suivre en cas de danger. Dans une dialectique avec les scientifiques et les autorités à différentes échelles, les habitants font face à de nombreuses réglementations, et comme l'avance Geronimo, le risque de tsunami est plus un fantasme scientifique justifiant les financements des volcanologues. Mais réservons ce débat des connaissances locales et scientifiques pour la suite du chapitre.



Figure 10 : vue sur la Sciara del Fuoco depuis la mer, avec en premier plan la coulée de lave du cycle éruptif 2002-2003 (photographie personnelle, 19 octobre 2021).



Figure 11 : l'un des nombreux panneaux invitant à quitter la côte en cas de risque de tsunami (photographie personnelle, 12 septembre 2021).

Les coulées de lave

À l'exception de celles qui déclencheraient des éboulements de la *Sciara del Fuoco*, les coulées de lave ne présentent qu'un risque minime. Pour les *strombolani*, les rares rivières de laves sont plus perçues comme des spectacles, des moments magnifiques à observer. Tito décrit en ces termes la coulée de 2014 :

Durant l'été 2014 quand il y a eu l'éruption, avec la lave... Il y avait tellement de monde sur les barques, c'était magnifique. Mais c'était dingue, devant la *Sciara* c'était plein de bateaux, pour voir la lave qui descendait. C'était magnifique et ce n'était pas dangereux du tout, ce n'était que de la lave sans aucune explosion. Ça descendait jusqu'à la mer, et là ça faisait bouillir l'eau, il fallait rester assez loin. Nous on s'en est approché, mais on connaissait bien donc ce n'était pas un problème. J'y étais avec ma petite barque, et on voyait l'eau qui faisait des bulles comme l'eau des pâtes. Ça faisait deux colonnes de fumée, une blanche au niveau de la mer et une plus foncée aux cratères (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

En outre, à la différence des tsunamis, nuées ardentes et autres bombes volcaniques, les coulées de lave n'ont pas eu lieu hors de l'enceinte de la *Sciara* depuis fort longtemps. Au cours du cycle éruptif de 2002-2003 dont nous avons déjà parlé, la coulée recouvrit tout de même une zone à l'extrémité de la *Sciara*, du côté du village de Stromboli (cf. figure 10). Geronimo se rappelle, nostalgique, de l'époque où s'y trouvait, en bord de mer, une des plus belles plages de l'île. Aujourd'hui, il ne reste plus qu'une masse rocheuse aux formes acérées et interdite d'accès, loin de l'idylle nostalgique relatée.

La dernière incursion de lave en zone habitée date de l'époque romaine. La fameuse « *colata romana* » qu'Oliver présente lors de ses virées avec des touristes est descendue jusqu'à la mer au niveau des localités de San Bartolo et Piscità. En résulte aujourd'hui une ligne de côte verticale et déchirée qui contraste avec les longues plages de Scari et Ficogrande. Cette coulée n'existe aujourd'hui dans les mémoires que grâce à sa prééminence géographique, et l'histoire de son éruption n'est absolument pas racontée par les *strombolani*. Ne nous méprenons pas, une éruption de lave en dehors des confins confortables de la *Sciara* reste toujours possible. Tito raconte que :

Le volcan Stromboli n'est pas seulement là [montrant le sommet], il y a aussi quelques bouches sur les flancs, qui aujourd'hui sont inactives et ne se voient plus. Mais encore pendant les éruptions de

1919 et 1930, elles étaient actives. Ces cratères explosaient quand l'activité était très forte (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

Antonio explique aussi les risques d'un changement métamorphique du volcan, qui n'est pas non plus à exclure selon Rosi et ses collègues (2013). Il n'en paraît pas inquiet, mais conscient de son imprévisibilité :

Il reste dans la *Sciara*, mais en fait ça a toujours changé, et ça pourrait très bien changer encore et sortir vers les zones habitées. C'est une question de temps, et c'est un risque (extrait de discussion avec Antonio, octobre 2021).

Les questions de métamorphose du volcan sont passionnantes, et d'un intérêt tout particulier pour cette recherche. En plus de l'aspect intime et « actif » que cela véhicule, il est question d'un volcan à l'activité imprévisible et unique (Rosi et al., 2013). Dès lors, la comparaison avec les autres volcans, que je fais tout de même, ne permet que de comparer des populations différentes, vivants dans des lieux divers aux caractéristiques particulières et mouvantes, mais que l'on a regroupées sous l'appellation commune de « volcan ». Sans remettre en question ce dernier point, j'adopte une certaine prudence quant à l'analyse comparative hâtive de communautés volcaniques différentes. Et sans divulguer tout le chapitre trois, dans lequel nous aurons l'occasion de nous réintéresser à l'iconographie locale, il est intéressant de constater que les dessins du Stromboli le représentent souvent avec une coulée de lave, comme un symbole alors même que ce ne soit pas un événement des plus courant.

Les ondes de choc

Les ondes de choc sont une occurrence régulière à Stromboli. Les explosions comme celle du six octobre en donne un bon exemple, mais je propose dans ce point d'y englober de manière générale les bruits du volcan, et plus particulièrement dans ce point-ci la signification que ces bruits prennent pour les *strombolani* dans leur compréhension des risques volcaniques.

Dans le cas des paroxysmes, ces éruptions de forte intensité, les détonations peuvent être entendues à plusieurs dizaines de kilomètres, comme en témoigne un utilisateur de Facebook présent en Calabre le six octobre, et qui entendra l'éruption de Stromboli à distance. Au niveau local, la forte pression atmosphérique est suffisante pour secouer les objets et les personnes.

Ainsi, pour rester dans le cadre de notre petite éruption, une habitante de l'île rigolera d'avoir vu un de ses verre exploser. Melissa explique que le carreau manquant à la porte de l'un de ses studios est un reliquat de l'éruption de 2019, qui l'a fait voler en éclats. Les dégâts matériels peuvent donc être conséquents, mais c'est plus encore dans l'intimité des *strombolani* que l'onde de choc viendra brutalement faire irruption. C'est une des premières chose que l'on raconte en parlant de l'éruption de 2019. Selena, la belle-fille de Geronimo, explique par exemple que :

Je travaillais au bar ce jour-là, c'était une journée normale, puis tout à coup, on a entendu un bruit énorme, et on a tous couru sur la route pour voir ce qui se passait, et on a vu la colonne de fumée qui montait dans le ciel. Ça a vraiment fait très peur (extrait de discussion avec Selena, septembre 2021).

Les éruptions étant imprévisibles, il n'est pas étonnant que le premier signe en soit le bruit, attirant l'attention sur la situation. Maintenant, il est important de garder à l'esprit la variabilité du volcan, une caractéristique régulièrement mise en avant par les habitants de l'île. Le volcan fait encore plus de bruit en hiver, surtout quand le temps est mauvais, on l'entend plus. Dès lors, beaucoup décrivent différents facteurs jouant sur le volume sonore des éruptions, qu'elles soient paroxysmales ou régulières. Tito avance :

C'est la pression atmosphérique qui augmente et du coup on l'entend plus. Pour nous les *strombolani*, on sait ce que ça veut dire et ça nous aide à savoir le temps qu'il va faire. Si on l'entend fort il risque d'y avoir de la pluie par exemple. C'est étrange mais c'est comme ça ! (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021)

Comme je l'ai déjà noté, et c'est un élément qui reviendra, le bruit du volcan se rappelle auprès des habitants, qui voient dans cette présence sonore une assurance que la vie suit son cours, sans grand danger. De plus, et c'est peut-être là-dessus que nous pouvons clôturer cette approche des risques et manifestations volcaniques à Stromboli, nous pouvons noter que le danger, que beaucoup mettent en avant, n'est pas insurmontable, et en quoi le volcan apporte aussi de la beauté, de la contemplation et du respect. Je propose, pour conclure, la réaction de Tito qui interrompt son discours et sourit, avant de dire : « tu entends, là, le bruit ? et maintenant tu vois le nuage de fumée ? C'est vraiment beau à voir... » (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

Résilience volcanique, le cas de Stromboli

Nous avons parcouru ensemble les différents signes du volcan, tels qu'ils sont présentés par les *strombolani*. L'utilisation de termes scientifiques est voulue, et émane des descriptions des habitants eux-mêmes, qui font un usage courant de ces derniers et qui en mobilisent partiellement les définitions. Maintenant que nous avons parcouru les différents risques, il apparaît intéressant de se pencher sur la perception de ces risques. Sur ce point, les réactions sont diverses. Certains semblent exprimer de la peur, du stress, quand d'autres ne font pas état de réticences particulières. Au final, il semble y avoir un équilibre entre la reconnaissance des risques potentiels du volcan, mais une volonté d'aller « au-delà » de ceux-ci et de profiter des avantages des manifestations volcaniques. C'est une façon d'accepter le risque, qui est souvent exprimée : « c'est comme ça », « on oublie » sont des exemples de formules résilientes, voir même fatalistes. À travers les paroles des *strombolani* et après une introduction théorique, je vous propose d'approfondir cette question.

Au cours de mes lectures préparatoires à ce travail, je fus marqué par l'association quasi exclusive du volcanisme avec la catastrophe, comme si les mouvements et manifestations d'un volcan ne pouvaient qu'entraîner des conséquences désastreuses. Si on se penche plus précisément sur la littérature anthropologique traitant des populations vivant dans des zones volcaniques actives, l'angle d'approche est bien souvent le relèvement après une catastrophe, voire la gestion de la peur ou du traumatisme. Et bien que les aspects bénéfiques du volcan soient bien souvent mis en avant, dans une binarité scolaire, le caractère universellement dramatique et traumatisant des volcans n'est pas réellement remis en question. Attention, je ne mets pas en question la pertinence de ces articles, et je pense même que le volcanisme, dans une certaine mesure, a un côté terrifiant, pour une raison simple, et largement mentionnée par mes interlocuteurs de terrain : le volcan, s'il n'est pas nécessairement plus dangereux que la vie en ville, en ce qu'il ne fait que peu de victimes, est particulièrement incontrôlable et inattendu. Les éruptions sont bien souvent imprévisibles, et il n'y a pas de moyens pour les *strombolani* d'empêcher les bombes volcaniques de détruire leurs maisons, ou le tsunami d'envahir leurs salons. Selon eux, lorsque l'on va en ville, même si les voitures peuvent nous renverser, on a la capacité de faire attention, de courir, et les conducteurs peuvent aussi réagir. Il y a une idée de contrôle sur la situation, bien qu'à mon sens très théorique, tant la victime d'un accident de la route n'a justement pas réussi à contrôler l'incident. Les conséquences du volcan, bien souvent, se subissent, et l'on ne peut qu'en attendre la fin pour commencer à reconstruire (Weeks &

Popinsky, 2016). Il existe toutefois des exemples d'interactions entre l'homme et la lave, comme par exemple lors de l'éruption sur l'île d'Heimaey, au sud de l'Islande, où une collaboration internationale aura permis d'asperger d'eau froide les coulées de lave pour les refroidir et ainsi ralentir leur progression et limiter la destruction d'infrastructures vitales de la ville, comme le port (Pálsson & Swanson, 2016). Néanmoins, ces exemples sont actuellement peu nombreux, et force est de constater notre relative impuissance face aux forces colossales de la Terre. Il reste alors à adopter face à l'activité volcanique une posture de résilience, qui permet à la communauté de se réadapter constamment, dans une fluidité qui rappelle l'insularité mentionnée au premier chapitre. Penchons-nous donc sur la définition théorique de ce concept.

La résilience se définit généralement en anthropologie comme « les qualités et les capacités qui permettent à une communauté de se rétablir après un événement catastrophique » (Barrios, 2016, p. 28)¹². Pour Cutter et ses collègues, nous pouvons rajouter « la capacité de survivre et de faire face à une catastrophe avec un minimum d'impact et de dommages » (Cutter et al., 2008, p. 600)¹³. C'est un concept complexe, qui prend autant de formes qu'il existe des peuples et des situations à surmonter, mais dans lequel on retrouve des éléments significatifs, car il requiert au préalable une catastrophe, un désastre, auquel est soumis une communauté. La définition d'un désastre est complexe, mais retenons ici celle de Adam Koons et Jennifer Trivedi (2021) qui synthétise clairement l'approche générale de cette idée dans l'imaginaire collectif occidental : « Les catastrophes sont des événements complexes, façonnés par des contextes historiques, sociaux, culturels, politiques, économiques et environnementaux qui s'accumulent et transforment les personnes, les sociétés et les espaces au fil du temps » (Koons & Trivedi, 2021, p. 2)¹⁴.

Nous venons de le voir, l'idée de résilience est intrinsèquement liée à celle de désastre, et il est donc opportun de s'intéresser quelque peu à ce concept pour éviter l'écueil de la facilité et de l'universalisme. La « catastrophe », vous l'avez vu dans les définitions de la résilience, est presque un mot commun, dont la définition coulerait de source. Il n'en est pourtant rien, et c'est au cœur de la grande histoire des cosmologies humaines que l'on peut aller chercher quelques

¹² Traduction personnelle de “the qualities and capacities that enable a community to recovery from a catastrophic event” (Barrios, 2016, p. 28).

¹³ Traduction personnelle de “the ability to survive and cope with a disaster with minimum impact and damage” (Cutter et al., 2008, p. 600).

¹⁴ Traduction personnelle de “Disasters are complex occurrences, shaped by historical, social, cultural, political, economic, and environmental contexts that accumulate and transform people, societies, and spaces over time” (Koons & Trivedi, 2021, p. 2).

indices de son origine. Pour Anne-Marie Mercier Faivre et Chantal Thomas (2008), le concept de catastrophe tel qu'on le connaît aujourd'hui prend racine au XVIII^{ème} siècle, durant la période des Lumières. Chez Montesquieu et bien d'autres, le terme se charge progressivement d'une connotation négative, et est associé aux manifestations naturelles jouant sur les sociétés humaines. Comme l'explique Christian Godin (2009), la catastrophe était durant l'Antiquité le retournement de situation qui donnait à la tragédie littéraire tout son sens. Il faudra un retour en Occident des grandes idées de l'Antiquité grecque pour que le mot réapparaisse et se charge tardivement de signifier « un événement unique dont le sens est contradictoirement de ne rester justement jamais unique. D'abord parce qu'une catastrophe se répète. Ensuite parce qu'une catastrophe en enclenche une série indéfinie d'autres » (Godin, 2009, p.3). Il y aurait donc une sorte de catastrophe « initiale » qui en entrainerait une série d'autres. Dans le cas du volcanisme, nous pouvons imaginer qu'une éruption de grande ampleur, répandant des cendres acides sur les zones alentours, puisse entraîner une perte de récolte, une famine et tous les problèmes socio-politiques qui s'en suivent. S'il y a donc bien une rupture avec le continuum fluide du temps et du quotidien du groupe à qui la catastrophe s'applique, ça n'en n'est pour autant pas nécessairement le point d'arrêt. Frédéric Neyrat dira qu'aujourd'hui, la catastrophe n'est plus tant une discontinuité qu'une « continuité démentielle » (Neyrat, 2006, p. 107). C'est pour lui une sorte d'entre deux, qui n'est pas un simple inconvénient facilement contournable, mais qui n'est pas non plus un événement apocalyptique, c'est-à-dire dernier et fatal pour la communauté concernée. La disruption causée par la catastrophe peut être d'intensité et de qualité variable, mais il apparaît clairement dans la littérature qu'elle demeure, pour rester dans le vocabulaire théâtral, dramatique.

L'anthropologie des catastrophes est un champ de recherche particulièrement fertile, avec une panoplie intarissable de débats et d'approches pertinentes, et je n'ai point la prétention d'en faire le recensement mais j'aimerais revenir sur quelques points qui peuvent nous intéresser dans l'étude de la communauté des *strombolani*. Mettons-nous tout d'abord d'accord sur l'idée qu'une catastrophe, même dite « naturelle », n'est pas que le résultat de forces externes, indépendantes des communautés qui en sont victimes, mais également d'un problème d'adaptation des populations, humaines dans notre cas, à leur milieu (Blaikie et al., 1994, p. 6 ; Oliver-Smith, 1996). L'inverse reviendrait à postuler une totale dissociation entre les humains en tant qu'êtres sociaux, et la Nature¹⁵, qui disposerait alors d'une existence objective propre

¹⁵ La « Nature » en majuscule pour la comprendre dans son entièreté et dans son indépendance vis-à-vis de la pensée humaine.

auquel chaque humain et chaque communauté doit s'adapter et y apposer une culture. Dans cette approche ontologique ouvertement naturaliste, nous aurions alors une communauté qui n'a le contrôle et l'emprise comme lien avec son environnement, et qui n'accepte donc pas des rapports de forces inégaux avec celui-ci. Dans le cas d'une catastrophe naturelle, le changement brutal de l'environnement quotidien serait donc un événement purement contingent qui ne peut qu'être subi, tant l'environnement se situe absolument hors de portée de la culture dudit groupe concerné. Ce n'est bien entendu pas envisageable dans les faits, la Nature et la Culture ne se dissociant pas clairement. Les habitants d'un lieu soumis à une catastrophe naturelle voient donc effectivement un bouleversement de la continuité du quotidien et de l'environnement « normal », et cela emporte inéluctablement l'ensemble du monde social et de ses structures, croyances, habitudes. Avec ces diverses précisions, je n'entends pas remettre en question les *risk and disaster studies*, je me contente d'en démontrer l'aspect négatif et dramatique, pour maintenant questionner la pertinence d'une telle approche pour qualifier systématiquement la vie des populations en zones volcaniques. C'est en ça que je parlerais d'un changement de paradigme qui, s'il n'est pas réévalué pour chaque situation individuelle, peut empêcher la communication et la compréhension entre le chercheur et ses interlocuteurs. C'est ce qui m'est arrivé, et j'insiste sur l'intérêt d'en faire part dans ce travail, au début de mon terrain. Mes questions sur la peur ou le stress engendré par le volcanisme pour les locaux ne m'ont absolument rien donné d'intéressant. Bien au contraire, si je ne créais pas de la confusion, j'agaçais mes interlocuteurs, et je ne me l'expliquais pas. Ce n'était pas la thématique en soi qui posait problème, mais mon propre état d'esprit, empreint d'un ethnocentrisme flagrant. Pour obtenir des informations sur le rapport au risque, j'ai donc dû sortir du registre de la peur et du « pourquoi » de ce choix de vie, pour adopter une position bien plus pragmatique, sur le « comment » de la cohabitation. Dès lors, prenant des précautions pour ne pas mentionner la question du choix de cette île ou les émotions que celle-ci procure, j'ai pu entrer petit à petit dans l'intimité des hommes et femmes de mon terrain. Par la suite, ce sont les *strombolani* eux-mêmes qui me donneront, avec émotion, des détails sur leur relation personnelle avec le volcan, avec un degré d'intimité que je n'aurais pas imaginé au préalable. Mais nous nous intéresserons à cette question dans le troisième chapitre.

Un bon volcan quelquefois capricieux

Après cet interlude théorique nécessaire à la bonne interprétation de ce prochain passage, rentrons dans le vif du sujet. À travers l'exemple du Stromboli, j'ai eu l'occasion d'observer un

contexte géosocial très particulier : au fil de son histoire, des guerres et des éruptions, l'île, habitée depuis plusieurs milliers d'années (Bettelli, 2016), était régulièrement dénommée depuis l'antiquité comme le « phare de la méditerranée », pour la lumière de ses éruptions fréquentes (Pitto, 1990). À plusieurs reprises, l'île fut désertée pour être réinvestie par de nouvelles populations. Ce que je veux montrer par-là, c'est l'antériorité du volcan sur les hommes, et le contexte unique que représente le volcan. En effet, la montagne est continuellement en activité, et ses dizaines de petites explosions quotidiennes se font entendre sur toute l'île, variant en intensité selon les humeurs de la montagne et la direction des vents. En fait, la population de l'île est tellement habituée à l'activité du volcan, qu'elle y perçoit là une normalité. Le panache de fumée est alors utilisé à des fins météorologiques : un pêcheur d'une septantaine d'année m'expliqua tout naturellement que le matin, avant de partir pêcher, il regardait le volcan, et que selon la direction des fumées et leur couleur, il déduisait tant la direction du vent que les probabilités de pluie. Et force est de constater que, lors de mon séjour, leurs prévisions étaient bien souvent correctes. Les phénomènes volcaniques font partie de la vie courante des *strombolani*, à un point tel qu'ils ne peuvent pas imaginer les choses autrement. Vespaccio raconte que : « quand on entend pas de bruit, on regarde pour voir si tout va bien, voir si ce n'est pas juste le vent. En fait c'est comme un enfant : s'il est silencieux c'est qu'il prépare un bêtise » (extrait de discussion avec Vespaccio, novembre 2021). C'est pourquoi, s'ils redoutent évidemment les « sautes d'humeur » du chef des lieux, c'est-à-dire les éruptions de grande ampleur, c'est plutôt le silence du volcan qui inquiète. Le Stromboli, selon eux, est un « bon volcan », il est gentil, comme le dit Tito :

Mais le volcan ne fait pas nécessairement peur. C'est une terre qui vit, la nature, le feu. Quand il se fait fort sentir, alors il faut faire attention. Sinon, il n'y a aucun problème. Il se fait toujours entendre, mais c'est normal, c'est un volcan. La nuit, c'est arrivé qu'on entende un « BOOM » et là, tu as un coup de stress. Mais après c'est fini, et ça n'est rien. C'est un bon volcan (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

Mais il est actif, il doit laisser sortir son énergie, et c'est donc positif d'être bercé par les craquements d'*Iddu*. Ahmed raconte à propos des multiples grondements nocturnes : « Tout va bien, le volcan est encore là, le temps continue à avancer normalement » (extrait de discussion avec Ahmed, octobre 2021). La relative régularité des explosions rassure et ancre le rythme de l'île à celui du volcan.

En revanche, s'il est silencieux, c'est que quelque chose se prépare, que la pression augmente et qu'elle finira bien par ressortir, mais plus fort. Si cela paraît évident expliqué ainsi, je dois avouer qu'il me fallut du temps pour entrapercevoir cette explication.

Fraichement arrivé sur l'île, j'espérais y trouver les possibles rites ou croyances explicites envers le volcan. Je fus véritablement étonné du silence à son propos. Les gens ne semblent pas avoir grand-chose à en dire, et s'il est représenté graphiquement à tous les coins de rue, il n'a pas l'air d'être l'objet de croyances particulières, et encore moins de rites. Ça me semblait d'autant plus étonnant que ces personnes vivent au plus près d'un des volcans les plus actifs au monde. J'eus une première explication de la part de Samuel, un franco-italien vivant sur l'île depuis plusieurs années. Selon lui, la relation au volcan est intérieure, personnelle, et il fait le parallèle avec la relation à la mort : chacun, selon lui, à ses peurs, ses croyances, ses idées, sur la mort, et il en est de même avec le volcan. Il m'explique que le Stromboli n'est pas du domaine de l'intelligible, mais de l'émotif. Ce n'est pas une expérience sur laquelle il est facile de mettre des mots. Néanmoins, au-delà de cette dimension individuelle, il est possible de trouver des éléments communs. Comme je l'ai dit précédemment, le Stromboli est pour ses habitants un « bon volcan », qui ne cherche pas à blesser ses hôtes, mais qui est d'une humeur imprévisible et qu'il faut donc respecter. Découlant de ça, il y a un certain refus d'admettre publiquement les dangers représentés par le Stromboli. De prime abord, en posant la question, personne ne semble avoir peur du volcan, tout le monde semble dire qu'il est « bon », et qu'on ne risque rien. C'est en approfondissant les relations, par des chemins détournés, et sans que ce soit moi qui ai posé la question, que je comprendrais que la situation est en réalité bien plus complexe : la population semble percevoir le volcan comme une sorte de divinité, ou tout du moins le chef du lieu. Et, de ce fait, parler négativement du volcan semble faire peur, comme s'il pouvait l'entendre et qu'il punirait les insulaires pour cet affront. C'est ici un parfait exemple du fatalisme des *strombolani* : « si le volcan ne veut plus de nous, alors il nous attrape » (extrait de discussion avec Daniello, novembre 2021).

Maintenant, si le volcan *peut* décider de reprendre son territoire, comme l'expliquait Daniello, ce n'est pas pour autant qu'il *veut* le faire. Le volcan est bon, et quand bien même il fait des victimes, il y a une tendance à lui trouver des excuses, ou à le dédouaner. Ainsi, l'exemple de l'éruption du 3 juillet 2019 est parlante. Je récolte ces informations entre septembre et décembre 2021, soit un peu plus de deux ans après les faits. Sur l'île, les gens ne semblent pas ou plus parler de l'éruption, comme si rien ne s'était jamais passé. Quand je leur pose la question, ce

que j'ai fait avec bon nombre de personnes, j'ai tout de même ressenti une certaine peur, ou tout du moins une tension, pas tant à l'idée d'en parler mais plutôt de se remémorer cette journée. En pleine saison touristique, dès 18 heures, le sommet, qui surplombe les cratères, est habituellement occupé par des centaines de touristes. Oliver, qui est guide volcanologique, m'expliqua que s'il existait des régulations et des arrêtés limitant le temps de présence et la quantité de monde dans la zone sommitale, la pression touristique et une certaine confiance ont progressivement réduit le respect de ces règles. Les petits abris en béton armé ressemblent dès lors plus aux rares canots de sauvetages du Titanic qu'à une vraie solution de sûreté.

Le paroxysme de 2019, de souvenir en oubli

À 16h30 donc, Oliver et ses collègues sont sur la place San Vincenzo avec leurs groupes de touristes, et ils revoient les dernières règles de sécurité et la bonne disposition du matériel. Mais soudain, à la stupeur générale, le volcan explose, produisant ce qu'un volcanologue de l'INGV Catania me décrira comme « une boule de magma de 500 mètres de diamètre » (extrait de discussion, volcanologue INGV, septembre 2021). L'éruption, très violente et bruyante, fera fuir bon nombre de touristes et certains locaux, qui partiront avec les lignes régulières ou à bord d'un bâtiment de la garde côtière italienne (Il Messaggero, 2019). Du côté de Ginostra, qui subira une grande quantité de retombées de scories encore chaudes, la situation sera la plus périlleuse (Andronico et al., 2021). C'est là qu'un randonneur périra, pourtant relativement bas sur la montagne. Néanmoins, à ce propos, les *strombolani* réagiront tous de la même manière : le volcan n'a pas tué cette personne. Tout au plus a-t-il mis le feu à la broussaille, ce qui, associé à la panique supposée de la victime, est la cause du décès. Il y a un intermédiaire, ce n'est absolument pas le volcan qui l'a tué, et cela m'est bien précisé, sans même que je n'ai à poser une seule fois la question. Les gens ont véritablement eu une réaction de défense du volcan, et une grande gratitude envers sa décision de ne pas exploser deux heures plus tard, ce qui aurait fait passer le décompte des victimes de un à plusieurs centaines. Aussi dramatique que soit ce décès, ils sont absolument reconnaissants envers ce qui semble présenté – du moins dans la tournure des phrases – comme une décision réfléchie du volcan. Comme me le dira Vigo, un autre guide volcanologique, ce fut un message clair du volcan :

Il a fait ça pour nous rappeler qu'on est chez lui et nous calmer un peu. Parce que là c'est vrai que ça devenait trop, c'était dangereux et mauvais, pour l'environnement, pour les habitants, mais surtout pour l'expérience et la sécurité des touristes (extrait de discussion avec Vigo, octobre 2021).

Depuis, et en concordance avec ce que j'ai déjà expliqué précédemment, l'expérience de l'éruption et la compréhension du volcan semble être quelque chose de très personnel, de l'ordre du privé, de l'intime. Pour autant, il y a une forme collective de résilience qui semble se mettre en place. Vespaccio disait par exemple, en parlant des éruptions comme celle de 2019 :

Au moment même, on est tous effrayés, on a peur pour nos vies, mais aussi peur parce qu'on a tout ici : nos maisons, nos vies, et on peut tout perdre. Puis, comme c'est [les éruptions] toujours très court, c'est très surprenant, puis après, c'est le calme plat, c'est un peu frustrant, on s'attend à ce que ça continue, mais c'est vraiment juste même pas une minute. Alors après on a peur, on parle de partir, on commence presque à préparer nos affaires. Puis on va dormir, et le lendemain, on se réveille et c'est comme si rien ne s'était jamais passé, on a oublié. Si on ne fait pas comme ça, je ne vois pas comment on peut vivre ici (extrait de discussion avec Vespaccio, novembre 2021).

C'est un sentiment que partage Oliver, qui tempère tout de même :

En 2019, quand il y a l'éruption, les gens ont eu très peur et beaucoup pensé à partir et à fuir. Tout le monde pensait que ça avait marqué les esprits profondément. 3 jours après, ils avaient tous oublié, c'est comme si rien ne s'était jamais passé. Même si, dans le fond, des stigmates restent encore jusqu'aujourd'hui (extrait de discussion avec Oliver, novembre 2021).

Si c'est effectivement un comportement que l'on retrouve dans la population locale, je ne peux qu'être en accord avec Oliver sur l'oubli. En effet, il reste de nombreuses traces, qui montrent un impact au long terme sur les habitants. Ceux qui avaient l'habitude de monter régulièrement au sommet ne vont par exemple plus le faire autant :

Depuis deux ans, on ne peut plus montrer que jusqu'à 400 mètres d'altitude, grand maximum, on ne peut pas se rapprocher plus. Après 2019, ils se sont dit que s'il devait se répéter un événement de la sorte, ce ne serait pas sûr au-delà de 400 mètres. Même à cette altitude, ce n'est pas sûr, il faut s'en éloigner (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

Et même si on pourrait dire que cette situation est liée à l'interdiction officielle de s'aventurer au-delà de 400 mètres, je ne pense pas que ce soit un frein aux excursions nocturnes des locaux qui désirent vraiment y monter. Danielo me dira donc que, même s'il y montait une quinzaine de fois par an avant, il n'y va plus aujourd'hui :

Je suis heureux, j'ai une compagne, et je vais pouvoir bientôt voyager en Amérique du Sud donc je ne veux pas mourir maintenant. Mais après, je comprends ceux qui y vont encore. Juste, pour moi-même, je ne pense pas que le risque en vaille encore la peine (extrait de discussion avec Danielo, novembre 2021).

Il me confirme que son rapport au volcan a changé ce jour-là. Il n'en a pas vraiment plus peur, mais il semble plus conscient de la puissance de *Iddu*. Pour d'autres, par contre, cette prise de conscience que la montagne peut tuer ne s'accompagne pas nécessairement d'un éloignement physique avec cette dernière. Des jeunes qui y avaient fait une excursion dans les jours précédents me disent par exemple qu'ils ne veulent pas mourir, mais à la fois, ils savent bien que le volcan peut exploser quand ils sont au sommet. Seulement, c'est « comme ça » :

Si le volcan décide que c'est notre moment de mourir, alors je l'accepte, c'est qu'il a décidé que c'était le bon moment pour nous. Puis il y a des endroits plus moches pour mourir ! [rires] (extrait de discussion avec une fille du groupe, novembre 2021).

Il ne faut pas pour autant minimiser la peur qui ressort lors d'événements similaires. Tito relate en ces termes le paroxysme de juillet 2019 :

La fumée, il y avait tellement de fumée, c'est monté jusqu'à deux kilomètres et demi au-dessus de nous, puis tout est retombé du côté de Ginostra, d'où les gens se sont enfuis, en plus avec la fumée. Chez nous, on a eu très peur, mais un peu moins quand même. Nous, on est resté ici, mais il y a beaucoup de touristes qui sont partis à ce moment-là, vers la Calabre ou la Sicile. Mais c'est normal, ils n'avaient jamais vu une chose pareille. Même pour nous, c'était unique. On est toujours en contact avec le volcan, et on vit bien heureux avec lui mais là on en a eu peur. On en a normalement pas peur, mais il faut bien avouer que pendant l'éruption, tu te sens un peu effrayé. J'étais là avec mes chatons, mais j'avais peur pour eux, je voulais les rassembler et les sauver, et je ne savais pas si je devais partir avec eux ou s'il valait mieux rester ici, je voulais les protéger. Je les aime, mes petits chats ! [rires]. Au final il n'y a rien eu de trop grave cette fois-là, mais il y a un jeune qui est mort du côté de Ginostra, au *Pizzo dei corvi* (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

La peur et ses impacts peuvent se faire ressentir à long terme. En effet, Pellegrino expliquait comment ses parents avaient été effrayés par l'éruption de 1930. Cette génération, dit-il, ne montait pas sur le volcan, sauf pour l'agriculture, et le « gardait à distance ». Sa mère en avait

une peur bleue, et elle gardait toutes ses affaires prêtes en cas d'évacuation. Elle dormait même avec une lampe composée d'un coton imbibé d'huile, posé sur une flaque d'huile dans un verre d'eau, qu'elle gardait allumée pour ne jamais se retrouver dans le noir total. Ce n'est pas sans rappeler la mère d'Iris, qui lui interdisait de monter au sommet, par peur de « franchir son territoire ».

Toutefois, plusieurs strombolani l'ont déjà expliqué, les événements finissent par s'oublier, petit à petit. Giacomo suppose dans ce cadre que si les jeunes en ont relativement moins peur aujourd'hui, c'est parce que :

Ils ont pris l'habitude de monter vers le volcan, et que surtout ils n'ont pas connu d'éruption aussi grosse que celle de 1930. Oui, en 2019, c'était effrayant et impressionnant, mais ça n'a pas eu beaucoup de conséquences (extrait de discussion avec Giacomo, octobre 2021).

Il y a donc une forme de fatalisme par rapport au volcan, qui a le dernier mot. Il y a une acceptation du risque, qui est pour autant connu de tous. Dans ces processus de résilience face à une éruption de grande ampleur, il y a donc une part importante d'intime, une forme d'individualisme, avec des réactions diverses et variées. Il y a ceux qui ne montent plus, ceux qui continuent à y aller seuls et sans guide, et même ceux, souvent plus âgés, qui n'y sont jamais montés, par respect et pour suivre l'exemple de leurs aïeuls marqués par l'expérience de 1930. En suivant la description du fatalisme donnée par Léon Noël (1905), il est alors possible de faire le parallèle avec les *strombolani* qui, sans forcément en comprendre toute la science et tous les secrets, sont confrontés à des jaillissements imprévisibles et aléatoires d'une montagne qui, à défaut d'être le seul dieu de tous ces hommes, est une manifestation d'une conscience indépendante, qui tient en elle leur destin. *Lui* est le chef, mais il n'est pas suprême pour autant.

Résilience volcanique, acceptation des risques et gestion des conséquences

Nous ne pouvons en effet pas aborder la résilience de la population d'une petite île volcanique italienne sans citer la religion catholique, dont la doctrine de libre-arbitre vient en quelque sorte s'opposer à un fatalisme pur et dur. L'individu reste décideur, et il ne tient qu'à lui de prendre des mesures qui, si elles ne sont pas garantes de sécurité absolue, permettent tout du moins de minimiser les risques perçus. C'est ainsi que j'ai pu entendre, de la bouche de tous mes interlocuteurs, revenir la notion de respect envers le volcan. Cela se traduit donc dans les faits

par, comme cité plus haut, une distance de respect que les habitants continuent de garder avec la montagne. Pour les plus âgés, j'ai encore pu entendre que « Je ne suis pas sur le volcan. Moi, je suis ici [plage] et la montagne est là-bas [projetant le bras vers *Lui*, loin] » (discussion avec Geronimo, octobre 2021). Mais le respect envers la montagne ne signifie pas uniquement garder une distance physique avec cette dernière. C'est aussi, plus fondamentalement, une reconnaissance du risque inhérent à la vie en collocation avec ce cracheur de feu. Je présenterai plus en détails les différents risques susceptibles d'atteindre les deux communautés de l'île : qu'il s'agisse des tsunamis, des ondes de choc, des coulées de lave, des retombées de scories et de cendres, voire de bombes, ou encore des coulées pyroclastiques, le volcan possède un potentiel d'atteinte multifactoriel. C'est un élément soulevé dans le cadre de l'analyse produite par l'Union Européenne sur la gestion des risques sur son territoire, qui souligne les difficultés quant à la prévision et à la gestion du phénomène volcanique au sens large (Bonadonna et al., 2021).

Ce risque, les habitants en sont conscients, bien qu'ils aient tendance à le mettre de côté dans les discours. En regardant l'actuel état d'évacuation sur l'île de Vulcano (Comune di Lipari, 2021), et les destructions sur l'île de La Palma (López & Silva, 2021), il est pour eux clair qu'il y a une grande part du problème qui vient du fait que, par manque d'humilité, les hommes ont construit et investi des espaces qu'ils auraient dû laisser aux géants endormis. Et c'est peut-être là l'élément qui les a protégé jusqu'ici : le volcan est chez eux tout sauf endormi, et il est donc clair que l'on ne va pas prendre plus de place que ce que *Iddu* nous laisse. La zone sommitale est inhabitable, très régulièrement enfumée et trop souvent recouverte de lapillis incandescents, comme l'explique bien Tito :

Pour le moment tout va bien, il fait son activité habituelle de toujours, avec la fumée, puis quand il fait « Woo ! » alors là il y a aussi les pierres, les lapillis. C'est normal. Mais quand il est plus actif, alors ça se sent et ça s'entend beaucoup plus ! En aout, il y a une éruption forte, mais courte, heureusement. Pendant la nuit, vers 9 heures, on a vu les pierres rouges et elles sont tombées partout au sommet. Mais c'est mieux de les voir d'ici, ou depuis la plage. Parce que quand l'activité est forte, les pierres peuvent aller très loin et alors c'est dangereux. Normalement ça reste tout le temps dans la *Sciara*, mais parfois ça peut sortir. C'est incroyable de le voir d'en haut, mais il faut faire très attention parce qu'on ne sait jamais quand ça va sortir. En 2005 il a fait des choses un peu particulières, il a jeté en l'air, et puis ça a fait comme un sapin de Noël, c'était vraiment magnifique ! Mais toutes les pierres sont tombées là en haut, dans cette partie qu'on voit de San Vincenzo. Ça a

beaucoup plu aux touristes, mais c'est dangereux, même si c'est beau (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

Le plus gros de l'activité est donc concentré dans la *Sciara del Fuoco*, qui est alors le théâtre des explosions quotidiennes, spectacle magnifique mais que les *strombolani* apprécient depuis une distance raisonnable. Si j'ai dit plus tôt qu'il était nécessaire d'oublier les grands événements, plus traumatisants, il n'est pour autant pas question d'oublier la présence du volcan. Tito se rappelle par exemple avoir eu peur de Vulcano, dont le volcan est pourtant endormi :

Il y a d'autres volcans, comme à Vulcano, en Sicile ou à Naples, qui sont bien plus dangereux que le Stromboli, parce qu'ils sont silencieux depuis déjà des années. Moi, je suis allé à Lipari en 1976 parce que j'y étudiais, et j'avais peur de rester sur cette île parce que j'avais lu que le volcan de l'île voisine de Vulcano risquait de se réveiller, et je me disais « Mama Mia, je veux rentrer à Stromboli ! ». C'est marrant de vivre paisiblement sur un volcan très actif, mais d'avoir vraiment très peur de se trouver proche d'un volcan encore endormi [rires]. Aujourd'hui le volcan de Vulcano est de nouveau en haute activité, et il fume vraiment beaucoup ces derniers temps. On espère que ça va aller, mais c'est étonnant à quel point il fume. Mais c'est un signe qu'il se passe quelque chose sous-sol. En plus ils ont des maisons à des endroits dangereux (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

Partant de là, il n'est pas étonnant d'entendre de nombreux locaux expliquer, non sans une pointe d'anxiété, leur inquiétude au regard du volcan qui leur semble trop silencieux : ce n'est pas normal, il prépare quelque chose :

Ça reste un volcan actif, et donc il est en mouvement, il change tout le temps. Mais en fait c'est mieux comme ça. Déjà pour les études de volcanologie, c'est plus facile si ça sort tout le temps. Mais aussi pour le reste, parce qu'il y a cinq bouches, pas forcément très grandes, et quand ça ne bouge pas bien dans certains cratères, c'est une situation qui n'est pas très sécurisante, parce que ça peut revenir à l'improviste avec un « BOOM ». Parce que c'est comprimé, tu comprends ? quand il n'y a pas de feu, ça gonfle et ça se comprime, puis ça peut faire une grosse explosion qui va faire voler les pierres. C'est ça, le volcan. Si on l'obstrue, ça crée des problèmes (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

C'est une donnée communément acceptée sur l'île, et c'est un point qui se trouve être central dans ma recherche. Le silence du volcan n'est pas une situation à désirer, tant elle laisse planer

l'incertitude d'une possible éruption. Antonio, qui travaille au restaurant l'*Osservatorio*, l'exprimera très clairement lors d'une soirée que je passais à la pizzeria : « ce soir il n'y a rien. pour être honnête, je n'aime pas ça, ça me fait un peu peur. vous avez vu tout le sable? » (extrait de discussion avec Antonio, octobre 2021). Quand il dit qu'« il n'y a rien », il parle bien entendu de l'activité volcanique, et pour ce qui est du « sable », il montre les cendres, qui s'accumulent dans les assiettes et les verres et qui obligent les serveurs et serveuses à couvrir de serviettes chaque récipient ouvert.

L'acceptation du risque n'équivaut donc pas à ne pas ressentir de peur. Bien au contraire, ça semble être relativement courant, bien que parfois inavouable. Antonio, lors d'une autre discussion, racontera par exemple qu'« on ne le dit pas souvent, mais ça fait quand même un peu peur, même pour ceux qui te disent que non » (extrait de discussion avec Antonio, octobre 2021). Le volcan reste une menace, bien que statistiquement peu meurtrière (combien de fois ne me dira-t-on pas qu'il est bien plus dangereux de traverser la route à Naples que de vivre à Stromboli ?). Par amour de l'île, de leur terre, ou par nécessité, nous avons donc vu qu'il existe une forte résilience au sein de la communauté et des individus, qui de ce fait continuent à vivre sur la montagne. Les différentes méthodes mises en œuvre semblent aller de l'oubli, de la minimisation des faits, à un rapport unique avec le volcan, comme je l'ai déjà expliqué.

Vespaccio explique en outre qu'il y a dans ce rapport une observation à faire sur le rapport qu'entretiennent les *strombolani* avec les volcanologues. L'île, de par ses cycles éruptifs réguliers et très fréquents à l'échelle géologique, est un véritable cas d'école pour les chercheurs en volcanologie (Bağ et al., 2016). La montagne est bardée de capteurs, mesurant ses fumées, l'activité sismique, les tremors volcaniques, les gonflements des sols et toute une série d'autres éléments, qui sont là pour tenter de comprendre le fonctionnement de la bête, mais aussi et surtout pour tenter de prévenir les éruptions et de minimiser les risques (Bertolaso et al., 2009). Après la crise éruptive de 2002-2003, les autorités ont investi largement dans un système de surveillance et de prévention, avec des surveillances sur place, à distance, et un suivi constant de l'activité. Le centre INGV de Catania, qui supervise les opérations, envoie en période estivale des chercheurs pour faire de la prévention aux touristes. J'ai eu l'occasion de m'entretenir avec l'un de ces chercheurs, membre de l'équipe responsable de la surveillance de l'île. Il m'expliquera avec fierté avoir, avec son équipe, mis au point une surveillance rapprochée permettant de prédire les paroxysmes avec une certaine avance. Car en effet, si le volcan est constamment actif, cette activité rend particulièrement complexe la prévision

d'évènements explosifs inattendus, à l'inverse d'autres régions volcaniques aux cycles éruptifs moins denses, comme le Pico do Fogo, au Cap-Vert (Weeks & Popinsky, 2016, p. 3).

Gestion des risques au niveau local et médiation externe : le choc des représentations

Entre autonomie et supervision, les sciences dans le contexte strombolien

Les habitants, bien qu'ils décrivent le volcan en utilisant pas mal de termes scientifiques de par leur éducation (Donovan, 2021), ne sont pas nécessairement convaincus par le travail des volcanologues, qui est parfois jugé trop théorique, et pas assez ancré dans leurs connaissances de leur montagne. De plus, l'approche du volcan comme une source de danger à maîtriser ne leur convient pas, et l'utilité perçue de leurs mesures n'est pas toujours évidente aux yeux des insulaires. Par exemple, le chercheur de l'INGV me dira fièrement que, suite au paroxysme de 2019 qu'ils avaient réussi à anticiper moins de dix secondes auparavant (il y avait une activité en moyenne plus forte, mais qui ne permettait pas de conclure à une éruption imminente), les techniques ont été améliorées, et qu'il y a désormais trois minutes environ pour se mettre à l'abri. C'est une situation risible pour les *strombolani*, qui, non sans un certain fatalisme, s'amusent du fait que ces cinq secondes ou trois minutes de délai ne leur permettent que de chercher un petit abris sans pouvoir véritablement se protéger des colères du volcan qui, s'il le désire, peut tous les rayer de la carte. De plus, ils doivent composer avec tous les risques potentiels mis en avant par les volcanologues, à savoir les chutes de matériaux, les incendies, les flux pyroclastiques, mais aussi les tsunamis et les ondes de chocs (Rosi et al., 2013). Pour exemple, existent dans le village divers panneaux indiquant les chemins d'évacuations et les points de rassemblement en cas de déclenchement de la sirène d'alerte. Et en cas d'alerte, il est nécessaire selon les plans de la sécurité civile de s'abriter en intérieur, pour éviter les risques de chutes de bombes et scories, mais en oubliant alors les potentiels risques d'effondrements, et l'intérêt, selon les locaux, de garder à l'œil la montagne pour voir arriver les éventuels projectiles de grande taille. De même, il est conseillé de monter vers l'intérieur des terres, pour éviter un tsunami, mais il n'est pour autant pas question de trop monter, car se rapprocher des cratères n'est pas non plus une option de grande sécurité. Il y a donc trois minutes si tout va bien – de nombreux évènements passant inaperçus jusqu'au dernier moment – pour trouver un abri sans trop connaître le risque encouru à ce moment précis.

Il me semble, d'après les discussions que j'ai pu avoir avec les habitants et mes lectures sur la gestion du risque volcanique, qu'il y a un décalage entre la résilience et l'acceptation du risque telle que présentée par les autorités et organismes scientifiques, et les mêmes éléments tels que les vivent les *strombolani*. Ceci est visible à différents niveaux : les locaux, comme je l'ai déjà expliqué, sont conscients du risque, et le minimisent surtout dans les discours. D'une certaine façon, on peut dire que ceux qui vivent sur l'île ont accepté les risques en amont, soit avant de s'y installer, soit en décidant d'y rester. Olga, une autrichienne vivant à Stromboli depuis plusieurs dizaines d'années, avance que « en décidant de vivre à Stromboli, tu fais le choix d'accepter le danger potentiel du volcan, même s'il est bien moins dangereux que la ville » (extrait de discussion avec Olga, octobre 2021). Il n'est donc pas idéal de parler de gestion des risques, car ça coïncide avec une approche de la vulnérabilité très théorique, qui part du principe qu'il faut éduquer les locaux aux risques de la vie sur place, et ce dans l'idée de réduire ce risque à un minimum.

En effet, si les explications scientifiques leur sont utiles, et qu'ils sont en général d'accord sur le fait de respecter la montagne et de ne pas se mettre dans des situations anormalement périlleuses, ils ne sont pour beaucoup pas en accord avec l'idée de « réduction » des risques, car ils n'acceptent pas tous une description uniquement scientifique et rationnelle du volcanisme de l'île. Le volcan garde, malgré la reconnaissance des processus géologiques qui s'y passent, une intentionnalité, et il ne peut être prédit, encore moins contrôlé. Pour Geronimo, il n'est pas possible de comprendre le fonctionnement du volcan. Tout ce qu'on peut en dire, c'est que « c'est une personne qui respire, mais on ne peut rien comprendre de plus au volcan » (extrait de discussion avec Geronimo, octobre 2021). Le risque n'est pas connu d'avance, mais l'éventualité d'y être confronté n'est pas sous-estimée et sous réserve d'un grand respect envers la montagne, il n'y a rien d'autre à faire que d'espérer ne pas se retrouver victime d'une de ses colères. Pour Tito, il y a une grande part de chance :

Je suis monté plus de cent fois en haut. Mais j'ai toujours eu de la chance, il ne m'est jamais rien arrivé. Je n'ai jamais ressenti autre chose que des bruits et des vibrations, mais par chance je n'ai jamais eu une éruption grave. Mais ce n'est pas parce que je comprends le volcan, c'est parce qu'avant, les éruptions étaient moins fortes, moins dangereuses. Mais on ne peut jamais savoir quand arrivera une activité plus forte, ce n'est pas possible. Mais si tu y vas souvent, tu le vois (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

Un autre point important est soulevé par Tito : la modification de l'activité volcanique depuis l'été 2019. Ahmed explique que les cratères ont été modifiés, ainsi que leur activité. Désormais, les éruptions quotidiennes sont parfois beaucoup moins fortes et plus silencieuses, ce qui entraîne *de facto* une augmentation de la pression interne et l'accroissement de la fréquence d'éruptions majeures. Le volcan est ainsi moins prévisible et plus surprenant, ce qui ne plait pas aux *strombolani*. Geronimo confirme que le volcan est plus actif maintenant, avec plus de bouches ouvertes. C'est ici une observation commune des volcanologues, comme le confirme le représentant de l'INGV à Stromboli, qui parle d'un risque accru d'éruptions majeures ces quelques dernières années.

Pour Giacomo, il y a un mépris des volcanologues par les vieux de l'île, car ils ne voient pas d'un bon œil l'objectivation et l'attention constante apportée au volcan, qui ne respecte plus son « espace vital ». Ce ressentiment n'est pas égal entre tous, de même que l'idée que le volcan puisse être compris. Geronimo et Iris, pour ne citer qu'eux, sont convaincus qu'il n'est pas du tout possible de prédire les comportements futurs du volcan. D'autres, comme Piero, un marin moustachu, considèrent que les locaux ont plus de connaissances que les volcanologues :

Les chercheurs sont persuadés de tout comprendre, ils sont tout content avec leurs 5 minutes pour évacuer, alors que nous on le sait depuis bien plus tôt. On le connaît bien mieux qu'eux. En 2019, avant l'éruption, on avait pu le voir venir huit jours avant. Il y avait plus de fumée, surtout la veille, et les effusions de lave duraient plus de vingt secondes, contre trois à cinq en temps normal. C'est parce que les conduits étaient trop étroits, donc forcément il y avait beaucoup de pression à l'intérieur. [...] Il y a des moments où on voit venir les éruptions, et nous les habitants, on connaît bien le volcan, et il nous connaît bien aussi, bien plus que les scientifiques. Nous, on ressent et on entend les signaux inhabituels » (extrait de discussion avec Piero, septembre 2021).

Les locaux reconnaissent volontiers qu'ils n'ont pas « la science infuse », selon les mots de Piero. Bon nombre d'entre eux refusent même de dire qu'ils ont des connaissances sur le volcan, comme Iris. Dans tous les cas, comme le dit Tito :

Nous, on le connaît très bien. On a vu toutes les choses du volcan, on a vu toutes les manifestations qu'il a pu faire. Ce n'est pas une discussion de type théorique, tu vois ? Mais par chance, tout a toujours été très bien et il ne m'est jamais rien arrivé de grave (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

Les différences de visions entre l'INGV et les locaux ne sont pas limitées aux risques. En effet, un des grands points de contentieux est celui du lien qui existerait – ou pas – entre l'Etna, Vulcano et Stromboli. Les volcanologues sont pour leur part clairs sur le sujet : les deux systèmes sont indépendants. Le volcanologue présent au centre local explique qu'*Idda* et *Iddu*¹⁶ sont effectivement, dans les légendes, connectés, et qu'ils feraient leurs éruptions simultanément. Il précise que ce ne sont que des histoires, et que dans les faits, chacun des deux volcans puise sa lave dans des chambres magmatiques tout à fait différentes, et que l'éruption de l'un ne signifie en rien que l'autre va exploser. Selon lui, ces mythes sont dus au fait que les deux étant très actifs, le jeu des coïncidences leur aurait offert des éruptions simultanées, mais fortuites.

Il finira tout de même par dire, en se détachant des certitudes avancées jusque-là, que l'Etna et le Stromboli sont situés le long de la même faille qui s'étend de Malte, passe par la Sicile puis Stromboli. De ce fait, un afflux de gaz en un point de cette faille pourrait, théoriquement, influencer les éruptions des deux volcans (et de Vulcano, qu'il ne mentionne qu'après-coup). Mais attention, il le répète, « ce n'est pas un lien direct ».

Les *strombolani*, vous l'aurez deviné, ne sont pas de cet avis, qu'ils jugent être de la provocation. Finalement, on retrouve dans la jeune génération des individus qui, comme l'explique Camila, ont décidé d'être ici par amour de l'île, ou qui y sont nés mais n'ont pas vécu d'événements volcaniques graves et ont décidé de rester. Elle pense donc que beaucoup se sont intéressés au volcan, au lieu d'en avoir peur, et qu'ils se sont beaucoup renseignés sur la géologie et les sciences des volcans. Vigo, guide volcanologique, en est un bon exemple. Fils de *strombolano*, il s'intéresse aux volcans, et a fait des études de géologie avant de revenir à Stromboli. Il a donc un avis qui, à mon sens, représente plus la jeune génération, mêlant sciences de la terre et héritage local. C'est ainsi qu'il décrit le lien Etna-Stromboli :

Etna, Vulcano, Stromboli, ils sont tous sur la même fissure. Ils répondent à la même demande de la terre, aux mêmes mouvements, mais ils sont autonomes, avec leurs propres bassins de magma (extrait de discussion avec Vigo, octobre 2021)¹⁷.

¹⁶ *Idda* signifie « elle » en sicilien, et désigne l'Etna. *Iddu* en est la déclinaison masculine, et réfère ici à Stromboli.

¹⁷ Traduction personnelle de « Etna, Vulcano, Stromboli, they're all on the same crack. They respond to the same demand of the earth, the same movements, but they're autonomous, with their own pools of magma » (extrait de discussion avec Vigo, octobre 2021)

Ce rapport tendu entre scientifiques et locaux est donc complexe, et sous-tend une réalité sociale propre à la configuration moderne d'augmentation de l'importance des sciences. Isabelle Stengers, philosophe des sciences, témoigne de cette tension et insiste sur le besoin d'accepter les limites de son savoir, d'écouter les avis divergents et de redonner dans les connaissances « valorisées » une place au sens commun (Stengers, 2020). C'est en effet un désir des habitants de l'île, et aussi des volcanologues, qui souhaitent « rétablir le dialogue ».

Antonio se questionne sur la relation au volcan qu'auront plus tard les enfants de l'île. Il suppose qu'elle sera plus scientifique, mais il n'est pas tout à fait convaincu du bien-fondé des mesures mises en place par les volcanologues. Il donne pour exemple l'éruption du 06 octobre, qui n'a pas été prédite et qui n'a pas déclenché d'alarme. Selon lui, les volcanologues font tout ça pour avoir de l'argent, parce qu'il est sinon compliqué d'obtenir des financements. Ils insistent alors sur les potentiels dangers du volcan pour permettre de financer leurs activités. C'est un positionnement que partage Geronimo, qui est bien plus virulent sur la question. Il explique que les volcanologues sont des « fraudeurs », car ils viennent à Stromboli « pour les vacances ». Ils débarquent en hélicoptère, parfois avec leurs femmes et enfants, et les alertes ne serviraient qu'à justifier leurs vacances. Néanmoins, avec le temps, il est devenu difficile de justifier le risque éruptif, alors ils ont commencé à invoquer le risque de tsunami, que Geronimo juge exagéré.

Il tempère toutefois lui-même son propre discours, en ajoutant qu'il n'a pas peur du volcan avec tous les instruments de mesure, et il rajoute aussi que ce n'est pas tant les outils des volcanologues qui l'agacent, mais plutôt cette volonté « paternaliste » de vouloir protéger tout le monde des risques du volcan. Tout d'abord parce que c'est un « bon volcan », mais aussi car :

De toute façon, s'il arrive quelque chose, ça sonne, et puis quoi ? On va où ? on est bloqué sur l'île : les bateaux ne viennent pas s'il y a un risque de tsunami, et s'il y a des cendres, l'hélicoptère ne vient pas non plus. Puis en plus, évacuer tout le monde en hélicoptère, ce serait beaucoup trop long (extrait de discussion avec Geronimo, octobre 2021).

Au centre INGV, ils sont pour leur part persuadés de la nécessité de rappeler au *strombolani* le danger de leur volcan. Or, ils ne paraissent pas en être inconscients, malgré ce qu'en pense le chercheur. Il rigole même de ceux qui ne veulent pas en avoir peur. Pour autant, il explique

avoir été contacté par des locaux désireux de voir la sécurité et les contrôles de l'île renforcés, par peur d'une éruption future. En tant que membre du groupe d'évaluation de l'activité volcanique de l'île, il reconnaît tout de même la difficulté de concilier les risques et la confiance du public. En effet, une fausse alerte et la confiance fragile des habitants en l'INGV serait extrêmement compromise. Ce fut le cas en Guadeloupe en 1976 : malgré des probabilités élevées d'explosions et des ordres d'évacuations, rien ne se passa, ce qui en retour créa un climat de méfiance envers les institutions (Donovan et al., 2014). Il semble y avoir encore un gros travail à faire dans la communication entre les scientifiques et les habitants de l'île qui, comme ils l'expriment régulièrement, en ont marre d'être « pris pour des fous », inconscients des risques de vivre sur une telle bombe à retardement. C'est également la représentation véhiculée par bon nombre de touristes, ainsi que par les films, documentaires ou romans présentant Stromboli.

Cette configuration particulière requiert donc une réorganisation de la résilience, car le risque et la gestion de celui-ci est majoritairement pensée par des institutions externes, telles que l'INGV, mais aussi par la commune de Lipari ou l'État italien, qui propose depuis Rome un plan de gestion des risques volcaniques (Bertolaso et al., 2009). Comme l'expliquent Le Blanc et Nicolas (2013), la résilience est un processus politique, d'origine anglo-saxonne, et qui ne correspond pas à la diversité des réalités de terrain. La gestion des conséquences est quant à elle plus collective, à la manière décrite par Cashman et Cronin (2008) dans le cas des éruptions du Mont Ste. Hélène, la Soufrière de Montserrat et le Tarawera en Nouvelle-Zélande. Par contre, à la différence de ce qu'avancent les deux auteurs, la persistance de l'activité du Stromboli induit une autre approche, plus individuelle, que j'ai déjà présentée, et qui déplace le sentiment de communauté que les auteurs présentent comme arme contre la vulnérabilité, à une place d'aide à la reconstruction une fois que l'évènement a eu lieu. C'est alors que les insulaires s'organisent pour reprendre la vie sur l'île, qui ne s'était pas arrêtée pour eux, bien que ça ait un impact non négligeable sur leur économie.

Et le tourisme ?

Ceux qui sont en effet bien plus victimes de ces processus traumatiques, sans minimiser l'impact sur les locaux, sont les touristes. J'ai effectivement observé dans leur chef une tendance à la dramatisation, à la surinterprétation des évènements volcaniques, et un questionnement sur « pourquoi » les locaux vivent ici, ce qui a tendance à les agacer, en ce qu'ils ont la sensation

d'être pris pour des fous. Bien évidemment, ça participe grandement au mutisme apparent des *strombolani* sur leur rapport à la montagne. Il y a, et c'est un sujet qu'il serait intéressant de développer davantage, une réelle rupture de paradigme géosocial, comme je l'ai présenté plus tôt, ce qui induit un rapport au risque, à la mort et à la peur qui diffère excessivement entre les scientifiques, les touristes et les locaux, pour ne citer qu'eux. Le volcan fascine, effraie et attire, mais « questionne toujours les fondements de l'être humain » (discussion avec Vigo, octobre 2021), mais les locaux espèrent toujours que le volcan restera bon avec les touristes, car une trop grande frayeur risquerait de faire disparaître toute source de travail et de rentrée financière sur l'île. C'est un dilemme difficile, auquel sera confronté l'INGV. Le chercheur avec qui je me suis entretenu m'a confirmé que décider d'une évacuation demandait une grande certitude, sous peine de faire peur « pour rien », de faire perdre de l'argent aux locaux et de miner leur confiance envers les chercheurs. En outre, les journaux se chargent efficacement de véhiculer la peur (Pasquarè & Pozzetti, 2007), et le tourisme volcanique est cible de diverses critiques concernant son côté « extrême » (Knafou, 2019). Les risques volcaniques sont d'autant plus pertinents dans l'étude du tourisme strombolien. En effet, l'activité est présente sur l'île depuis la seconde moitié du 20^{ème} siècle, et son arrivée est à mettre en lien avec la parution de deux œuvres audio-visuelles mettant en scène le volcan. Nous trouvons tout d'abord le documentaire *L'homme du Stromboli* (1963) réalisé par le journaliste Jean Pradinas et le volcanologue pionnier de sa discipline Haroun Tazieff, né dans l'Empire russe avant d'être naturalisé belge puis français, qui met en lumière à la fois les conditions de vie sur place. Diffusé à la télévision française et belge, ce film documentaire fera découvrir l'île aux curieux qui commenceront à s'y intéresser, alors qu'à l'époque le tourisme est encore limité à quelques rares allemands et suisses, comme me l'expliquent divers *strombolani*. Ensuite vient le film de Roberto Rossellini, *Stromboli, terra di Dio*, sorti en 1949 dans lequel le personnage de l'actrice suédoise Ingrid Bergman tente une insertion dans le noyau social de l'île, non sans peine. Plus encore que le documentaire de Pradinas et Tazieff, le film de Rossellini marque aujourd'hui encore les esprits. Il est toujours possible de visiter la maison où le réalisateur et son actrice phare séjournèrent et partagèrent des moments complices, voire plus si affinité.

Ce qu'il faut en retenir, c'est que le volcan crée le tourisme tout comme il s'évertue à le précariser, laissant tous ceux qui en vivent à sa merci. Ce n'est pas non plus insurmontable, et Camila confirme que, depuis l'interdiction de dépasser les 400 mètres sur le volcan, l'activité dans son magasin de matériel de randonnée n'a pas vraiment diminuée. Il y a moins d'attrait, puisqu'il n'est plus possible de passer au sommet, mais il y a de ce fait plus de personnes qui

tendent l'ascension aux 400 mètres, et qui n'avaient dans tous les cas pas la force ou/ni l'envie de monter les 900 mètres du Stromboli.

En conclusion : retour sur la résilience des *strombolani*

Dans ce chapitre, nous avons pu observer une situation de renversement par rapport à un volcan silencieux et oublié. À l'opposé, nous nous sommes intéressés à ce qui arrive lorsque le volcan prend une place dans le quotidien, interagit avec les *strombolani*, mais que cette relation est déséquilibrée dans l'autre sens, c'est-à-dire que le volcan est bien plus loquace que les hommes. Abordant alors la question de catastrophe « naturelle », dont l'usage est commun dans la littérature abordant les éruptions volcaniques, vous aurez remarqué que cette expression n'est pas utilisée par les habitants de Stromboli. Cela ne veut pas dire que le volcan ne fait pas peur ou qu'il n'est pas menaçant, loin de là. C'est, avant tout, un exemple de résilience et d'acceptation du risque volcanique, résilience nécessaire à la vie dans une zone géologiquement si active. Au-delà, nous pourrions même dépasser le concept de résilience pour s'intéresser à celui, que j'ai déjà présenté, de paradigme géosocial.

Au moyen de cette vision des aléas volcaniques, non plus seulement comme des risques à affronter, mais comme des éléments inhérents à une vie en cohabitation avec un volcan actif, il devient possible de comprendre pourquoi Pellegrino et Davy ne peuvent pas concevoir que le volcan puisse ne pas être actif, ou encore pourquoi Ahmed, Tito et Antonio sont rassurés par le grondement régulier de la montagne. Ce n'est pas un hasard, le volcan est une vie comme une autre, qu'il est obligatoire de respecter. C'est dans ce cadre que l'opposition aux volcanologues se fait ressentir : par leurs méthodes et leur non-considération des savoirs et désidératas des *strombolani*, ils représentent une menace au respect du volcan, en empiétant sur son territoire, et à l'ordre symbolique, en naturalisant les phénomènes de la montagne. Se crée alors une relation amour-haine entre les locaux et les scientifiques, qui n'est que le reflet de la relation forte qui existe entre les *strombolani* et leur volcan. En revenant sur les considérations théoriques présentées dans l'introduction, nous pourrions dire qu'entre ici en jeu l'intérêt de l'Anthropocène dans la recherche (Ellis, 2021), ainsi que des théories reconnectant « scientifiquement » la culture et la nature (Descola, 2005). L'élément minéral dépasse le statut de passivité, et acquiert de ce fait une capacité d'action et d'influence non négligeable (Pálsson et Swanson, 2016).

Dans les cas où le volcanisme menace, détruit ou tue, il devient alors nécessaire de justifier le choix de rester, de choisir une île « dangereuse ». Néanmoins, cette affirmation, qui paraît évidente, s'applique surtout en dehors de l'île, auprès des étrangers, des médias, des autorités. Le sentiment de frustration d'être pris pour un fou, que plusieurs interlocuteurs m'ont transmis, en est le résultat direct. Le danger est relatif, et doit être remis en perspective. Les *strombolani* ne sont pas tant dérangés par les scientifiques et leurs recherches que par l'irrespect des savoirs locaux, le paternalisme et l'imposition de pratiques et de concepts dans lesquels les habitants de l'île ne se reconnaissent pas (Donovan, 2014). C'est pourquoi je reviens encore une fois sur l'intérêt, dans l'étude de Stromboli et plus généralement d'une zone volcanique, d'effectuer un décentrement (Agier, 2012), un déplacement de paradigme géosocial, par lequel il sera possible de s'approcher un peu plus d'un quotidien qui n'est pas naïf des risques, mais qui ne les appréhende pas comme tels.

Chapitre 3) Au quotidien apaisé. Le volcan personnifié, formes de géoagentivité

Une puissance intime : entrée dans le quotidien de la relation avec *Iddu*

Lors d'une réunion du projet d'écotourisme à Stromboli, une dispute éclata entre Iris, qui préférait un tourisme non-volcanique, et les promoteurs du programme, qui désiraient en faire un point d'attrait. Eva, la gestionnaire des opérations, intervient alors :

Stromboli est indivisible du volcan. Quoi qu'on fasse, il est toujours là, toujours visible. Il y a bien sûr beaucoup d'autres choses à faire découvrir : la culture, les vignes, l'histoire, mais on ne peut pas oublier le volcan. Ce n'est pas une île comme les autres, on ne peut pas dire ça, il y a une ambiance qui est particulière à Stromboli (extrait de discours de Eva, octobre 2021).

L'entrée dans l'intime commence inévitablement par l'ambiance. Bruce Bégout la définit, non pas comme une « atmosphère » qui serait modifiable à souhait, ni même comme les éléments subjectifs qui qualifient une situation dans l'espace et dans le temps, mais « comme la manifestation pré-dualiste d'un milieu affectif » (Bégout, 2020, p. 197). C'est donc une forme d'indicible, d'inexprimable, qui ne se limite pas aux appositions affectives d'un milieu objectif. Toutefois, pour Bégout, l'inexprimable n'est pas inexplicable. Il s'agit, d'une certaine façon, d'en saisir les contours en négatif, en faisant une description du perceptible, finement, jusqu'à ce que ne reste que l'invisible de la situation. C'est un exercice extrêmement complexe, quoique nécessaire, et je propose de le sortir du courant phénoménologique qui l'a vu naître pour l'appliquer à l'ethnographie.

L'ordre de l'indicible.

Dans le cas du Stromboli, en effet, l'enjeu est de transmettre au lecteur l'expérience, tangible autant que sensible, de la vie en communication avec un volcan actif. Nous avons parcouru ensemble un aperçu des risques volcaniques et de leurs implications quotidiennes dans la vie des *strombolani*. Toutefois, il y a dans cette approche seule un manque, un vide qui ne permet pas de comprendre en profondeur la rationalité des habitants de ce lieu. Aborder ce terrain au moyen de ces seules manifestations extrêmes du volcan, c'est oublier ce qui fait le cœur de la

relation entre la *Montagna* et ses humains, comme il serait par exemple dérisoire de vouloir comprendre le catholicisme au travers de ces rituels sans aborder la foi au quotidien.

D'un point de vue méthodologique, intégrer des éléments de l'ordre de l'indicible revient à faire parler ce qui reste discret. J'ai utilisé à cette fin beaucoup de passages en « je », comme présenté dans l'introduction, qui me permettent de ne pas me dédouaner des propos que j'attribue au volcan et aux ambiances, dont je ne maîtrise pas suffisamment la description objective désirée par Bégout qui en ferait autre chose qu'une opinion. Les *strombolani* ont par contre eux aussi des choses à dire sur le rapport intime au volcan, et c'est de nouveau par l'entremêlement de paroles et d'empreintes négatives des silences que nous approcherons, timidement, d'une exploration de ce vaste sujet.

Samuel, que j'ai déjà présenté plus haut, parle donc très bien de cette difficulté à mettre en mots ce qui ne se conçoit pas nécessairement. Il compare le volcan à la mort, en ce que ce n'est pas tangible, connaissable. On peut en avoir des idées, des croyances, des suppositions, des espérances ou des peurs, mais l'on ne peut être sûr de rien. Il insiste sur l'aspect personnel, individuel des relations au volcan, qui sont alors aussi nombreuses qu'il y a des *strombolani*. Il explique néanmoins que, collectivement, il en ressort une difficulté à conceptualiser et unifier le discours. Il met par exemple cette situation en parallèle avec la pandémie, qui, dit-il, ne nous semble pas menaçante tant qu'elle ne nous touche pas. Ce qu'il veut faire passer comme message, c'est que ce rapport fort ne laisse pas la place à l'indifférence, et que la diversité n'éclipse pas la constante de sa présence, et l'impact qu'elle a sur les ambiances de l'île, dont le volcan est un acteur d'importance. Comme le disait Andréia, « Cet endroit s'infiltré en toi, il a quelque chose de spécial. Tu dois en faire l'expérience toi-même, c'est trop surréel pour le raconter »¹⁸ (extrait de discussion avec Andréia, septembre 2021).

C'est là où on ne l'attend pas forcément que le volcan se présente, sans grandes paroles, dans les moments importants des locaux. Ainsi, Melissa, qui devait organiser l'église de San Bartolo pour le mariage de son filleul, avait rameuté une dizaine de personnes le vendredi 17 septembre en soirée. Elle arrive donc sur son *Ape*, accompagnée de deux amies, et commence alors l'opération de déchargement des fleurs et autres décorations en vue du lendemain. L'ambiance

¹⁸ Traduction personnelle de « This place gets into your system; it has something special. You have to experience it for yourself, it's too surreal to tell » (extrait de discussion avec Andréia, septembre 2021).

est festive et énergique, et très rapidement, les grandes feuilles de palmier, les roses blanches ou champagnes et une grande caisse de citrons sont tous devant l'autel, prêts à être installés.

Si certains font un signe de croix avant de rentrer dans l'église, il semble que ce ne soient que quelques touristes intrigués. Au contraire, toutes ces femmes sont en tenue quotidienne, parfois même à pieds nus, et elles n'hésitent pas à chanter, rire, crier. De plus, avant de commencer le travail, Melissa sort des verres et des bouteilles de mousseux. Elle fait sauter le bouchon qui se perd derrière le confessionnal, et tout le monde trinque. Au cours de la soirée, pour installer les décorations, les amies de Melissa n'hésiteront du reste pas à escalader à pieds nus l'autel, s'accrochant à la croix, et emporteront parfois leurs verres qui finiront dans des endroits que le Vatican n'avait probablement pas envisagés.

La décoration semble suivre un style précis, en utilisant des éléments de l'environnement direct. Elles expliquent que ça représente les différents milieux que l'on retrouve sur l'île. La mer y est symbolisée par des amphores et des grands coquillages. La terre s'affirme au travers des plantes et des carreaux de mosaïques, trouvés au sol sur l'île. Les citrons sont un symbole important des fruits de la terre, et de fertilité. Cependant, les décoratrices semblent manquer de quelque chose. Soudain, une des amies de Melissa s'exclame qu'il manque une référence au volcan, et m'envoie chercher des grosses roches de lave sur la plage, pour « rapporter le volcan dans la fête ».



Figure 12 : décorations à gauche de l'autel, composées des éléments représentant l'île (photographie personnelle, 17 septembre 2021).



Figure 13 : à la droite de l'autel, les roches volcaniques s'ajoutent aux autres objets (photographie personnelle, 17 septembre 2021).

Le volcan prend alors la place à laquelle il a droit, comme habitant de l'île. Comme en témoigne la discussion animée qui suivit, il n'est pas question de laisser le chef des lieux en dehors de tout ça. Camila le disait bien, « nous ne sommes que des invités chez *Lui* » (extrait de discussion avec Camila, octobre 2021). Notez que nous sommes dans un contexte de mariage, de fête et de réjouissance. Le volcan est par la présente extirpé de son rôle de destructeur pour endosser celui de protecteur, ou du moins de membre de la communauté à part entière.

Le contexte de ce dernier chapitre s'inscrit dans la continuité de la balance de force entre humains et volcans. Dans un premier temps, nous avons eu le silence du volcan, avec une relation d'emblée inégale puisqu'un des interlocuteurs ne se manifestait pas. Dans un deuxième temps, sorti brusquement de sa torpeur, le volcan a élevé le ton, renversant la balance vers une relation elle aussi déséquilibrée, mais dans l'autre sens, avec un volcan trop bruyant, qui ne laisse pas de place aux hommes. Dans cette dernière partie, nous allons rentrer dans le rapport « sain », comme il me le sera présenté par plusieurs, au volcan. La relation, plus équilibrée, donne à chacun la possibilité de s'épanouir, d'échanger, sans que ne soit plus centrale la question de la catastrophe, du danger. Les paroles de mes interlocuteurs seront complétées par des exemples iconographiques, dont la signification et l'analyse symbolique apportera une profondeur à l'analyse de l'intime et des représentations locales, dans toute leur diversité.

Le volcan est présenté tel un être vivant par les *strombolani*, un membre de l'île. Il est donc intéressant de comprendre ce que représente pour eux la vie, géologique dans ce cas, de leur montagne fumante. Nous aborderons ici la question du mouvement. Métamorphique tout d'abord, avec l'évolution de son anatomie, et respiratoire ensuite, dans ce qui fait l'une des caractéristiques principales du vivant. Par après, nous découvrirons la puissance symbolique et énergétique que transmet le volcan aux *strombolani*, dans un rapport apaisé et quotidien. En résumé, il est ici question d'entrevoir le volcan « personnifié », rendu presque humain.

Métamorphose

Un des éléments qui marquera tout observateur attentif à la morphologie des cratères du volcan sera l'évolution morphologique constante de cette zone inhabitable. Au gré des éruptions, des réveils et périodes de calme de la quinzaine de bouches éruptives (Rosi et al., 2013), le Stromboli a plus une activité quasi-constante que régulière. J'entends par là que, si d'aucuns avancent qu'une seule et même éruption est en cours depuis plus d'un millénaire, les modes

d'expressions de cette activité et son intensité n'ont cessé de se modifier. Sans compter les milliers de mètres cubes de dioxyde de carbone et de dioxyde de soufre rejetés chaque jour, le volcan peut cracher dans son activité jusqu'à 6 tonnes de roches volcaniques par éruption. Il n'est donc pas étonnant que la zone de retombée de ces lapillis soit sujette à des évolutions dans le temps.

Les changements les plus importants subviennent surtout lors des paroxysmes. La zone de la coulée de lave du cycle éruptif de 2002-2003 est un exemple de la modification de l'espace, du mouvement du sol. Pellegrino se rappelle avec nostalgie de l'époque où n'existait pas cette jetée magmatique s'avancant brutalement vers les vagues. Oliver m'explique qu'à la suite des paroxysmes de 2019, la zone sommitale a été profondément affectée, ce que transmettent bien Ahmed, Tito ou Antonio, quand ils parlent des changements de comportements de la montagne. Dans les discours des *strombolani* apparaît véritablement l'idée que le volcan change, se transforme constamment, ce qui explique la défiance envers la possibilité de « prévoir » les comportements futurs de la montagne.

Si l'on décide de s'éloigner des mots des *strombolani* pour aborder l'indicible introduit en début de chapitre, je propose de revenir sur le concept de métamorphose, pour en comprendre les implications culturelles, historiques et sociales. Utilisée principalement dans le domaine de la biologie, la métamorphose est avant tout une transformation physique, avec une « unité » qui reste, indivisible (Bishop et al., 2006). Par exemple, la chenille qui se métamorphose en papillon. Son enveloppe physique change, mais son individualité n'est pas modifiée. La chenille et le papillon sont deux états matériels distincts d'un même être. L'analogie avec les ontologies de Descola est ici immanquable : une continuité des intériorités et une discontinuité des extériorités, telles sont les caractéristiques de l'animisme (Descola, 2005). Le lien avec le volcan devient alors possible. Une montagne « que l'on ne peut pas oublier », dont l'identité est mise en avant au moyen d'appellations comme *Lui*, *Iddu*, *la Montagna* ou encore *il cippo del luogo* (le chef des lieux)¹⁹. La forme mouvante est quant à elle acceptée, et si on « respecte l'espace » du volcan, c'est précisément car on ne sait pas prévoir son prochain mouvement, sa prochaine métamorphose, et qu'il « a toujours le dernier mot », selon Antonio.

¹⁹ Je mentionne l'appellation « *Iddu* », car elle m'a été maintes fois répétée sur le terrain, mais son « authenticité » est contestée, comme en témoigne Ettore Barnao (2017), pour qui l'usage du pronom n'est qu'une itération moderne, donnant au volcan un statut plus inaccessible qu'il n'en est besoin, bien qu'il ne remette pas en question la personnification du volcan.

Tout ceci reste bien entendu hypothétique, et il n'est pas pour but de faire coller les théories de Descola à un exemple empirique, mais force est d'admettre l'ouverture interprétative qu'offre la comparaison. En effet, ce ne sera plus un secret à ce stade du texte, les *strombolani* vivent avec le volcan comme voisin, telle une autre « personne » de l'île, comme beaucoup me le répèteront. Il est évident qu'ils savent tous que le volcan n'est pas un être humain, mais cela n'empêche en rien d'y voir un être à la chair minérale, au sang magmatique et au souffle sulfureux dont l'âme est par contre comparable à celle des hommes. L'*anima*, en parlant du volcan, est souvent invoquée, faisant de *Lui* un être animé, doté d'une capacité d'action. Ce que l'on peut comprendre comme une forme d'*agency*, comme le propose Bowden dans une relecture de Deleuze, s'inscrit dans une interrelation complexe avec d'autres humains et non-humains possédant une force agissante (Bowden, 2015). Cette vision se détache de l'approche qu'ont les volcanologues, pour qui le volcan n'est rien d'autre qu'un point chaud, le résultat fortuit de conditions géophysiques particulières. Il n'est pourtant pas judicieux d'opposer une vision scientifique absolument naturaliste avec un sens commun qui serait empreint d'animisme. Au contraire, le scientifique de l'INGV à Stromboli expliquera, comme les locaux, le besoin de respecter le territoire du volcan, bien qu'il ne le justifie pas par les mêmes raisons, et les *strombolani* maîtrisent et mobilisent en bonne partie le vocabulaire scientifique. Plusieurs d'entre eux sont même géologues et volcanologues de formation.

Il respiro della Terra

En continuant plus loin dans ce qui fait du volcan Stromboli un être personnifié, la respiration se présente comme une manifestation claire de la « vivacité » de la montagne. Hugo, comme beaucoup d'autres, parle de « *respiro della Terra* » (le souffle de la Terre), traduisant bien le lien, théorisé par James Lovelock et repris par des auteurs comme Bruno Latour, avec une Terre vivante et agissante, au même titre que tous les vivants biologiques, en ce compris les humains (Latour, 2010 ; Lovelock, 1992).

J'ai déjà signifié l'importance apportée par les *strombolani* à la communication du volcan. Le grondement sourd témoignant de l'expulsion de roches et gaz divers est perçu comme le rappel constant de l'écoulement du temps et surtout comme le signe d'un volcan apaisé, calme mais tout de même bien vivant. Dans cette perspective, le souffle est un signe de santé et de stabilité, un rappel de la « bonté » du volcan. La reconnaissance et l'écoute active du volcan pratiquée

par les insulaires demande de l'expérience, du temps et requiert une attention sensible, passant par plusieurs sens. Au niveau visuel, la vision des nuages de cendres et de gaz sont des symboles clairs de l'activité de la montagne, et sont donc tout naturellement interprétés comme indice de sa vivacité. En allant plus loin, il est intéressant de noter l'iconographie entourant les nuages volcaniques, qui donnent à voir un mode d'expression d'*Iddu*, et dans laquelle la bonté du volcan est soulignée. La couverture du roman *Amarsi a Stromboli* de l'auteur local Fabio Famularo (2015) est l'une des nombreuses images remplaçant le nuage de fumée par un cœur.

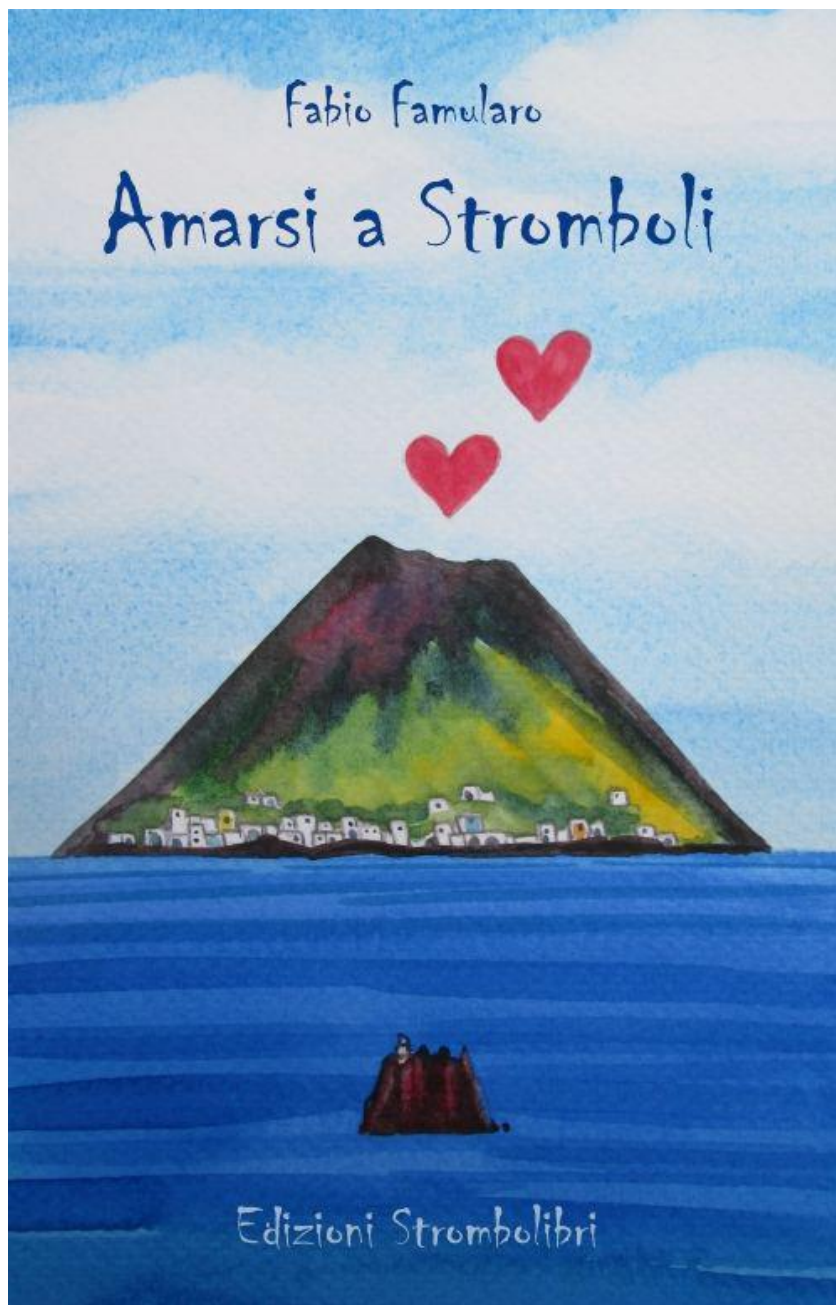


Figure 14 : couverture du livre "*Amarsi a Stromboli*", de Fabio Famularo (2015).

Hugo n'est pas le seul à mentionner le *respiro della Terra*. C'est même le nom d'une des sculptures de Salvatore :

Le respiro della Terra, je l'ai fait l'an passé pendant la pandémie, parce que du coup, comme nous nous sommes arrêtés, la nature a pu respirer, reprendre de l'espace. La main, tu vois, est mise comme s'il y avait un lendemain. On ne prend pas tous les poissons, on laisse la possibilité à la terre de vivre, alors la main [de la sculpture] invite à se dire qu'il y a encore un lendemain. Il n'y a pas qu'aujourd'hui, il y a aussi le futur. La terre aussi nous montre bien qu'elle en a marre, tu vois bien que tout part en vrille, avec les tempêtes, les volcans, ... La nature, si elle veut, elle nous efface comme ça [coup de main en l'air] (extrait de discussion avec Salvatore, novembre 2021).

Le souffle prend donc son sens au-delà de la vivacité. C'est aussi un incitant au calme, à l'humilité et au respect. Dans une certaine mesure, Salvatore propose le rappel de la présence de l'environnement, de *Gaïa*, dans le monde humain (Descola, 2005 ; Lovelock, 1992). Dans cette sculpture s'ouvre un creux qui, lorsque la sculpture est placée sur son haut piédestal, donne à voir en fond le sommet fumant du Stromboli, créateur de la roche sculptée. La « nature », comme l'appelle Salvatore, devient alors part intégrante de l'œuvre. Le volcan, dans cet ancrage, peut évoluer, « faire son spectacle » comme dirait Iris, ce qui lui laisse le choix, et évite, à nouveau, de parler à sa place : Stromboli se montre bien lui-même, il n'est point utile de chercher à le recopier, ce qui le figerait alors dans une représentation anthropocentrée. Cette idée se retrouve aussi dans l'utilisation par l'artiste des formes « naturelles » de la pierre volcanique, car « cette pierre, elle est déjà belle comme ça. On peut la mettre debout, et c'est déjà très bien [...]. La forme de la lave, c'est déjà une sculpture » (extrait de discussion avec Salvatore, novembre 2021).

Sans répéter ce qui a déjà été largement présenté au fil du récit, à savoir que le volcan évolue de jour en jour, il m'apparaît utile de noter en quoi le souffle se pose comme un intermédiaire entre l'intériorité du volcan, ses « états d'âme », et les êtres humains. Sans être le seul medium d'interaction, les fumées du volcan trahissent plus ces énergies, comme l'ont bien exemplifié Tito et Antonio en interprétant les nuages de cendres. Au-delà, et ce n'est peut-être ici qu'un hasard, notons l'organisation régulière des retraites méditatives sur l'île, retraites qui n'hésitent pas à user des techniques de respiration pour accéder à son « for intérieur », comme l'explique Karen Williams (2019). Cette dernière information n'est pas à considérer autrement que comme une anecdote, mais elle offre néanmoins un bel exemple des implications du souffle en dehors

du « simple » acte mécanique, et des liens qui peuvent être faits avec le rapport au volcan des *strombolani*.

Transmission énergétique et cycle des éléments

Dans la continuité directe du point précédent, je propose de faire une analyse plus approfondie de la relation humain-volcan au Stromboli en tant que transfert d'énergies. Nous l'avons compris, le volcan, au travers de sa respiration, trahit tant sa vivacité qu'il transmet ses états d'âme. Qu'en est-il maintenant des autres « expressions » volcaniques ? En effet, je l'ai développé dans le deuxième chapitre, le volcan ne fait pas que produire des nuages, plus ou moins visibles et audibles. C'est ici à un niveau plus sensible de rapport au volcanisme que je propose de nous arrêter. Si la vue est un sens important dans l'équation, de même que l'audition, le degré le plus intime de relation à la montagne passe par les vibrations, la « transmission d'énergie » du volcan aux *strombolani*. C'est ainsi que beaucoup le présenteront. Tito explique qu'avec le temps, il est faisable d'apprendre à connaître le volcan, à le ressentir. Alors, dans ces cas-là, en s'asseyant à un endroit calme, sur les rochers, il est possible de sentir son corps résonner. C'est une sensation à la limite entre l'audition et la sensation corporelle, « entendre avec le corps », d'une certaine façon. Le temps long prend dans ce cas tout son sens : c'est avec la pratique que vient cette capacité à ressentir, que l'on attribue dans la recherche aux animaux (non-humains) (Wikelski et al., 2021). Ce sont pourtant bien les humains dont nous parlons ici. Je ne l'ai pas investigué, mais il était intéressant d'observer comme, lors des réguliers événements sismiques de très faibles amplitude, les touristes et « nouveaux » *strombolani* ne ressentaient rien, tandis que ceux ayant plus de bagage local arrivaient à déterminer précisément qu'un tremblement de terre était en cours. En contradiction avec ce que je viens de dire, on me racontera en vitesse, lors d'une session de récolte d'olives, une ascension du volcan en compagnie d'un groupe de touristes aveugles. De ce qu'on m'en raconte, c'est que même s'ils ne « voyaient » pas la montagne, ils étaient tout particulièrement sensibles aux sons et vibrations du volcan. La sensation d'une terre vivante leur était apparemment tout particulièrement agréable. Je n'ai malheureusement pas d'informations supplémentaires sur cette expérience, mais elle serait intéressante à répliquer.

De surcroît, c'est bien plus qu'un ressenti physique. Salvatore décrit une analogie entre les changements d'états et d'activité du volcan, et les humeurs des humains :

Pour moi c'est comme ça : quand *Lui* est agité, qu'il fait des explosions, du bruit, alors moi je suis plein d'énergie, comme une pile électrique. Et ça influe sur mon travail aussi. Quand le temps est un peu plus mauvais, et que le volcan est plus actif, je travaille beaucoup plus. Quand il y a beaucoup de soleil, je dors sur la terrasse (extrait de discussion avec Salvatore, novembre 2021)

L'influence du volcan sur les comportements est communément exprimée par les insulaires. Je porte toutefois l'attention sur le fait que, si ce n'est pas en soi unique à Stromboli, la variabilité est quant à elle moins répandue. Ainsi, Gísli Pálsson (2020) décrit comment les islandais aiment s'identifier à un volcan ayant été en éruption au moment de leur naissance. Il est ainsi fait référence à une éruption précise d'un volcan défini. Le Stromboli, du fait à nouveau de son paradigme géosocial singulier, n'offre que peu d'occasions de s'identifier à une éruption en particulier. Le volcan est en éruption constante depuis longtemps, son activité est la norme. Dès lors, l'état précis du volcanisme au moment de la naissance ou d'un quelconque moment de la vie importe peu *en soi*. Il est, me semble-t-il, préférable d'observer l'impact du volcan dans sa fluctuation, sa constante métamorphose et son imprévisibilité. L'idée de fluidité est inaliénable du Stromboli, et son influence sur les humains ne déroge pas à la règle. Je n'ai pas eu l'occasion d'approfondir la question, qui mériterait une étude bien plus poussée. Nous sommes, de nouveau, dans le domaine de l'indicible, de l'intime, et c'est sur un temps d'autant plus long qu'il est possible d'observer les fluctuations des humeurs « volcaniques ». Afin d'éviter toute surinterprétation, je passe volontairement au point suivant, sans oublier les questionnements laissés en suspens pour une prochaine recherche.

Il est par contre une expérience dont j'ai beaucoup entendu parler, au vu du nombre important de *strombolani* originaires d'ailleurs, qui n'est autre que celle du premier contact avec le volcan, avant l'adoption de la relation. Les expériences sont diverses, allant de la peur à l'amour instantané. Tito raconte ainsi, en parlant de son père :

Quand papa est parti pour Stromboli, on a dit à lui et ses collègues que l'île était magnifique et qu'ils y seraient très bien. Néanmoins, on ne leur a pas dit qu'il y avait un volcan actif. Alors, quand il est arrivé ici et qu'il a senti les premiers mouvements et les « boom boom » il a eu très peur, et il a voulu s'enfuir au plus vite. À l'époque, il n'y avait pas de navire pour partir, du coup il est resté là [rires]. Il a eu tellement peur qu'il a dit à son commandant qu'il voulait être transféré, mais il lui a dit de rentrer à son poste. Et au final, il est resté 77 ans ici. Il s'est habitué, et il n'a plus eu peur. Il a acheté

la maison, cultivé des fruits, et il a rencontré ma maman, à la plage (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

Le père de Tito a donc eu besoin d'une période d'adaptation, le temps d'apprendre à connaître l'île, le volcan. Ce n'est pas étonnant : l'imaginaire des volcans n'est pas très réjouissant, et la symbolique chrétienne n'a pas joué en leur faveur, les affublant de caractéristiques machiavéliques. Pour les *strombolani*, à l'inverse, le volcan est tout sauf malveillant. Pour certains, c'est une évidence, et la période de frayeur présentée juste au-dessus n'intervient alors pas du tout. Gianluca, un homme d'une soixantaine d'années, avec qui je n'aurais que quelques courtes discussions, raconte que :

Quand je suis arrivé à Stromboli, j'étais jeune, donc j'avais beaucoup de vigueur. Je sautais partout, parce qu'il y a beaucoup d'énergie ici. Après avoir débarqué, je suis resté assis pendant 1h dans les dunes de sable qui ne se trouvent pas loin de la centrale électrique. Je prenais le sable dans mes mains, et je me suis rendu compte qu'il était pas sale. Il ne laisse pas de traces sur tes doigts, alors qu'il est si noir. Au bout d'une heure, j'ai arrêté ma transe et je suis reparti pour retrouver mes amis, parce que c'étaient eux qui m'avaient invité à venir ici. C'était en 1979 et je suis resté ici. Il y a les quatre éléments et ça donne vraiment énormément d'énergie. Le feu tout particulièrement. Je suis vraiment tombé amoureux du lieu la première fois que je suis arrivé, directement (extrait de discussion avec Gianluca, novembre 2021).

Dans son cas, c'est plus un sentiment de bien-être et d'énergie positive, qui l'a saisi dès son arrivée. Quoi qu'il en soit, il me décrit tout de même le temps nécessaire à comprendre le volcan, ou *a minima* à bien le ressentir. Il parle aussi des quatre éléments, autre sujet très régulier des descriptions de l'île par ses habitants.

Les cinq éléments

Les quatre éléments sont donc tous présents sur l'île de Stromboli. La *terre* tout d'abord, qui est représentée par ce sol sombre, fertile et riche de minéraux, mais aussi par le sable, les cendres ou les roches. Ces dernières, explique Oliver, peuvent être de diverses couleurs, selon les températures d'expulsion et leur composition. Elles varient du noir à l'ocre, en passant par des teintes brunes et orangées, ou encore grises claires. Elles sont constellées de bulles, plus ou moins grosses, et de nombreux cristaux aux reflets verts. Il y en aura des mates comme des brillantes, des légères comme des très denses. Salvatore explique qu'en bord de mer, il vient

recupérer des pierres très dures, car l'érosion n'aura laissée derrière elle que le cœur dense de la roche. Dépendamment de ses projets, il se fournira donc plus ou moins en altitude sur la montagne. Je l'ai déjà abordé, mais en plus de représenter la matière première de chaque œuvre, la roche est l'œuvre en soi, pour Salvatore. Sur son *flyer*, il utilise comme titre « *le pietre di Stromboli* », en français « les pierres de Stromboli », et son nom n'est mentionné en petit qu'à la fin. Il me l'explique, c'est pour lui bien moins important que la pierre, mais aussi que l'île et ses habitants qu'il représente en dehors, lors d'expositions dans toute la péninsule.

L'*air*, ensuite, se retrouve dans l'histoire des îles Éoliennes. Leur nom en est un témoignage flagrant. Le vent souffle souvent sur l'archipel, et fait donc partie du quotidien des *strombolani*. Ahmed raconte que « les éléments de la nature se font bien plus entendre ici, ou en tout cas se font bien plus ressentir. Quand il y a du vent, on l'entend très fort » (extrait de discussion avec Ahmed, octobre 2021). Plus qu'extrême et insoutenable, il est surtout omniprésent, et la vétusté de la plupart des habitations ne permet pas de s'isoler du sifflement de l'air. Cet élément peut aussi se comprendre dans l'idée d'espace, en lien avec le calme qu'apprécient beaucoup d'insulaire. Salvatore décrit son besoin d'espace en comparant à la ville :

À Stromboli, c'est ma vie. La ville c'est comme une jungle pour moi ! Je dois me battre pour ne pas perdre la tête. Ici, on a de l'espace, on peut vivre. Tu verras en rentrant en ville, tu vas te sentir étouffé ! [...] J'adore entendre le silence. Et quand on me demande ce que je fais ici en hiver, puisqu'il n'y a rien, je réponds juste que j'écoute la mer. C'est suffisant (extrait de discussion avec Salvatore, novembre 2021).

Le sculpteur nous rappelle au prochain élément, l'*eau*, représentée surtout par la mer. Je ne vais pas refaire un descriptif de l'importance du milieu marin pour le *strombolano*, que j'ai largement détaillé dans le premier chapitre. La pêche en fait l'un des piliers de la société locale. Le transport, l'insularité, tout passe aussi par ce médium marin.

Enfin, en dernière position des quatre éléments, le *feu* est peut-être le plus caractéristique du Stromboli. Puisqu'on parle des éléments dits « naturels », excluant par la même les feux d'origine humaine, les *strombolani* sont très fiers de pouvoir dire que leur île possède tous les éléments, sur une si petite superficie. Très souvent, comme dans un état de « complétude », la coprésence de l'eau, de la terre, de l'air et du feu est présentée comme la preuve, ou la cause d'une énergie singulière à Stromboli. C'est une affirmation qui est apparue régulièrement dans

les extraits mobilisés tout au long de ce travail. Dans la culture matérielle, nous retrouvons d'autres exemples de cette attention portée aux éléments. Ainsi, des assiettes vont par exemple être décorées en quatre couleurs, le blanc, bleu, noir et rouge, avec parfois une zone centrale, d'intersection. Cet espace flou, à l'intersection des quatre éléments, Antonio me la présentera.

Le titre de cette section n'est pas une erreur, on me parlera bien de « cinq éléments ». Quand Antonio me dit ça, j'eus un moment d'incompréhension, avant de réaliser que l'addition n'était pas correcte. En le confrontant à ce qu'il venait de dire, il me répond : « non, ce sont bien les cinq éléments ! Tu as l'eau, la terre, l'air, le feu, et le volcan » (extrait de discussion avec Antonio, novembre 2021). On ne peut, selon lui, pas réduire le volcan au feu. Comme l'expliquent très bien Danielo et Camila, le volcan *est* l'île, et il préexiste à tout ce qui se trouve sur ses flancs. L'aspect divin du Stromboli ressort très fortement dans cette idée de cinquième élément, et nous y reviendrons un peu plus loin dans le chapitre. Toutefois, notons qu'effectivement, le volcan comme élément est dans les faits bien accepté. Lors de la préparation du mariage, il y avait les éléments de la terre, comme les citrons et tuiles, les éléments de la mer, avec les amphores, le feu à travers des bougies, le vent avec les éventails, et le volcan avec les roches. De nouveau, nous sommes ici dans le domaine de l'indicible, de l'intime, et j'attire votre attention sur l'aspect purement hypothétique de ce que j'avance. C'est au travers d'une recherche bien plus longue que nous pourrions statuer sur ces questions.

Pieds à terre

Les énergies du volcan sont donc transmises aux hommes. Je l'ai montré, ce n'est pas tant par la vue ou l'ouïe que passent ces dernières, selon les *strombolani*. Ces deux sens sont plus utiles dans la communication quotidienne. À un niveau plus intime, néanmoins, la transmission énergétique, « vibratoire », passe davantage par le contact avec la terre, par les pieds. Ce me fut communiqué très tôt lors du terrain. Valentino, qui aidait à porter les valises vers l'appartement à notre arrivée sur l'île, ne portait pas de chaussures. On me l'expliqua sur place, les *strombolani* aiment bien marcher les pieds nus à même le sol. L'idée me semblait belle, et je décidais d'en faire de même pour mieux me « fondre » dans le terrain. Cet exercice me servira de rappel sur la nécessité pour le corps de s'habituer à ressentir les variations du sol, rendues imperceptibles par les chaussures. Au niveau des textures tout d'abord, et bien que cela puisse paraître évident, les effets sont différents. Les pavés de roche lisses utilisés dans les rues sont plutôt doux et agréables, alors que les pierres non taillées par la main de l'homme gardent cet aspect rêche,

qui blesse et demande une constante attention du placement de ses pas. Les plantes sont souvent pleines d'épines, et le sable noir, doux et chaud, prend parfois avec le soleil une température qui fait regretter sa couleur absorbante. Tout ce que je raconte ici, bien que n'étant que mon expérience, n'est pas anecdotique. En effet, bien loin de me fondre dans le décor, marcher à pieds nus devint rapidement un sujet d'accroche en rue. « *Ah, tu sei un veró strombolano !* », en français « ah, toi tu es un vrai *strombolano* ! » me sera souvent adressé. Mais quel pouvait donc bien être le lien entre le fait de ne pas porter de chaussure, et de se rapprocher de l'identité d'un habitant de Stromboli ? Sans vouloir trop m'avancer, plusieurs explications complémentaires sont envisageables. Tout d'abord, il y a l'idée, qui me sera souvent présentée dans ces moments de discussion, de prendre le temps de faire « comme eux », et de « sortir du confort » en acceptant de ressentir la rugosité des sols. Comme pour la relation au volcan, ou la capacité à ressentir les vibrations, il ne faut pas oublier la question de l'habitude, du temps long, qui est essentielle pour les *strombolani*. Ainsi, Tito raconte :

Mon oncle était un *strombolano*, et il était habitué à marcher sur le sable brûlant à pieds nus. Après un certain temps, en allant aussi en mer, il avait une peau tellement épaisse sous les pieds, c'était devenu comme des semelles ! Mais il marchait partout à pieds nus, et il ne sentait plus rien, et c'est une bonne habitude en fait ! Mais il était né ici, c'est une adaptation à l'environnement. Il n'a jamais voulu partir d'ici, il n'aimait pas la ville. Ça faisait trop de bruit, trop de confusion... (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

Il explique comment son oncle, fort de cette expérience et de sa capacité à supporter la chaleur du sable, se baladait de façon ostentatoire sur la plage, entraînant les touristes à le suivre avant de rigoler en les observant sautiller douloureusement jusqu'à l'eau. Mais ce contact au sol est bien plus qu'un apprentissage à la résistance. C'est une capacité à capter les énergies de la montagne, en supprimant le morceau de plastique qu'est la semelle et qui, me dira-t-on, entrave la transmission. Gianpaolo, patron d'une des épiceries de Stromboli, décrit en détail la nécessité de marcher en contact avec la roche volcanique. Lors d'une petite discussion, pendant qu'il encaissait mon souper, il me demande de lui montrer la plante de mes pieds. Je m'exécute, et il s'extasie en voyant que celles-ci sont noires. Pour lui, je suis rentré là en contact avec le volcan, il peut me transmettre ses énergies. Le témoin de ce contact est donc la poussière, ces résidus du volcan qui finissent dans la peau, et qui prouvent simplement qu'on a passé suffisamment de temps les pieds à même la terre. Cette énergie, il la décrit comme une forme de « courant électrique ». C'est pourquoi les chaussures sont un *medium* isolant à éliminer, et c'est

ensuite la raison pour laquelle il m'invite à sortir sans chaussures les jours de pluie particulièrement. La raison qu'il invoque est celle de la conductivité. L'eau est un excellent conducteur, et la pluie permet donc de recevoir d'autant plus d'énergie du volcan. Les *strombolani* se nourrissant, d'une certaine façon, de cette énergie, en capter davantage est une très bonne chose.

Marcher à pieds nus, capter les énergies du volcan, apprendre à résister aux roches acérées et au sable brulant fait donc partie des capacités qui, entre autres, participent à la détermination d'une identité commune pour les *strombolani*. C'est d'autant plus valable en opposition aux touristes, qui pour la plupart portent soit des tongs et ne quittent pas la plage, soit sont équipés de bottines de randonnée et viennent pour grimper le volcan. Toutefois, pour des questions d'hygiène, tous les locaux ne désirent pas se déchausser. Ils continuent tout de même, me semble-t-il, à considérer cela comme un trait typiquement *strombolano*.

Se rapprocher de son hôte : l'expérience de l'ascension

Les *pieds à terre*, même avec des chaussures, continuent de garder leur importance dans une expérience toute particulière, celle de l'ascension vers le *Pizzo Sopra la Fossa*, le pic et la crête depuis lesquels sont visibles les éruptions. À la suite des deux paroxysmes de l'été 2019, il n'est plus possible d'en faire l'expérience, à moins de demander des autorisations complexes que je n'ai pas réussi à obtenir. Je n'ai donc pas la possibilité de relater une expérience de première main, mais il y a tout de même plusieurs habitants de l'île qui, par petites doses, me parleront de l'escalade d'*Iddu*. Avant la crise de 2002-2003, la montée au sommet était très peu réglementée. Le volcan était resté globalement assez calme, et n'avait fait que peu d'éruptions majeures ou de paroxysmes dans les décennies précédentes. Toutefois, dès le début de notre siècle, le tourisme en constante augmentation, un volcanisme plus violent et imprévisible poussent progressivement les services de protection civile à restreindre l'accès à la zone sommitale. Katia, une amie de Daniello que je croiserai lors d'une fête un soir de novembre, se rappelle d'une nuit passée au sommet :

On montait avec des bières et un peu d'herbe, on prenait une tisane chaude en haut et on faisait cuire les patates en les mettant dans le sable, tant il était chaud ! Il y avait 9 bouches. 9 bouches ! Des nouvelles s'étaient ouvertes pendant la soirée, et elles crachaient toutes en même temps, et pendant toute la nuit ! C'était une chose merveilleuse, fantastique, à un tel point qu'on est parti à 10 heures

le lendemain matin. Et avec la lumière du matin, c'était beaucoup trop beau (extrait de discussion avec Katia, novembre 2021).

Je l'ai déjà expliqué, la population plus âgée n'est pour la plupart jamais montée sur le volcan. C'est au fil d'un changement de mentalité, progressif, que la distance physique avec *Lui* va se réduire, tout en restant précautionneuse. Camila cite comme raison l'absence de souvenir d'un paroxysme violent (différent depuis 2019), ou l'arrivée plus récente sur l'île qui évite la transmission familiale du souvenir traumatique d'une éruption destructrice. Antonio se demande dans quelle mesure le développement d'une culture scientifique qui « rationaliserait » le volcan, ne serait pas l'une des explications quant au relâchement de l'adhésion aux mesures d'interdiction. En effet, la surveillance intense dont est sujet le volcan peut amener à un sentiment de sécurité, qui n'est pas accepté par tous. Quoi qu'il en soit, les événements de 2019, qui clôtureront l'accès au volcan à une altitude limite de 400 mètres, ont modifié la manière d'accéder au sommet, ou la volonté de l'entreprendre. Danielo explique pour sa part son refus d'y remonter. Il comprend l'intérêt, l'a fait à moult reprises, mais juge la balance coût-bénéfice comme désormais défavorable. D'autres habitants vont reconnaître le risque sans pour autant mettre fin à l'activité. Celle-ci se faisant en totale illégalité, je ne citerai pas de noms. Outre l'aspect illégal, on peut légitimement se questionner sur l'aspect sécuritaire d'une telle décision, qui peut pousser les plus téméraires à ne pas prendre suffisamment de précautions.

Pour revenir aux *strombolani* toutefois, il me semble que s'ils valorisent le métier de guide volcanologique, ils ne ressentent pas le besoin d'y faire appel pour eux-mêmes. Katia explique ainsi que :

Je ne suis jamais montée avec un guide parce que eux, ils sont trop pour la sécurité. Je le comprends, et dans un sens c'est bien, mais pour nous on n'en a pas envie. On montait vers 11 heures, 11 heures et demi, quand il n'y avait plus personne, et on profitait (extrait de discussion avec Katia, novembre 2021).

Les guides ne sont de plus pas très enthousiastes à l'idée d'accompagner une ascension clandestine. Oliver explique que, de par son statut de guide officiel, il est responsable de toute personne avec qui il monte au sommet, que la mission soit officielle ou non, rémunérée ou gratuite. Il ne désire dès lors pas prendre de risques inutiles, car le volcan reste dangereux, et

s'il n'obtient pas d'autorisation, il ne bénéficie pas d'assurance ni protection légale, quel que puisse être le problème.

Tout le monde s'accorde par contre pour affirmer qu'il est dommage que l'expérience du volcan depuis le sommet ne puisse plus être partagée. C'est tant l'avis du scientifique que je rencontrais au centre INGV que celui de Daniello, qui dit que :

Quand la protection civile a interdit l'accès au sommet, ça m'a rendu triste. Pas pour moi, mais pour tous ceux qui n'ont jamais pu avoir cette expérience. Mais c'est vrai aussi que les risques qu'il se passe quelque chose sont faibles mais pas nuls. Ma sœur, à chaque fois qu'elle revient à Stromboli, elle va au-dessus. Elle ne sait pas rester là à le regarder d'en bas (extrait de discussion avec Daniello, novembre 2021).

La sœur de Daniello exprime bien ici l'aspect irrésistible que constitue l'ascension, qui explique aussi pourquoi beaucoup continueront à cheminer du niveau de la mer jusqu'à une altitude de 924 mètres, dans une randonnée qui n'est en rien un jeu d'enfant :

La montée est très difficile. Elle est haut niveau. Pas niveau de l'Everest non plus, mais quand même [rires]. Chaque année, je vois des gens de tous les niveaux, pays, âges, qui n'atteignent pas le sommet. C'est risqué, et (si on n'a pas l'habitude) il vaut mieux y aller avec un guide ou avec des gens qui connaissent. Parce qu'on ne pense pas, mais les gens se perdent ! Donc même son groupe, il faut bien le choisir. D'ici on ne s'en rend pas compte, mais au-dessus, c'est en fait très grand, presque comme la longueur du village (extrait de discussion avec Daniello, novembre 2021).

Pour essayer de comprendre un peu mieux cette expérience d'escalade, je vous propose de monter au-dessus du niveau de la mer et de comprendre, au gré des étapes, le changement d'environnement et ce qu'il procure au randonneur. En partant de la plage, il faut monter jusqu'à l'église de *San Vincenzo*. Sur la gauche, avant d'atteindre la place, une petite rue pavée, assez raide, monte avec en ligne de mire le sommet. En l'empruntant, nous montons jusqu'à atteindre les anciennes tours de télécommunication, puis nous atteignons la hauteur des dernières maisons, avec sur la droite, un ruelle conduisant au COA²⁰ et au moulin à huile, et sur la droite la maison de Giacomo et ses nombreux oliviers. Le pavement s'arrête ensuite pour laisser place à la terre et à la roche. De là, un choix s'impose : soit nous empruntons le chemin menant au

²⁰ Le COA est le centre d'observation volcanologique de l'île. C'est là que sont centralisées les données de tous les capteurs disposés sur et autour de la montagne.

point de vue sur la *Sciara*, à 300 ou 400 mètres, soit nous prenons un petit chemin qui, pour sa part, mène à l'observatoire volcanologique de l'Université de Florence, le *Semaforo San Vincenzo*. Pour arriver jusque-là, le chemin se faufile entre les longs roseaux et les plants de fenouil. Gianpaolo aime se déplacer dans les alentours. Comme il l'explique, il y fait très calme et silencieux. Il écoute alors le chant des oiseaux, le bruit du vent, et renifle les effluves des plantes avoisinantes. C'est pour lui une pause nécessaire dans un quotidien de travail parfois très intense.



Figure 15 : la vue du volcan au crépuscule depuis un champ de roseaux, situé entre le village et l'Osservatorio (photographie personnelle, 20 octobre 2021).



Figure 16 : vue du village depuis une altitude d'environ 300 mètres (photographie personnelle, 12 octobre 2021).

La vue se dégage soudainement, donnant à voir l'étendue de la mer, et la petitesse du village, qui paraît alors miniature. Danielo explique cette sensation :

Le volcan paraît petit, parce qu'il est en mer. La mer ne te donne aucune perspective, donc tout semble petit. Regarde le Strombolicchio, tu ne t'attends pas à ce qu'il soit si haut quand tu t'en approches (extrait de discussion avec Danielo, novembre 2021).

Il est à noter aussi la végétation, qui diffère. Les figuiers font leur apparition, les roseaux disparaissent, et des arbres et arbustes méditerranéens semblent ici s'épanouir. Les mousses sont présentes en nombre, et la diversité est impressionnante. Les roches sont elles aussi différentes. Résultant de différentes éruptions, les laves de compositions et viscosités différentes donnent des sols tantôt rouges, tantôt noirs, à la rugosité variable et dont les formes résultantes sont plus étonnantes les unes que les autres. De là, dans une ambiance paisible, à une hauteur comprise entre 200 et 400 mètres, il devient possible de ressentir le grondement du volcan. Sans être un bruit, les vibrations se font comme « entendre » à travers le corps tout

entier, sans passer par les oreilles. Les éruptions sont pour leur part de plus en plus audibles. Je n'aurais pas l'occasion de monter plus haut, mais au travers des témoignages des *strombolani*, j'ai pu rassembler des éléments permettant d'en faire la description. Au-delà de 500 mètres d'altitude, le chemin quitte la verdure pour arriver sur la « partie noire », la zone à partir de laquelle la végétation se fait très rare.

Danielo, qui est pourtant décidé à ne plus rejoindre le sommet, continue à marcher jusqu'à cette zone désertique :

Moi, je suis monté tellement de fois. Avec mon papa au départ, et puis seul vers 9 – 10 ans. C'est amusant aussi, parce qu'il y a le sable, tout ça. Tu peux faire comme du ski au niveau du sable, c'est rigolo (extrait de discussion avec Danielo, novembre 2021).

Katia valide : « la partie noire, où s'arrête la végétation, est extrêmement belle. J'adore y aller. C'est de là que tu as la sensation de hauteur, parce que tu n'as plus d'arbres » (extrait de discussion avec Katia, novembre 2021). Danielo explique que, de là, il est très facile de redescendre en cas de problème. Avec le sable, les heures de montées se rembobinent en une dizaine de minutes. Lui et Katia, comme Tito et Antonio, insistent sur la difficulté d'avancer sur ces derniers 400 mètres de dénivelé. À chaque pas en avant, la moitié de l'énergie dépensée est perdue à s'enfoncer les pieds dans le sable chaud. La montagne est raide, l'environnement rude et aride, très peu hospitalier. Il ne faut pas se perdre, au risque de se retrouver dans des situations peu enviables. Mais, dans les discours, il apparaît clairement que « quand tu arrives au sommet, tout prend du sens » (extrait de discussion avec Katia, novembre 2021). La douleur physique, la fatigue, toutes ces souffrances sont compensées par le spectacle hors du commun offert par Stromboli. J'insiste sur le fait que, pour les *strombolani* également, l'expérience du sommet n'est pas commune ou banale. Un tel rapprochement avec les cratères n'est, comme je l'ai dit, envisagé que par certains jeunes, et tous ne le font pas régulièrement. Quoi qu'il en soit, ça ne retire rien à la force du moment. Hugo, sur sa page Instagram, décrit son expérience :

Je n'ai grimpé au sommet du Stromboli que deux fois dans ma vie... mais je peux dire que ce furent les émotions les plus fortes de ma vie... comparables au moment de la naissance de mes filles... [...] nous nous sommes arrêtés au sommet cette nuit-là et nous nous sommes endormis bercés par le souffle du volcan. À notre réveil, nous étions enveloppés de brouillard, une brume blanche et dense,

qui comme par magie, avec un coup de vent a disparu, pour laisser place à l'horizon brûlant de l'aube... (extrait de *story* Instagram de Hugo, 30 mars 2022)²¹.

La puissance émotive dégagée par le volcan est une caractéristique rapportée par tous mes interlocuteurs qui y sont montés. L'expérience se situe au croisement de deux sensations pourtant d'apparence antagonistes mais si souvent combinées, la peur et l'attrance. Vigo est le premier à le dire. Pour lui, « ton corps te dit de fuir, mais c'est tellement magnifique que tu as envie de continuer » (extrait de discussion avec Vigo, octobre 2021). C'est une « présence » qui rappelle constamment sa puissance, et ce plus encore lorsqu'on s'en rapproche. Lorsqu'il organisait des excursions avec les touristes, il adorait observer l'« égalisation » des relations humaines. En bas, dans ces groupes, les chefs d'entreprises, les avocats, ne parlent pas aux ouvriers, et inversement. Au sommet, il note que tout le monde se retrouve sur un même pied d'égalité, remis dans sa « condition humaine » par la « présence » d'une existence surhumaine, géologique. De retour en bas, si les relations reviennent à leur hiérarchie initiale, Vigo continue de trouver utile cette interlude profondément humain rendu possible par l'action du volcan.

Les émotions procurées par le volcan vu du sommet sont aussi très intenses et personnelles. Vigo raconte par exemple avoir régulièrement des clients en pleurs, à qui il répond que « c'est normal. Si vous pleurez, vous êtes dans le bon état d'esprit » (extrait de discussion avec Vigo, octobre 2021). La peur fait donc partie intégrante du panel d'émotions à ressentir pour « bien » accomplir l'ascension. Néanmoins, pas question que ça devienne trop handicapant. Comme bien souvent dans la relation avec le Stromboli, c'est une histoire d'équilibre, de balance à ajuster à un niveau individuel. Dès lors, pour Danielo :

Si tu as peur de monter, alors non, il faut rester à la maison. Sinon, c'est une très belle expérience, surtout le soir. Mais c'est vraiment si tu n'as pas peur. Tu dois te demander si ça a une valeur pour toi de monter. Si c'est le cas, alors ça en vaut la peine (extrait de discussion avec Danielo, novembre 2021).

²¹ Traduction personnelle de « sono salito solo due volte in cima allo Stromboli in vita mia...ma posso dire che sono state le emozioni più forti della mia vita...paragonabili al momento della nascita delle mie figlie... [...] Ci fermammo in cima quella notte e ci addormentammo cullati dal respiro del vulcano. Al risveglio fummo avvolti nella nebbia, una densa foschia bianca, che come per magia, con una folata di vento spari, per lasciar spazio all'orizzonte infuocato all'alba... » (extrait de *story* Instagram de Hugo, 30 mars 2022).

Je ne vais pas plus m'étendre sur les ressentis de la montée, bien que beaucoup soit encore à découvrir sur la question. Elle demanderait toutefois une étude plus longue, et la possibilité de pouvoir en faire l'expérience, afin de retransmettre la place du volcan dans cet instance particulière de la communication humain-volcan, dans laquelle la montagne a une place active non négligeable. À ce stade, je ressens le degré d'intimité qui existe au moment de se trouver au niveau du sommet, mais je ne pense pas avoir encore toutes les clés pour le décrypter. Seul le temps long, si cher à l'ethnographie, donnera l'opportunité d'en découvrir toujours plus.

Divinisation

Le lecteur attentif aura repéré, tout au long du déroulement du récit, des indicateurs menant tout droit à ce point. En effet, pour les *strombolani*, le volcan est bien plus qu'un simple relief, un élément de décor, une toile de fond minérale sur laquelle va se bâtir un monde humain. Stromboli est une montagne, mais une montagne vivante. Que ça soit à travers ses mouvements, ses énergies, ou encore au travers d'une relation humain-volcan basée sur l'écoute et le respect mutuel, nous avons vu que le volcan est une autre personne vivant sur l'île, au même titre que les humains. Toutefois, de par son antériorité (le volcan préexiste aux hommes) et sa puissance, force est de reconnaître le pouvoir conféré à *Iddu*. Cette forme de divinisation n'est pas du tout unique à Stromboli, bien au contraire. Les déités andines associées aux « montagnes de feu » (Bouysse-Cassagne, 1998) sont d'une grande puissance. Un autre exemple, peut-être le plus connu de tous, est celui de Pelé, déesse hawaïenne du feu et des volcans (Emerson, 2013), dont le culte résista à la colonisation et aux mouvements missionnaires pour être encore aujourd'hui largement suivi dans l'archipel. Je ne vais pas revenir sur tous les exemples de cultes anciens et récents rendus à des volcans ou à des déités qui en sont dérivées, ce serait un tout autre travail. L'originalité de Stromboli, toutefois, est à nouveau à chercher dans son activité constante. Les conséquences de ce que l'on pourrait assimiler à une unique éruption d'intensité variable durant depuis presque deux millénaires sont diverses, mais peuvent être regroupées sur un socle d'explication commun. Ce dernier, que j'ai déjà abordé, est celui d'un paradigme géosocial unique, dans lequel l'activité volcanique est la norme, la constante. Si on peut dès lors considérer que cela rend la société plus stable, moins vulnérable aux risques volcaniques, il faut se remémorer que la déstabilisation arrive pour les *strombolani* non seulement en cas d'éruption très violente, mais aussi en cas de calme inhabituel du volcan. La société locale est donc dans une forme de jeu d'équilibriste, et fait état d'une grande capacité de résilience qui lui permet de

contrer l'imprévisibilité de l'état de « norme » qui, puisque directement basé sur le volcan, change constamment.

Pour revenir aux formes de divinisation du volcan Stromboli, je n'ai pas noté de rituels particuliers, comme des sacrifices au volcan tels qu'on peut en voir beaucoup à travers le monde. À ce propos, John Grattan et Robin Torrence (2010) font état de la récurrence de mythes, rites, prières et offrandes qui, bien souvent, ont comme point commun une volonté d'« apaiser les forces divines responsables des éruptions » (Grattan & Torrence, 2010, p. 205)²². Bien que l'on reste toujours dans le cadre de l'hypothèse, il me semble approprié de lire cette particularité au regard du contexte géosocial de Stromboli. J'appuie d'autant plus cette proposition que David Chester et al., en étudiant l'implication de la religion dans l'approche aux volcans italiens que sont le Vésuve et l'Etna, notent que la religion catholique se lie aux croyances païennes dans un syncrétisme, mais que reste la volonté de calmer un monstre qui risque de se réveiller (Chester et al., 2008). À Stromboli, la religion catholique et la croyance en la montagne ne sont pas incompatibles, comme en témoigne Francesco :

C'est comme la religion catholique, ça va ensemble. Les gens me demandent souvent : « Francesco, comment tu peux croire aussi en une pierre ? » [rires]. C'est un peu comme notre dieu à nous. Ta religion doit toujours être dominante. Pour autant, une forme de croyance pour les éléments de la nature est bonne, mais ça peut être le cas pour tous les éléments de la nature (extrait de discussion avec Francesco, novembre 2021)

Ce grand chrétien, fidèle à San Vincenzo, ne nie pas du tout l'aspect divin de Stromboli et n'impute pas d'intention ou d'agentivité démoniaque au volcan comme cela peut ou a pu être le cas pour l'Etna et le Vésuve. Bien au contraire, il insiste même sur la bonté du volcan, élément essentiel de la relation en jeu :

Le volcan, *Lui*, est connu de tous, depuis toujours. C'est comme un être humain. Il est brave, tranquille et bon, mais qui a quand même de la force. Au cours de son histoire il a eu ses phases, disons-le comme ça. C'est vrai qu'il a fait quelques éruptions exceptionnelles, qui ont créé des difficultés, et qui ont fait des victimes, mais au final on vit bien ensemble, il est bon, il te ramène sans cesse à ta place. Si tu dois mieux te comporter, il te le rappellera. Parce que l'être humain à

²² Traduction personnelle de “appease the divine forces responsible for eruptions” (Grattan & Torrence, 2010, p. 205)

besoin qu'on le lui dise : c'est pas tout seul que tu vas te dire « je dois être plus courageux » ou « je dois mieux me comporter », non.

C'est un volcan protecteur, bienveillant, dont l'humeur n'est pas toujours parfaite et prévisible, mais qui n'a fondamentalement pas de mauvaises intentions. Dans l'héritage chrétien, Francesco insiste aussi sur l'imperfection de l'être humain et sur son besoin d'être guidé, ce que fait le Stromboli pour les *strombolani*.

Je n'ai pas énormément d'éléments me permettant de m'étendre outre mesure sur la cohabitation de cette forme de croyance avec le catholicisme sur l'île, mais je tiens tout de même à dire que cette cohabitation existe dans les faits. Il suffit de se rendre dans l'église de San Vincenzo pour observer une maquette, un modèle réduit de Stromboli, avec les églises, pasteurs, brebis et autres éléments de l'iconologie chrétienne, mais aussi la noirceur du volcan, le nuage de fumée, et même une coulée de lave éclairée par LED, reflétant pourtant un événement rare et plutôt symbolique du volcanisme. De même, c'est le pouvoir religieux local qui, à la sortie du film *Stromboli, Terra di Dio* en 1949 insiste pour donner ce nom au film, transfigurant le statut symbolique de l'île de repère des portes de l'Enfer à celui de terre divine (Barnao, 2017). Francesco est en accord avec l'avis général qui considère ce film comme l'élément déclencheur de tout le tourisme actuel : « c'est devenu un emblème, un symbole, il a laissé sa trace (*Terra di Dio*) et après la guerre, les éruptions, les maladies [de la vigne], c'était important » (extrait de discussion avec Francesco, novembre 2021).

Et comment se matérialise cette divinisation du Stromboli ? J'étais en effet au départ assez surpris de l'absence apparente de rites dirigés vers le volcan. C'est me semble-t-il une conséquence d'un volcan qui parle pour lui-même, qui n'a pas besoin que l'on prenne la parole à sa place, et envers qui une certaine forme de respect fait craindre un possible blasphème, comme me le diront Pacino et Genna, un frère et sa sœur d'une quarantaine d'années chacun. Ils supposent que tous ces éléments jouent ensemble dans le silence relatif qui entoure le volcan. Puisque le volcan parle pour lui-même, et qu'il le fait maintenant, après un mois de calme suspect, de manière proactive, il ne reste en réalité plus qu'à tendre l'oreille, et à accepter de voir, d'entendre, de ressentir tous ces sons, images et énergies que j'ai amenés au cours du récit. Antonio le disait, et Francesco le confirme :

C'est une croyance, c'est comme une forme de religion. Et puis quand tu vis ici, que tu y évolues, quand tu te lèves le matin, qu'est-ce que tu fais ? Qui est-ce que tu salues en premier ? Et puis pendant la journée, puis le soir mais aussi la nuit, ou est-ce que tu mets les yeux ? Tu regardes plein de choses, bien sûr, mais où est-ce que tu les mets le plus souvent ? Toujours sur *Iddu*, comme on l'appelle. Tout de suite lui, en premier lieu le matin. Avec un sentiment de respect. C'est vraiment une croyance, et ça doit être comme ça (extrait de discussion avec Francesco, novembre 2021).

Ce respect, qui se manifeste donc différemment en fonction de l'âge, de l'historique familial, du respect des coutumes, est surtout une affaire de volonté intime. Comme Samuel qui affirmait que la relation au volcan était une relation indicible et personnelle, on peut dire que le rapport au pouvoir divin du Stromboli se présente, lui aussi, à un niveau très personnel, sans besoin de grands rites, de processions et de cultes publics, qui sont toujours localement réservés au christianisme.

Je vais éviter de répéter ce que j'ai déjà pu écrire dans la conception locale des risques, qui est évidemment empreinte de cet aspect divin, et je vais juste conclure en rappelant le pouvoir de décision qui est imputé à Stromboli. Selon les avis de beaucoup de mes interlocuteurs, les habitants de l'île ne sont que les invités de l'hôte minéral, qui peut décider de reprendre son territoire quand bon lui chante. Cette forme de fatalisme quant à la précarité de leur vie se retrouve dans les propos de certains qui escaladent le volcan, qui expriment que leur vie est de toute façon entre les mains du géant de pierre, totalement hors de leur contrôle.

Siamo fuori di testa : repère des émotifs en errance

Pour conclure ce dernier chapitre, j'aimerais revenir sur le choix de Stromboli comme lieu de vie. Pourquoi vivre sur le volcan ? Sans forcément considérer cette décision à l'aune du risque volcanique, et après toute la réflexion déroulée dans ce travail, apparaissent certains éléments de réponse. Bien sûr, il faut souligner que tous les *strombolani* ne vivent pas sur l'île par réel choix, mais plus par habitude, héritage familial ou nécessité socio-économique. Toutefois, il est apparu que la plupart de mes interlocuteurs, qu'ils soient nés sur l'île ou qu'ils s'y soient établis en cours de vie, éprouvent un profond attachement à leur terre. Il y a bien entendu énormément de littérature qui traite du sujet de l'attachement à la terre, tant d'un point de vue pratique que symbolique (Scannel & Gifford, 2010). Celle-ci démontre que le sentiment d'attachement à un lieu est lié à un sentiment d'appartenance sociale, d'attachement aux co-habitants du lieu

(Hidalgo & Hernández, 2001). Francesco me décrit par exemple son amour pour Stromboli, son histoire et ses habitants, la diversité des profils qu'il est possible de croiser sur l'île.

Et dans cette grande variété de profils, un de ceux que l'on va retrouver régulièrement sera celui du citadin, venant soit d'Italie soit d'ailleurs, qui lors d'un *burn-out*, d'une période de doute ou de difficulté, atterrit à Stromboli, pour quelques jours, quelques mois voir pour la vie. Clarina est une jeune serveuse dans un des rares bars ouverts à cette période de l'année. Ayant vécu en France, elle est parfaite bilingue, et alterne entre une vie de photographe à Paris et en Sicile. Elle est pourtant sur l'île depuis plusieurs mois. « Je me suis retrouvée perdue dans un moment de ma vie, j'avais besoin de trouver une bulle hors du monde, et je l'ai trouvée ici » (extrait de discussion avec Clarina, novembre 2021). Elle ajoute que Stromboli, plus généralement, est un repère pour tous ces gens qui, dans le monde « extérieur », recherchent « un but, un sens ». Elle conclut en disant que « les gens ici sont tous un peu bizarres, on a tous un peu de folie » (extrait de discussion avec Clarina, novembre 2021).

La « folie » me sera aussi exprimée par Daniello et Oliver, qui diront tous deux que les *strombolani* ne sont pas fous en choisissant de vivre sur un volcan actif, mais qu'ils le sont tout de même un peu sur d'autres plans. Ils en rigolent, et je dois bien avouer que je ne saurais trop expliquer ce qu'ils entendent par cette folie. Salvatore explique cela par le fait d'être en marge d'un monde tourné vers l'argent, ce qu'il méprise :

Pour moi ici c'est le village parfait. Parce que l'être humain, je trouve qu'il est de pire en pire, et avec tout ce qu'on entend... Il veut toujours plus d'argent, de richesses. Si tu as 100, tu veux 200. Si tu as 400, tu veux 1000, c'est toujours le même bazar avec l'argent ! Et puis tu en fait quoi après ? Tu meurs avec (extrait de discussion avec Salvatore, novembre 2021).

Effectivement, cette tendance à ne pas s'insérer pleinement dans une vie effrénée, capitaliste et citadine réunit beaucoup de *strombolani*, peut-être plus encore chez les primo-arrivants, pour qui l'installation sur l'île résulte d'un choix volontaire. Il est vrai, notons-le, que la vie à Stromboli reste particulière en rapport au reste de l'Italie. Le transport, l'accès aux ressources, à l'eau et à l'électricité, tout est limité. Tout ceci a, comme effet secondaire, de regrouper des personnes qui acceptent, voire même apprécient le calme. Salvatore est l'un d'eux, il reste enfermé chez lui durant les mois d'été, tant il n'aime pas être étouffé par le monde dans les rues. De manière générale, tous le disent : si l'été, très vivant, est agréable, l'hiver est nécessaire

pour se reposer, se reconnecter à la l'île et ses habitants. Tous ne supportent pas le calme plat de l'hiver pour autant. Un jeune papa me dira par exemple, avant son départ, « on ne peut pas toujours rester ici, l'ami ! ». Un sentiment qui, à défaut d'être partagé par tous, est tout de même expliqué. Vespaccio, le voisin, dira vers la fin du terrain :

Là tu vois vraiment la vie à Stromboli. En été quand tout est ouvert, qu'on sort, qu'il y a du monde, beaucoup de gens disent « oh je voudrais trop vivre ici, je vais y acheter une maison et m'y installer » puis en octobre ils partent car « je ne peux pas tenir » (extrait de discussion avec Vespaccio, novembre 2021).

Il est vrai que l'hiver n'offre pas beaucoup de divertissement à la population restante. Tous les bars ou presque sont fermés, il n'y a plus de restaurants, les boutiques ferment en grande majorité, et les agences touristiques, gîtes et hôtels rentrent en hibernation. Un pizzaiolo, travailleur saisonnier sur l'île, ne comprenait pas qu'il soit possible de rester à Stromboli en dehors de la saison touristique. Il n'y a « rien à faire », dit-il, et c'est juste « bon pour s'ennuyer à mourir ». D'autres sont plus mitigés, reconnaissant cette absence d'activités, mais la préférant tout de même à l'effusion de la ville. C'est le cas de Roro, qui s'ennuie parfois, mais se sent bien trop perdu et stressé en ville pour retourner y vivre. Camila dira la même chose : elle est partie de Sicile pour trouver ce calme, mais elle admet que les soirées jeu de cartes sont un peu répétitives.

Ceux pour qui l'hiver est trop long partent alors en voyage, pour rendre visite à la famille, les amis, pour s'échapper du quotidien ou juste profiter de la trêve touristique pour eux-mêmes prendre des vacances. Et ceux qui, comme Clarina, étaient venus en recherche de sens, profitent du temps libre pour choisir de repartir ou pour enfin fixer leurs idées, comme elle me le dira. Stromboli, selon elle, est véritablement un lieu de refuge, l'endroit où venir se reposer avant de repartir. Samuel exprimait une situation assez similaire. Alternant entre une ville citadine, très active, et une vie d'insulaire, il ressentait toujours le besoin de « revenir à Stromboli, pour se ressourcer, se calmer, reprendre des forces et s'imprégner de l'énergie [de l'île] » (extrait de discussion avec Samuel, octobre 2021). Salvatore décrit de manière précise ce sentiment, largement exprimé, de sérénité offert par Stromboli à ceux qui prennent le temps de le recevoir :

J'ai 57 ans, et j'ai déjà fait le tour de l'île... je ne sais pas te dire combien de fois ! Et, c'est une histoire que je raconte souvent. Je le fais tellement de fois chaque année, pour aller faire de la pêche

sous-marine. Et même si c'est 10, 15 ou 20 fois par an, à chaque fois que je suis sur la barque et que je regarde l'île, c'est vraiment... C'est la *Montagna*, les parfums, les sons. Je ne comprends pas qu'on puisse faire ça juste pour l'argent [parlant des opérateurs touristiques] sans avoir les émotions (extrait de discussion avec Salvatore, novembre 2021).

Au final, la situation peut être résumée par Danielo, qui explique qu'il est nécessaire d'être un peu fou, artiste, pour vivre à Stromboli. Je ne vais faire de la psychanalyse, mais la notion de folie semble dans ce cas signifier pour eux le fait de penser dans des réseaux parfois considérés comme « irrationnels », comme dans le fait de donner une agentivité au volcan. C'est, de nouveau, un résultat de ce paradigme géosocial très particulier, qui de par son unicité, rend les manières d'être au monde et l'identité sociale des *strombolani* uniques, du moins à une échelle nationale. Se crée donc un lien fort entre Stromboli et ses humains, qui se fait sentir à jamais une fois qu'il est établi :

Le Stromboli est éternel, même si l'on s'éloigne de l'île, l'île vous garde attaché à elle par un cordon ombilical qui n'est jamais vraiment coupé et qui vous ramène toujours chez vous, qui vous ramène toujours au centre de la terre. Le Stromboli est en nous, sur nous, sous notre peau (Vi Racconto di Stromboli, 2021)²³.

Cette intimité, forte, qui relie la montagne vivante et les habitants qui ont fait l'effort de s'ouvrir à son contact est, selon les différents récits, indélébile, et caractérise fortement l'appartenance à l'identité commune des *strombolani*. Il y a encore de nombreuses questions qui resteront ouvertes à la suite de ce travail, et tant d'autres récits qui ne demandent qu'à être écoutés et analysés. Ceux-ci permettraient de porter plus loin encore cette tentative d'aborder le rapport des humains avec un volcan actif, dans une perspective sensible, intime. Comme je l'avais explicité en début de chapitre, c'est dans le registre de l'indicible que l'on retrouve beaucoup de ces informations, qui sont dès lors complexes à récolter et à traiter sans déborder dans de la surinterprétation massive. J'ai donc volontairement gardé chaque point assez concis, et les tentatives théoriques ou hypothétiques ne doivent absolument pas être comprises comme des fins en soi, et encore moins comme des universels. Les phénomènes volcaniques sont aussi singuliers que les êtres humains, et la rencontre de l'un et de l'autre ne peut qu'être étudiée dans

²³ Traduction personnelle de « Stromboli è per sempre, anche se ti allontani dall'isola, l'isola ti tiene legata a sé con un cordone ombelicale che non si taglia mai veramente e che ti riconduce sempre a casa, ti riporta sempre al centro della terra. Stromboli ce l'abbiamo dentro, addosso, sottopelle » (Vi Racconto di Stromboli, 2021)

un cadre spatio-temporel très précis et particulier, qui ne peut se superposer facilement à d'autres situations, elles aussi particulières.

Conclusion : retour sur la relation volcanique

Nous arrivons au terme de ce travail. À travers ces quelques lignes, j'ai tenté de montrer les particularités de l'île de Stromboli, et en quoi cette recherche s'inscrit avec pertinence dans le champ de l'anthropologie que l'on pourrait qualifier de « volcanique ». Nous allons ici revenir sur le déroulé du texte, et en lien avec l'introduction, parcourir rapidement les inspirations théoriques initiales au regard de l'empirie.

Avant même d'arriver à Stromboli, j'avais bien entendu lu beaucoup de travaux ayant rapport aux populations vivant dans des zones de volcanisme actif. Bon nombre des recherches s'intéressant plus spécifiquement à la relation humain-volcan s'intéressent aux îles d'Asie du sud-est, et dans une moindre mesure aux régions d'Amérique Latine. J'ai essayé de comprendre le contexte de Stromboli en rapport à ces articles et livres, mais l'exercice s'est avéré complexe. En effet, et cela paraît peut-être évident *a posteriori*, tous les volcans sont différents, de même que les populations qui y vivent diffèrent les unes des autres. Comparer les réactions aux éruptions des résidents du volcan Merapi, en Indonésie, aux réactions des résidents du Stromboli, est une tâche risquée au cours de laquelle un glissement vers la correspondance à un idéal-type doit être évité. Avant de revenir sur l'originalité de ce travail dans la littérature existante, je me dois de revenir rapidement sur mes orientations théoriques présentées en début de travail. M'inscrivant dans le domaine de l'anthropologie de la nature, j'ai, dans la foulée d'auteurs comme Philippe Descola (2005), essayé de montrer en quoi séparer une culture humaine d'un environnement extérieur subjectif était totalement impensable. En suivant ses grandes ontologies, on retrouve chez les *strombolani* d'évidents éléments animistes et naturalistes, qui témoignent dans leur intrication d'une construction commune de ce que l'on nomme culture et nature, rendant les deux éléments imbriqués et indifférents. En allant plus loin, à partir du concept de géosocialités présenté par Gísli Pálsson (2020), j'ai voulu introduire le volcan comme *acteur* du terrain, au même titre que mes interlocuteurs humains. Ce faisant, les auteurs que j'ai présenté dans mon introduction théorique m'ont plus servi de référence implicite, de guide donnant plus de profondeur à ce manuscrit.

L'identité des *strombolani*, du moins la part de celle-ci étant influencée par le volcan, fut au centre de ma réflexion. Dès les premiers instants sur l'île, je cherchais à percevoir la relation, en commençant par les manifestations qu'il était possible de ressentir. Du côté du volcan, cela

aurait pu être un grondement, des retombées de cendres, une lueur rouge, ou toute autre manifestation volcanique. Qu'il se fasse voir et entendre, en résumé. Pour l'aspect humain, je me demandais quelles seraient les légendes, éventuelles prières, croyances, offrandes qui auraient pu être adressées à *Iddu*. Sur ces deux aspects, le premier mois fut marquant de par son silence. Le volcan, n'offrant que très peu de signes d'activité, se faisait totalement oublier pour qui restait dans le village. Pas de bruit, pas de visuel, peu de fumée et de cendres. Quant aux *strombolani*, ils ne semblaient pas très enclins à me parler du volcan. Je compris rapidement qu'il n'y avait que très peu de rites officiels. Les croyances et légendes étaient peu nombreuses, et ne jouaient rien de plus qu'un rôle de folklore discret. Il me faudra continuer le terrain pour réaliser que ce premier mois avait été complètement influencé par l'évolution sur le temps long de l'activité volcanique. Peu élevée en ce mois de septembre, elle avait déstabilisé les *strombolani*, pour qui une activité régulière est signe de bonne santé du volcan. S'ils n'en disaient rien, c'est tout d'abord parce que mes questions étaient mal formulées. J'insistais sur la notion de risque, ce qui a le don de les agacer, tant ils ont à se justifier de vivre sur un volcan actif. Ce n'était toutefois pas la seule cause : il semble y avoir une volonté de ne pas être « blasphématoire » envers ce volcan bon mais puissant. Il ne faut pas parler négativement de lui, car on ne veut surtout pas provoquer sa colère. À ce stade, j'introduis la première extrémité du *continuum* que représente la relation entre les humains et leur volcan. Ce que je veux signifier par-là, c'est que nous étions alors dans une situation de déséquilibre, une relation dans laquelle une des deux parties, le volcan, ne répond plus à l'autre partie, les *strombolani*. Pour ces derniers, la gêne provoquée par ce silence semblait interroger, et faire craindre une susceptibilité accrue de ce volcan qui, je le rappelle, possède un pouvoir décisionnel. De la combinaison de ces éléments, on peut comprendre les raisons du silence des humains.

Après ma lecture de la littérature existante, il m'apparaît que cette situation est particulière. C'est plus souvent dans un but préventif que, justement, les habitants des zones volcaniques tentent activement d'apaiser leur géant de feu. On peut penser aux sacrifices des populations précolombiennes (Socha et al., 2021), qui n'est qu'un exemple parmi tant d'autres. À l'instar des sociétés mélanésiennes (Galipaud, 2002), l'activité volcanique devient à Stromboli la norme, et on ne cherche pas à l'éviter, mais plutôt à « vivre avec ». Dans ce dernier cas, plusieurs manières de faire sont possibles. L'adaptation peut être matérielle, comme pour les maisons surélevées près du Pinatubo qui permettent de se protéger des *Lahars*²⁴ (Rodolfo &

²⁴ Coulées de boue d'origine volcaniques, aux conséquences matérielles pouvant être dévastatrices.

Crittenden, 2002). Elle peut aussi se faire à travers la reconnaissance du risque important et le respect d'une zone de sécurité, comme avec l'exemple des Maori, qui établissent des *tapu* – littéralement, des tabous – autour des lieux volcaniques à risque (Lowe et al., 2002). À Stromboli, l'adaptation est multifactorielle. Le village est, malgré la proximité avec les cratères, de taille restreinte, et n'est pas construit dans les zones les plus à risque. Ce qui montre une adaptation de l'habitat au risque volcanique. De plus, le danger est compensé par une résilience extrêmement importante. C'est une caractéristique des petites îles volcaniques mise en avant dans l'excellent article de John Grattan et Robin Torrence, *Living under the shadow: cultural impacts of volcanic eruptions* (2010), dans lequel ils expliquent que les populations de ces petits territoires avaient, à travers les époques, fait preuve d'une étonnante capacité à rebondir et à garder une stabilité. L'incapacité à déplacer le village situé à la proximité directe des cratères et l'activité constante du Stromboli rendent toutefois les comparaisons très partielles, et insistent sur l'intérêt de penser une diversité de paradigmes géosociaux. À l'aide de ce concept, on peut entrevoir la construction de la norme sociale en incluant les éruptions comme faisant partie du cours *normal* des choses, et non comme la rupture d'une continuité qui viendrait secouer les fondements du tissu social, qui aurait momentanément « arrêté le temps » (Hermesse, 2014, p. 8). Cette situation, que l'on m'a justifiée par l'antériorité du volcan sur les *strombolani* suppose donc que les humains et le volcan aient une relation stable à partir du moment où l'un comme l'autre sont respectueux, s'expriment mais ne prennent pas trop de place. Au cours du premier mois de terrain, je l'ai décrit, le silence du volcan a induit un silence des *strombolani*. La relation déséquilibrée les mettait mal à l'aise, voir les effrayait. C'est donc ici un premier extrême dans la relation.

De l'autre côté du spectre, se trouve une situation tout aussi périlleuse et déséquilibrée. Le volcan est parfois tout sauf silencieux, et prend alors une place dans la relation qui n'est pas non plus agréable pour les *strombolani*. En effet, il n'aiment pas le silence du volcan, mais ce n'est pas pour cette raison qu'ils désirent la destruction de leurs maisons et cultures, voire même la mort de l'un d'entre eux. Dans les quelques cas où le volcan explose plus violemment qu'à la normale, il était donc intéressant d'observer la réaction des *strombolani*. Dans le deuxième chapitre, j'ai donc tenté de comprendre la perception du risque selon mes interlocuteurs, qui s'est avérée être assez drastiquement différente de celle des scientifiques. Ce qui en ressort, c'est avant tout la nécessité d'accepter que le volcan puisse effectivement représenter un danger, qu'il peut très bien exploser et réduire à néant toute trace humaine sur l'île. Toutefois, les habitants restent convaincus qu'il est de bonne volonté et qu'il ne veut pas faire de mal à ses

humains. Dans l'éventualité d'un paroxysme, une forte résilience semble se mettre en place, et la reprise d'une activité volcanique d'un niveau normal fait dire aux *strombolani* qu'il n'y a plus besoin de s'inquiéter outre mesure. C'est donc une forme de fatalisme, et une grande capacité de résilience qui permet de dépasser les situations potentiellement catastrophiques. Il ne faut pas non plus oublier, comme je l'ai noté précédemment, que le village respecte le « territoire » du volcan, en ce qu'il ne s'avance pas trop vers les cratères. Cette reconnaissance du risque volcanique évite donc beaucoup de problèmes en cas d'éruption inattendue. Mes interlocuteurs en témoignent quand ils s'étonnent de voir qu'à l'île de La Palma, dans les Canaries, les villes et villages s'étendaient sur la majeure partie du volcan, rendant ces zones particulièrement vulnérables à une éruption soudaine.

Finalement, entre les deux extrêmes de la relation humains-volcans à Stromboli, avec d'une part un volcan trop loquace, de l'autre une montagne silencieuse, nous trouvons la situation d'équilibre, celle qui constitue, finalement, la norme du « quotidien ». Le son des éruptions, le claquement des portes et des fenêtres, les vibrations et les cendres ne sont pas « inimaginables », comme le dit Yann Moreau en parlant des catastrophes. Ces éléments, que l'on a parfois tendance à associer abusivement au *désastre* volcanique, font justement partie du quotidien imaginé et intériorisé des *strombolani*. Leur relation au volcan, apaisée, est donc pleine d'échanges : le volcan communique avec les humains, leur transmet même de l'énergie, et les humains, en retour, aiment et entretiennent la montagne. Lors du dernier mois de terrain, lorsqu'*Iddu* avait repris une activité plus classique, j'ai d'ailleurs remarqué que les gens en parlaient beaucoup plus aisément. Comme si, voyant que leur voisin minéral était de bonne humeur, il était possible d'en discuter davantage sans qu'il ne se vexe ou se fâche. J'ai alors pu comprendre à quel point cette relation se développe au niveau de l'intime, de l'indicible. Il est parfois impossible de mettre en mots ces ressentis, et ce n'est pas nécessaire. En effet, c'est me semble-t-il pour la même raison que l'on ne voit pas de grands rites, prières ou offrandes au volcan. Pourquoi parler à la place d'un autre habitant de l'île, bien vivant, qui peut très bien s'exprimer seul, et qui n'hésitera pas à le faire ? Moi qui avait peur de trop parler au nom du volcan, je réalise que même les *strombolani* n'osent pas le faire et n'en ressentent pas le besoin. La vie sociale des pierres prend ici tout son sens, et il paraîtrait illusoire de vouloir ethnographier la vie sociale de Stromboli sans inclure le volcan comme *acteur* à part entière du terrain, comme le fait Gísli Pálsson (2020) avec les volcans islandais.

La relation quotidienne au volcan est donc dans un équilibre relativement précaire, tout particulièrement sensible aux changements imprévisibles de la montagne. De nouveau, c'est au moyen d'une forte résilience, et d'une acceptation du fait que le volcan a « le dernier mot » que les *strombolani* parviennent à persister durablement au gré des mouvements de la montagne. C'est peut-être là la plus grande originalité de cette situation particulière, et la démonstration que nature et culture sont indissociables : la société de Stromboli reste *stable* en acceptant justement de se laisser bercer par le volcan. À la place de lutter futilement contre le géant de feu, les *strombolani* vivent au rythme du volcan, réinsistant sur le fait que « continuité » ne signifie pas forcément « immobilité », et que c'est justement dans le cas qui nous intéresse cette capacité à « fluidifier » les structures sociales que celles-ci peuvent perdurer. Tout ceci me permet de revenir sur la littérature mobilisée en début de travail et portant sur l'anthropologie maritime : c'est un autre exemple de fluidité, de remise en question de l'idée d'un supposé « environnement stable » sur lequel peuvent se construire des cultures.

Je n'ai évidemment pas l'ambition de révolutionner l'anthropologie des catastrophes, ni de remettre en cause les travaux abordant d'autres sociétés volcaniques. Ma seule volonté était de donner à voir un exemple singulier de cohabitation avec un volcan, basé non pas sur une dichotomie coût-bénéfice, mais sur un rapport intime avec une montagne bien vivante, qui justifie totalement son statut d'acteur social. S'éloignant de la vision du volcan comme menace à mitiger, le cas de Stromboli offre l'image d'un volcan qui participe à la création du tissu social, avec ses avantages et ses contraintes. Son statut de décideur et presque divin, bien que subordonné au catholicisme, en fait un être de confiance pour les insulaires, qui luttent alors pour faire comprendre au reste du monde qu'ils ne sont pas fous. Le volcan ne leur veut pas de mal et il leur apporte finalement plus que ce qu'il ne leur enlève. Sans que l'on puisse transposer cette situation aux autres volcans du monde, il pourrait être intéressant de chercher à les comprendre dans une perspective plus intime que catastrophiste, en essayant de voir plus loin que les raisons rationnelles justifiant ou déconseillant de vivre avec un volcan actif.

Ce n'est ici qu'une ébauche de recherche, et bon nombre de points sont encore à éclaircir. La vie est Ginostra, plus soumise aux effets des éruptions, est-elle différente ? Le quotidien avec cet autre flanc du volcan offre-t-il une autre intimité ? Du côté de Stromboli, il serait aussi intéressant de comparer les représentations que les enfants se font des enfants à celle que les autres générations peuvent en avoir. Et bien sûr, en reprenant le même fil conducteur, comparer

Stromboli à d'autres volcans d'un point de vue sensible pourrait nous en apprendre bien davantage. Un approfondissement est définitivement nécessaire.

Les *strombolani* aiment leur volcan. Il est bon, parfois caractériel mais bienveillant, et donne à l'île une énergie singulière. Il y aurait dans cette relation profonde au volcan encore beaucoup à découvrir, tant nous sommes alors dans le domaine du non-dit, et je ne peux qu'inviter à continuer la recherche à Stromboli, étonnamment peu fournie sur la question, en observant la richesse de l'île, bien au-delà de la présence du volcan. C'est un ensemble, et c'est ce qui en fait la richesse, comme conclut Tito : « le Stromboli est toujours dans mon cœur. Ensuite, j'aime, j'aime les gens de Stromboli. Je pourrais en raconter toutes les couleurs si vous le vouliez. L'amour fort est le miracle de cette île » (extrait de discussion avec Tito, novembre 2021).

Figures

Bargiotti, M. (2019). *Isole Eolie, le isole del dio dei venti : Salina e Stromboli*. MyWhere. <https://www.mywhere.it/63047/isole-eolie-le-isole-del-dio-dei-venti-salina-e-stromboli.html>

Famularo, F. (2015). *Amarsi a Stromboli*. Strombolibri.

Bibliographie

Agier, M. (2012). Penser le sujet, observer la frontière : Le décentrement de l'anthropologie. *L'Homme*, 203/204, 51-75. JSTOR.

Allaby, M. (2020). *A Dictionary of Geology and Earth Sciences*. Oxford University Press.

Andronico, D., Del Bello, E., D'Oriano, C., Landi, P., Pardini, F., Scarlato, P., de' Michieli Vitturi, M., Taddeucci, J., Cristaldi, A., Ciancitto, F., Pennacchia, F., Ricci, T., & Valentini, F. (2021). Uncovering the eruptive patterns of the 2019 double paroxysm eruption crisis of Stromboli volcano. *Nature Communications*, 12(1), 4213. <https://doi.org/10.1038/s41467-021-24420-1>

Artaud, H. (2018). Anthropologie maritime ou anthropologie de la mer ? *Revue d'ethnoécologie*, 13, Article 13. <http://journals.openedition.org/ethnoecologie/3484>

Augé, M. (1992). *Non-lieux : Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Seuil.

Azizi, S., & Mostafanezhad, M. (2014). *The Phenomenology of World Wide Opportunities On Organic Farms (WWOOF) In Hawai'i: Farm Host Perspectives* (p. 134-150).

Bąk, K., Bąk, M., & Szubert, M. (2016). Stromboli – the best place to actively learn and understand the behavior of an active volcano and its processes. *Geotourism / Geoturystyka*, nr 1-2. <http://yadda.icm.edu.pl/baztech/element/bwmeta1.element.baztech-b74a065c-d4c3-4368-afa9-f7415040abb4>

Barnao, E. (2017). *Appunti per servire alla storia di Stromboli*. Edizioni del Centro Studi Eoliano.

Barrios, R. E. (2016). Resilience: A commentary from the vantage point of anthropology. *Annals of Anthropological Practice*, 40(1), 28-38.

Bauman, W. A., Bohannon, R., & O'Brien, K. J. (2017). *Grounding Religion : A Field Guide to the Study of Religion and Ecology*. Taylor & Francis.

Bégout, B. (2020). *Le concept d'ambiance : Essai d'éco-phénoménologie*. Éditions du Seuil.

Benoist, J. (1987). L'insularité comme dimension du fait social. *Îles et Archipels*, 8(1), 36-44.

Bertolaso, G., De Bernardinis, B., Bosi, V., Cardaci, C., Ciolli, S., Colozza, R., Cristiani, C., Mangione, D., Ricciardi, A., Rosi, M., Scalzo, A., & Soddu, P. (2009). Civil protection

preparedness and response to the 2007 eruptive crisis of Stromboli volcano, Italy. *Journal of Volcanology and Geothermal Research*, 182(3), 269-277.

Bettelli, M. (2016). L'età del Bronzo a Stromboli: Il villaggio terrazzato di San Vincenzo come avamposto nord-orientale dell'arcipelago eoliano. *L'età Del Bronzo a Stromboli: Il Villaggio Terrazzato Di San Vincenzo Come Avamposto Nord-Orientale Dell'arcipelago Eoliano*, 297-313.

Bishop, C. D., Ereyilmaz, D. F., Flatt, T., Georgiou, C. D., Hadfield, M. G., Heyland, A., Hodin, J., Jacobs, M. W., Maslakova, S. A., Pires, A., Reitzel, A. M., Santagata, S., Tanaka, K., & Youson, J. H. (2006). What is metamorphosis? *Integrative and Comparative Biology*, 46(6), 655-661. <https://doi.org/10.1093/icb/icl004>

Blaikie, P., Cannon, T., Davies, I., & Wisner, B. (1994). *At Risk: Natural Hazards, People's Vulnerability, and Disasters*.

Bonadonna, C., Frischknecht, C., Loughlin, S. C., Mangione, D., & Menoni, S. (2021). 15—Volcano eruptions. In European Commission & Joint Research Centre (Éds.), *Recommendations for national risk assessment for disaster risk management in EU: where science and policy meet: Version 1*. Publications Office of the European Union. https://op.europa.eu/publication/manifestation_identifier/PUB_KJNA30596ENN

Bollettino settimanale Etna del 28/12/2021 (Rep. N. 52/2021 ETNA; p. 18). (2021). INGV Sezioni di Catania e Palermo.

Bouysse-Cassagne, T., & Bouysse, P. (1998). La montagne vivante, dans l'ombre des dieux. In S. Bobbé (Éd.), *Volcans en feu : Lieux de vie et de mort* (p. 89-125). Autrement.

Bowman, D. (2016). *Aboriginal fire management – part of the solution to destructive bushfires*. The Conversation. Consulté 20 mars 2022, à l'adresse <http://theconversation.com/aboriginal-fire-management-part-of-the-solution-to-destructive-bushfires-55032>

Bowden, S. (2015). Human and Nonhuman Agency in Deleuze. In J. Roffe & H. Stark (Éds.), *Deleuze and the Non/Human* (p. 60-80). Palgrave Macmillan UK. https://doi.org/10.1057/9781137453693_5

Branca, S. (2014). IV - Vulcanismo. In F. Lentini & S. Carbone (Éds.), *Geologia della Sicilia*. Istituto Superiore per la Protezione e la Ricerca Ambientale.

Britannica, T. Editors of Encyclopaedia (2018, June 25). pyroclastic flow. Encyclopedia Britannica. <https://www.britannica.com/science/pyroclastic-flow>

Carolis, E. D., & Patricelli, G. (2003). *Vesuvio 79 d.C. : La distruzione di Pompei ed Ercolano*. L'ERMA di BRETSCHNEIDER.

Cashman, K. V., & Cronin, S. J. (2008). Welcoming a monster to the world: Myths, oral tradition, and modern societal response to volcanic disasters. *Journal of Volcanology and Geothermal Research*, 176(3), 407-418. <https://doi.org/10.1016/j.jvolgeores.2008.01.040>

- Chester, D. K., Duncan, A. M., & Dibben, C. J. L. (2008). The importance of religion in shaping volcanic risk perception in Italy, with special reference to Vesuvius and Etna. *Journal of Volcanology and Geothermal Research*, 172(3-4), 216-228.
<https://doi.org/10.1016/j.jvolgeores.2007.12.009>
- Chong, K. L. (2020). The side effects of mass tourism: The voices of Bali islanders. *Asia Pacific Journal of Tourism Research*, 25(2), 157-169.
<https://doi.org/10.1080/10941665.2019.1683591>
- Comune di Lipari. (2021). *Ordinanza misure di prevenzione e assistenza alla popolazione per il rischio vulcanico—Isola di Vulcano*. Consulté 31 décembre 2021, à l'adresse http://www.comunelipari.gov.it/lipari/po/mostra_news.php?id=1351&area=H
- Corbin, A. (2010). *Le territoire du vide*. Flammarion. <https://doi.org/10.14375/NP.9782081237698>
- Cutter, S. L., Barnes, L., Berry, M., Burton, C., Evans, E., Tate, E., & Webb, J. (2008). A place-based model for understanding community resilience to natural disasters. *Global Environmental Change*, 18(4), 598-606.
- Descola, P. (2005). *Par-delà nature et culture*. NRF: Gallimard.
- Donovan, A. (2021). Colonising geology: Volcanic politics and geopower. *Political Geography*, 86, 102347.
- Donovan, A., Eiser, J. R., & Sparks, R. S. J. (2014). Scientists' views about lay perceptions of volcanic hazard and risk. *Journal of Applied Volcanology*, 3(1), 15.
<https://doi.org/10.1186/s13617-014-0015-5>
- Ellis, E. C. (2021). *L'Anthropocène*. EDP sciences.
- Emerson, N. B. (2013). *Pele and Hiiaka: A Myth from Hawaii*. Tuttle Publishing.
- Eruzione a Stromboli, morto un escursionista, un ferito. 70 turisti lasciano l'isola DIRETTA*. (2019, juillet 3). Il Messaggero.
https://www.ilmessaggero.it/italia/stromboli_eruzione_evacuazione_isola_turisti_video-4596468.html
- Foucault, M. (2004). Des espaces autres. *Empan*, 54(2), 12-19.
- Galipaud, J.-C. (2002). Under the volcano: Ni-Vanuatu and their environment. In R. Torrence & J. Grattan (Éds.), *Natural disasters and cultural changes* (Routledge, p. 162-171). Routledge.
https://www.academia.edu/27904452/Under_the_volcano_Ni_Vanuatu_and_their_environment
- Godin, C. (2009). Ouvertures à un concept : La catastrophe. *Le Portique. Revue de philosophie et de sciences humaines*, 22, Article 22. <https://doi.org/10.4000/leportique.1993>
- Godrie, B. (2019). La co-construction des savoirs au prisme de l'épistémologie et des inégalités sociales. *SociologieS*. <https://doi.org/10.4000/sociologies.11620>

- Gombaudo, S. (2007). *Iles, insularité et îléité. Le relativisme dans l'étude des espaces archipélagiques*. Université de la Réunion.
- Grattan, J., & Torrence, R. (2010). *Living under the shadow: Cultural impacts of volcanic eruptions*. Left Coast Press.
- Harper, D. (s.d.). *Etymology of mineral*. Online Etymology Dictionary. Retrieved January 25, 2022, from <https://www.etymonline.com/word/mineral>
- Hau'ofa, E., Waddell, E., Naidu, V., & University of the South Pacific (Éds.). (1993). *A new Oceania: Rediscovering our sea of islands*. School of Social and Economic Development, The University of the South Pacific in association with Beake House.
- Helmreich, S. (2011). Nature/Culture/Seawater. *American Anthropologist*, 113(1), 132-144. <https://doi.org/10.1111/j.1548-1433.2010.01311.x>
- Hermesse, J. (2022, mai 10). *De l'intelligibilité de la catastrophe : Entre rupture et continuité. L'altiplano mam du Guatemala confronté au passage de l'ouragan Stan*. ethnographiques.org. <https://www.ethnographiques.org/2014/Hermesse>
- High, C. (2010). Agency and Anthropology: Selected Bibliography. *Ateliers d'anthropologie. Revue éditée par le Laboratoire d'ethnologie et de sociologie comparative*, 34, Article 34. <https://doi.org/10.4000/ateliers.8516>
- Johannes, R. E. (1977). Traditional Law of the Sea in Micronesia. *Micronesia*, 13(2), 121-127.
- Johnson, W., & Chandrasekar, S. (1992). Volcanic bombs—their form and physical structure: Comparison with cast iron cannon balls. *International Journal of Impact Engineering*, 12(3), 459-467. [https://doi.org/10.1016/0734-743X\(92\)90189-Z](https://doi.org/10.1016/0734-743X(92)90189-Z)
- Jubilado, R. (2014). On cultural fluidity: The Sama-Bajau of the Sulu-Sulawesi Seas. *Kunapipi*, 32(1). <https://ro.uow.edu.au/kunapipi/vol32/iss1/10>
- Knafou, R. (2019). Stromboli ou le tourisme roulette russe. *Via. Tourism Review*, 16.
- Koons, A., & Trivedi, J. (2021). Disaster Anthropology. In *Oxford Research Encyclopedia of Anthropology*.
- Kopaka, K. (2019). Questioning Islands, Islanders and Insularity in the Mediterranean Longue Durée: Some views from the island of Gavdos (Crete, Greece). *Shima: The International Journal of Research into Island Cultures*. <https://doi.org/10.21463/shima.13.1.12>
- Latour, B. (2010). *Nous n'avons jamais été modernes : Essai d'anthropologie symétrique*. Éditions La Découverte.
- Laurent, P.-J. (2019). *Devenir anthropologue dans le monde d'aujourd'hui*. Karthala.
- Le Blanc, A., & Nicolas, T. (2013). Politics and practices of resilience. *EchoGéo*, 24.

- Levain, A., & Laval, P. (2018). Jusqu'où va la mer ? Une exploration des marges de l'anthropologie maritime. *Revue d'ethnoécologie*, 13, Article 13. <https://doi.org/10.4000/ethnoecologie.3449>
- López, R. P., Silva, P. G., Giner-Robles, J. L., & Rodríguez-Pascua, M. Á. (2021). Desde la erupción volcánica de La Palma. *Cuaternario y Geomorfología*, 35(3-4), 3-6.
- Lovelock, J. (1992). *Lecture 1—The Evolving Gaia Theory*. UN University, Tokyo. <https://archive.unu.edu/unupress/lecture1.html>
- Lowe, D., Newnham, R., & McCraw, J. D. (2002). Volcanism and early Maori society in New Zealand. In *Natural disasters and cultural changes* (Routledge, Vol. 45, p. 126-161.). Routledge.
- Ma, G. (2020). Islands and the world from an anthropological perspective. *International Journal of Anthropology and Ethnology*, 4(1), 12. <https://doi.org/10.1186/s41257-020-00038-x>
- Malinowski, B. (1968). *Les Argonautes du Pacifique occidental*. Gallimard.
- Marcantonio, R., Javeline, D., Field, S., & Fuentes, A. (2021). Global distribution and coincidence of pollution, climate impacts, and health risk in the Anthropocene. *PLOS ONE*, 16(7). <https://doi.org/10.1371/journal.pone.0254060>
- Martínez-García, E., Raya, J. M., & Majó, J. (2017). Differences in residents' attitudes towards tourism among mass tourism destinations. *International Journal of Tourism Research*, 19(5), 535-545. <https://doi.org/10.1002/jtr.2126>
- Mercier-Faivre, A.-M., & Thomas, C. (Éds.). (2008). *L'invention de la catastrophe au XVIIIe siècle : Du châtement divin au désastre naturel*. Droz.
- Merriam-Webster. (s.d.). Geo-. In *Merriam-Webster.com dictionary*. Retrieved January 25, 2022, from <https://www.merriam-webster.com/dictionary/geo->
- Millgram, E. (2015). *The Great Endarkenment: Philosophy for an Age of Hyperspecialization*. Oxford University Press.
- Morin, E. (1994). *Sur l'interdisciplinarité—Bulletin Interactif du Centre International de Recherches et Études transdisciplinaires n° 2—Juin 1994*. CIRET - Centre International de Recherches et Études transdisciplinaires. <https://ciret-transdisciplinarity.org/bulletin/b2c2.php>
- Neyrat, F. (2006). Biopolitique des catastrophes. *Multitudes*, 24(1), 107-117.
- Noël, L. (1905). Le principe du déterminisme. *Revue Philosophique de Louvain*, 12(45), 5-26.
- Oliver-Smith, A. (1996). Anthropological Research on Hazards and Disasters. *Annual Review of Anthropology*, 25(1), 303-328. <https://doi.org/10.1146/annurev.anthro.25.1.303>
- Olivier de Sardan, J.-P. (2008). *La rigueur du qualitatif. Les contraintes empiriques de l'interprétation socio-anthropologique* (Academia-Bruylant).

- Olivier de Sardan, J.-P. (2000). Le « je » méthodologique. Implication et explicitation dans l'enquête de terrain. *Revue française de sociologie*, 41(3), 417-445. <https://doi.org/10.2307/3322540>
- Olivier de Sardan, J.-P. (1995). La politique du terrain. *Enquête. Archives de la revue Enquête*, 1, 71-109. <https://doi.org/10.4000/enquete.263>
- Pálsson, G. (2020). *Down to earth: A memoir*. Punctum Books.
- Pálsson, G., & Swanson, H. A. (2016). Down to Earth: Geosocialities and Geopolitics. *Environmental Humanities*, 8(2), 149.
- Pitto, C. (1990). Le metamorfosi di un'isola Continuità e conflitto a Stromboli. *La Ricerca Folklorica*, 21, 69-74. <https://doi.org/10.2307/1479352>
- Ponte, G. (1919). La catastrofica esplosione dello Stromboli. *R. Accad. Naz. Lincei*, 28, 89-94.
- Potte-Bonneville, M. (2009). Identité culturelle : Quelles leçons de l'anthropologie contemporaine ? *Rue Descartes*, 66(4), 33-42.
- Pradinas, J. (1963). *L'homme du Stromboli*. ORTF & Pathé Cinéma. <https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/cpf04007177/l-homme-du-stromboli>
- Rittmann, A. (1931). Der ausbruch des Stromboli am 11 September 1930. *Z. vulkanol*, 14, 47-77.
- Rodolfo, K. S., & Crittenden, K. S. (2002). Environmental Consequences of Lahars, Subsidence, and Human Behavior in Bacolor, Pampanga. *Philippine Sociological Review*, 50, 89-109.
- Rondeau, K. (2011). L'autoethnographie : Une quête de sens réflexive et conscientisée au coeur de la construction identitaire. *Recherches qualitatives*, 30. <https://doi.org/10.7202/1084830ar>
- Rosi, M., Pistolesi, M., Bertagnini, A., Landi, P., Pompilio, M., & Roberto, A. D. (2013). Stromboli volcano, Aeolian Islands (Italy): Present eruptive activity and hazards. In *The Aeolian Islands Volcanoes* (Vol. 37, p. 473-490). Geological Society, London, Memoirs.
- Rosi, M., Bertagnini, A., & Landi, P. (2000). Onset of the persistent activity at Stromboli Volcano (Italy). *Bulletin of Volcanology*, 62(4), 294-300.
- Rossellini, R. (1949). *Stromboli, terra di Dio*. Berit Film.
- Scannell, L., & Gifford, R. (2010). Defining place attachment: A tripartite organizing framework. *Journal of Environmental Psychology*, 30(1), 1-10. <https://doi.org/10.1016/j.jenvp.2009.09.006>
- Schlehe, J. (1996). Reinterpretations of mystical traditions: Explanations of a volcanic eruption in Java. *Undefined*. <https://www.semanticscholar.org/paper/The-importance-of-religion-in-shaping-volcanic-risk-Chester-Duncan/06ad048f2e8a23779b613614be9d6531729d1683>

- Socha, D. M., Reinhard, J., & Chávez Perea, R. (2021). Inca Human Sacrifices on Misti Volcano (Peru). *Latin American Antiquity*, 32(1), 138-153. Cambridge Core. <https://doi.org/10.1017/laq.2020.78>
- Steinberg, P., & Peters, K. (2015). Wet Ontologies, Fluid Spaces: Giving Depth to Volume through Oceanic Thinking. *Environment and Planning D: Society and Space*, 33(2), 247-264. <https://doi.org/10.1068/d14148p>
- Stengers, I. (2020). *Réactiver le sens commun. Lecture de Whitehead en temps de débâcle*. La Découverte; Cairn.info. <https://www.cairn.info/reactiver-le-sens-commun--9782359251685.htm>
- Stromboli*. (s. d.). INGV.ct. Consulté 15 décembre 2021, à l'adresse <https://www.ct.ingv.it/index.php/ricerca/i-vulcani-siciliani/isole-eolie/stromboli>
- Stromboli—INVIO COMUNICATO GENERICO DI ATTIVITÀ VULCANICA*. (2021). INGV Sezioni di Catania e Palermo. <https://www.ct.ingv.it/Dati/informative/vulcanico/ComunicatoSTROMBOLI20211006171412.pdf>
- Tinti, S., Pagnoni, G., Zaniboni, F., & Bortolucci, E. (2003). Tsunami generation in Stromboli Island and impact on the south-east Tyrrhenian coasts. *Natural Hazards and Earth System Sciences*, 3(5), 299-309. <https://doi.org/10.5194/nhess-3-299-2003>
- Vi Racconto di Stromboli. (2021). *Stromboli 'Nta Lossa*. <https://www.youtube.com/watch?v=C0qi3yu6GWs>
- Weber, M. (1965). *Essais sur la théorie de la science*. Librairie Plon.
- Weeks, S., & Popinsky, V. (2016). Symbolism and Resilience in the Aftermath of a Destructive Volcanic Eruption. *Anthropology Now*, 8(2), 57-68.
- Wikelski, M., Mueller, U., Scocco, P., Catorci, A., Desinov, L. V., Belyaev, M. Y., Keim, D., Pohlmeier, W., Fechteler, G., & Mai, P. M. (2021). Response to Zöller et al.'s critique on "Potential short-term earthquake forecasting by farm-animal monitoring". *Ethology*, 127(3), 307-308. <https://doi.org/10.1111/eth.13122>
- Williams, K. G. (s. d.). *The Way In Is through the Breath*. Society for Cultural Anthropology. Consulté 25 avril 2022, à l'adresse <https://culanth.org/fieldsights/the-way-in-is-through-the-breath>
- Zaia, R., Pasta, S., Di Rita, F., Laudicina, V. A., Cascio, P. L., Magri, D., Troia, A., & Guarino, R. (2020). Staying alive on an active volcano: 80 years population dynamics of *Cytisus aeolicus* (Fabaceae) from Stromboli (Aeolian Islands, Italy). *Ecological Processes*, 9(1), 64. <https://doi.org/10.1186/s13717-020-00262-5>

Sur l'île italienne de Stromboli, au nord-est de la Sicile, quelques centaines de personnes cohabitent avec un volcan à l'activité presque constante. Dans une relation mouvante, fluctuant au rythme de la montagne, les *strombolani* ont fait de l'omniprésence de l'activité volcanique un élément essentiel de leur monde social. Bien loin de la binarité scolaire entre risque effrayant et fertilité enrichissante, la perception du rapport au volcan par locaux s'inscrit dans une intimité profonde, forte, mais discrète. Dans un cheminement qui nous amène à effleurer l'indicible, ce travail questionne le volcan comme catastrophe et propose, par un exemple singulier, une expérience d'ethnographie humaine et géologique.

Mots-clefs : volcan ; non-humain ; sensible ; risque ; catastrophe ; nature.